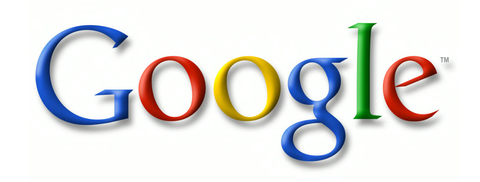
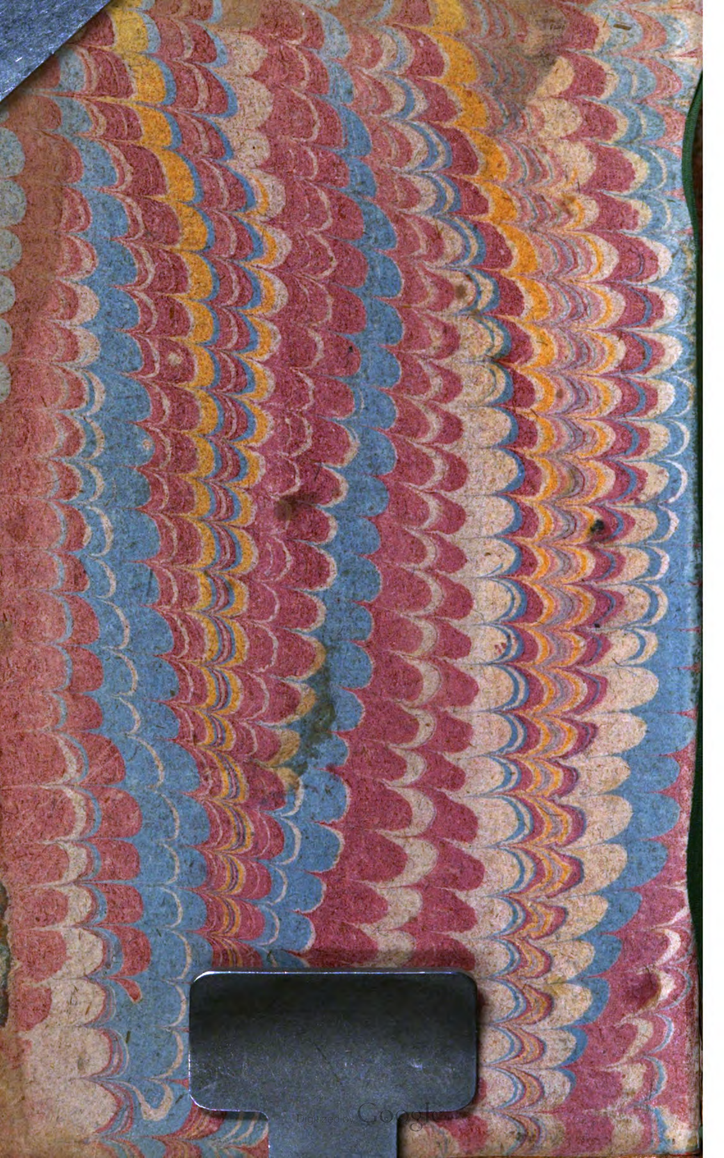
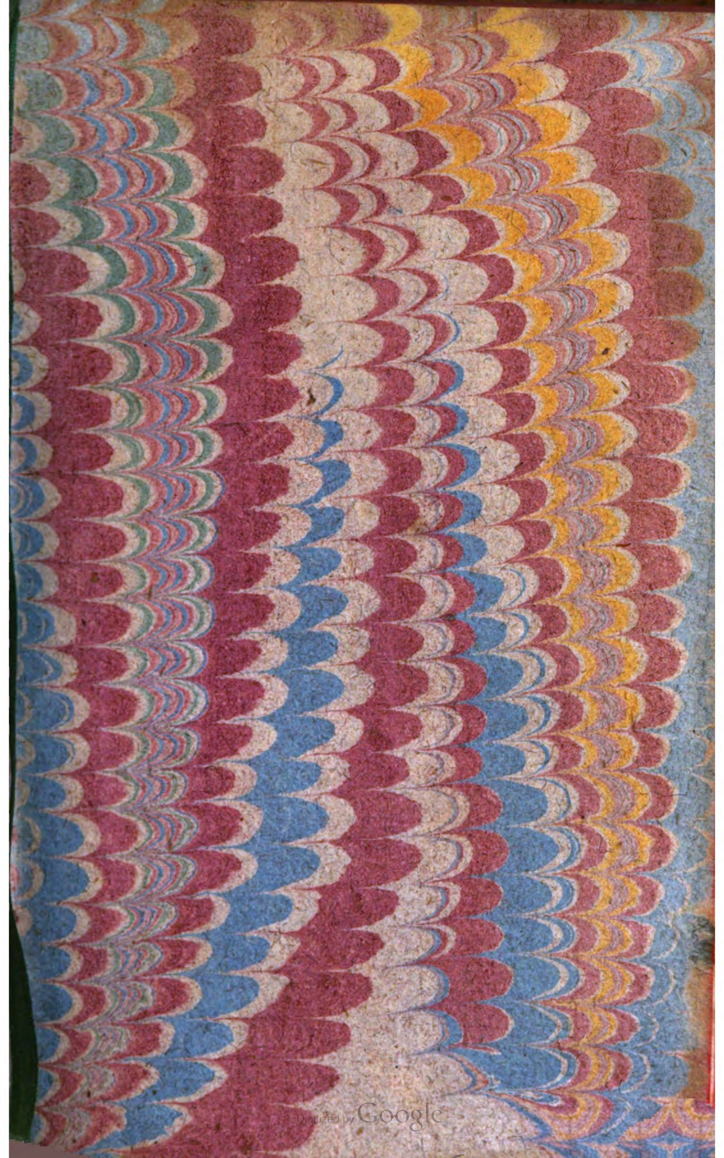








2 Bde

1.00 —

LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOËCE.

NOUVELLE TRADUCTION.

AVEC

LA VIE DE L'AUTEUR,

DES REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES;

ET

UNE DEDICACE MASSONNIQUE:

PAR UN FRERE-MASSON, MEMBRE DE L'ACADEMIE ROIALE DES SCIENCES ET DES BELLES-LETTRES DE BERLIN.

TOME I.



A LA HAYE,

Chez PIERRE DE HONDT;

M. D. CC. XLIV.

CATALOGUE
DE
LIVRES
Qui se trouvent
A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT,

Memoires pour servir a l'Histoire de l'Esprit & du Cœur, par Monsieur Le MARQUIS D'ARGENS, *Chambellan de Sa Majesté Le Roi de Prusse, & par* MADEMOISELLE CO**. Tome Premier; Cet Ouvrage rassemblera plusieurs Pieces d'un genre très different; il y aura des Réflexions Metaphysiques, des Dissertations Physiques; des Lettres Critiques; des Romans écrits dans le gout des Nouvelles; enfin chacun pourra trouver de quoi s'y amuser. Il paroitra touts les trois mois un Volume de ces Mémoires. Dans le premier il y aura des Reflexions sur les Passions, un petit Roman, une Dissertation sur les Douceurs de la Bonne Societé; cela appartient au Cœur. Dans ce même Volume on placera un Discours sur la Nature & la Propagation du Feu; ou l'on examinera les six Ouvrages qu'à fait imprimer sur ce sujet en dernier lieu l'Academie des Sciences de Paris. Ce morceau, ainsi qu'une Lettre Critique sur les Pedans, appartient a l'Esprit. Dans les trois Tomes Suivans, on trouvera trois Dissertations, une sur l'Air, l'autre sur l'Eau, la troisieme sur la Terre. Ce qui, joint a la premiere sur le Feu, fera une espece de Cours de Physique Experimentale.

Lettres Critiques & Philosophiques par MADEMOISELLE CO**. avec les Reponses de Monsieur le MARQUIS D'ARGENS; 12.

Memoires du Comte du GUICHE, concernant les Provin-



vinces-Unies des Païs-Bas, depuis 1665. jusqu'au 15 de Juin 1672. Ouvrage qui sert de preuve & de confirmation aux Lettres & Negociations de Monr. Le COMTE D'ESTRADES, & aux Mémoires de Mr. AUBERY. 12.

La Consolation Philosophique de BOËCE, Nouvelle Traduction, avec la Vie de l'Auteur, des Remarques Historiques & Critiques; une DEDICACE MASSONNIQUE par un FRERE-MASSON, Membre de l'Academie Roiale des Sciences & des Belles Lettres de Berlin. 2 vol. 8.

*Lettres, Memoires & Negociations de Monsieur le Comte d'*ESTRADES, *Ambassadeur de S. M. T. C. en Italie, en Angleterre, & en Hollande. Ouvrage où sont compris l'Achat de Dunkerque, & plusieurs autre choses très interessantes, Nouvelle Edition, dans laquelle on a retabli tout ce qui avoit été suprimé dans les précédentes.* Londres 1743. 9 vol. 12.

La Parfaite Connoissance des Chevaux par Mr. SAUNIER, Haye 1734. avec 60. Belles Figures *Fol.*

Le même en Grand Papier.

La Bibliotheque BRITANNIQUE ou Histoire des Ouvrages des Scavans de la Grande Bretagne Tom. XXI. & Tom. XXII. qui contiennent les Extraits Suivans.

Tom. XXI. Premiere Partie.

I. Guil. WARBURTON Traité de la Divinité de la Mission de Moïse, demontrée suivant les Principes d'un Deiste Religieux, par la consideration que, sous l'Economie Mosaique il n'est point fait mention des Récompenses & des Peines d'une Vie a venir.

II. Les Commentaires de JULES CESAR, touchant la GUERRE des GAULES & la GUERRE CIVILE; comme aussi ceux d'AULUS HIRTIUS, & d'autres Ecrivains, sur les Guerres d'ALEXANDRIE, d'AFRIQUE, & d'ESPAGNE; avec les Notes & les Remarques de Monsieur TH. BENTLEY, qui y a joint les Conjectures & les Corrections de Mr. JAQUES JURIN.

III. L'Histoire du SCHAH NADIR; ci devant nommé THAMAS KULI KHAN, aujourd'hui Empereur de Perse.

IV. Remarques sur la Resurrection de LAZARE, rapportée dans le Chapitre Onzieme de l'Evangile de S. Jean.

V. Recit Historique de la Vie & du Regne de DAVID ROI D'ISRAEL, par l'Auteur de l'*Examen desinteressé de la Revelation.* Tom. II.

VI. Chronique des Rois d'Angleterre, écrite suivant le Sty-

le des Anciens Historiens Juifs, par NATHAN BEN SADI, Pretre de la même Nation.

VII. XENOPHON Memorabilium Socratis Dictorum Libri IV. Gr. & Lat., cum notis integris ERNESTI, aliorumque Selectis; nunc variis etiam novis Observationibus adaucti & illustrati; accedunt Capitum, Verborum, & Phrasium Indices Locupletissimi. *Oxon.* 1741. 8.

Tom. XXI. Part. II.

I. Pensées Libres sur la Creation des Brutes, ou, Examen de l'Amusement Philosophique du P. BOUGEANT sur le Langage des Betes.

II. Remarques sur l'Histoire d'Angleterre, tirées des Papiers Manuscrits de HUMFROI OLDCASTLE.

III. Recit Historique de la Vie & du Regne de DAVID, Roi d'Israël, par l'Auteur *de l'Examen desinteressé de la Revelation.* Tom. III.

IV. TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES de la Societé Roiale de Londres. No. 464. 465. 466.

V. Dictionaire Historique de toutes les RELIGIONS, depuis la Creation du Monde, jusqu'à aujourd'hui.

VI, Lettre à M. E...... Pasteur de la S......, sur les Ouvrages de MR. ARLAUD, celebre Peintre de Geneve.

VII. L'ORTHOPEDIE, ou, l'Art de prevenir & de corriger dans les Enfans les Difformitez du Corps, le tout par des moyens a la Portée des Peres & des Meres, & des Personnes qui ont des Enfans a élever; PAR MR. ANDRY. 2 vol. 8.

VIII. Description de la Hollande, ou Etat Present des Provinces-Unies, contenant une Relation particuliere de la Haye &c.

Tom. XXII. Part I.

I. Vie des Amiraux Anglois & des autres Grands Hommes de Mer de cette Nation; par JEAN CAMBELL.

II. Examen succint d'un Ouvrage de Mr. WARBURTON, intitulé la Divinité de la Mission de Moïse demontrée, adressé a l'Auteur même, par une Societé de Gens de Lettres.

III. Description de l'ORIENT, & de quelques autres Païs, I. Volume, ou sont contenues des Observations sur l'EGYPTE; par Mr. RICHARD POCOCKE.

IV. Lettre sur la Conduite de PILATE a l'égard de JESUS-CHRIST.

V. Chronique de la REINE D'HONGRIE, ensemble le Hauts Faits

Faits de George Roi d'Angleterre a la Bataille de Dettingen ; & le Cantique d'Action de Graces du Roi George, pour la Victoire remportée sur les Ennemis ; le tout écrit a la maniere des Anciens Historiens Juifs, par Abraham Ben-Saddi Frere de Nathan le Juif.

VI. Transactions Philosophiques de la Societé Roiale de Londres No. 467. 468. 469. dans lesquels se trouve Le Memoire de Monsieur Trembley, & ses Observations & Experiences sur le Polype d'Eau douce, avec des Figures qui Representent le dit Polype, vû par le Microscope.

VII. Programme pour imprimer par Souscription le Livre de Job en caractere Hebreu, qu'on a dechifré pour la premiere fois dans une Version Angloise de nouvelle Invention.

VIII. Vingt & quatre Sermons prechés en 1739, 1740. & 1741. pour la Fondation de Mr. Boyle; Huit Sermons prechés en 1738. & 1739 pour la Fondation de Milady Moyer, avec trois autres Sermons, par feu Mr. Leonard Twells.

NB. Ce Journal, dont on imprime regulierement touts les trois mois une Partie, se fait de Jour en jour plus interessant, & plus estimé. Le Libraire ne negligé rien de tout ce qui peut contribuer a meriter l'accueil dont le Publicq l'honore. Il se flatte d'y réüssir de plus en plus ; Plusieurs Scavans du premier Ordre se faisant un plaisir de l'Enrichir d'Extraits les plus agreables & les plus dignes de l'Attention des Curieux & des Gens de Lettres.

L'Art de la Cavallerie, ou la maniere de devenir bon Ecuyer, par des Regles aisées, & propres a dresser les Chevaux a touts les Usages, que l'utilité & le plaisir de l'homme exigent, tant pour le Manege, que pour la Guerre, la Chasse, la Promenade, l'Attelage, la Coursse, le Tournois, autrement dit Carousel, &c. avec des Principes certains pour le choix des Chevaux; la Connoissance que l'on doit avoir de leurs Dispositions Naturelles, pour les plier avec plus de succes aux Exercices qu'on en attend, & l'explication de toutes les Pieces, qui composen. les differentes sortes d'équipages, avec des Observations sur tout ce qui peut blesser ou gêner les Chevaux; par Gaspard de Saunier, ci-devant Ecuyer de la Célebre Université, établie par les Nobles Hauts & Puissants Seigneurs, Etats Généraux, dans la Ville de Leyden; fol. avec quantité de Figures, en Grand & en petit Papier. *Sous Presse.*

Description exacte de l'Univers, ou, l'Ancienne Geographie

Sacrée & Prophane; a laquelle est jointe une Relation des Evènemens & des Changemens les plus interessans, arrivez dans les Empires, les Roiaumes, les Souverainetez, & les Republiques, depuis leur Etablissement jusqu'au Siecle présent. à la Haye 1740. avec LXII. Cartes Geographiques: *Folio*, Format d'Atlas.

La Nouvelle Mariane, ou les avantures de Madame la Baronne De ****. Haye 1738. 10 Parties 8.

Medailles de Grand & de Moyen Bronze, du Cabinet de LA REINE CHRISTINE; *frappées tant par ordre du Senat, que par les Colonies Romaines, & par les Villes Grecques, gravées aussi delicatement qu'exactement d'après les Originaux, par le Celebre* PIETRO SANTES-BARTOLO; *en LXIII. Planches, expliquées par Monsr.* S. HAVERCAMP, *Professeur dans l'Academie de Leiden.* à la Haye 1741. François & Latin. Fol.

- - - - *Le même Ouvrage*; en Grand Papier. Fol.

L'Histoire du Systheme des Finances sous la Minorité de LOUIS XV., *avec un abregé de la vie du Duc* REGENT *& du Sr.* LAW, *Haye* 1734. 6 vol. 12.

*Art de monter à Cheval, ou, Description du Manège dans sa perfection, par Mr. le Baron d'*EISEMBERG. *Haye* 1740. avec 60 belles Planches, gravées par PICART; *Fol. Obl.*

De l'Attaque & de la Defense des Places, par Monsr. le Marechal de VAUBAN. à la *Haye* 1737. avec 36 Belles Planches. 4.

- - - - *Le Tome second du même Ouvrage.* à la *Haye* 1742 Fig. 4.

La BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, *ou, l'Histoire des Ouvrages des Savans de la Grande-Bretagne, par une Societé de Gens de Lettres à Londres.* à la *Haye* 1734-1744. XLIV. Parties 8.

Les Cent Nouvelles Nouvelles par Mad. de GOMEZ. *Haye* 1735. 20 vol. 12.

Discours Historiques, Critiques, Theologiques & Moraux, sur les Evenemens les plus memorables de l'Ancien & du Nouveau Testament, avec de très belles Figures, Lettres Grises, Vignettes, & Culs de Lampe, gravez sur les Desseins de Mrs. HOET, HOUBRAKEN *&* PICART LE ROMAIN. à la *Haye* 1727-1739. 6 vol. Fol. *Sur du Papier Median.*

- - - - *Sur du Papier Royal.*

- - - - *Sur du Papier Superoial.*

- - - - *Sur du Papier Imperial.*

Voyage de CORN. LE BRUN, *au Levant, dans l'Asie Mineure, aux Isles de Chio, Rhodes, Chypre &c. de même que dans les plus considerables Villes d'Egypte, de Syrie, & de la Terre Sainte &c.* Haye 1732. 5 vol. 4 Fig.

- - - - *Le même*, en Grand Papier.

Etat Militaire de l'Empire Ottoman, par Mr. le Comte Marsilli. 2 vol. Italien & François, Fol. avec des Figures & des Cartes Geographiques.

Exa-

Examen du Pyrrhonisme Ancien & Moderne, par Mr. de CROUSAZ Haye 1733. Fol. *Cet Ouvrage est imprimé sur le même Format du Dictionaire & des Oeuvres de* BAYLE, *dont l'Auteur fait une Critique perpetuelle.*

- - - - *Le même*; en Grand Papier, *Fol.*

Essai Historique & Philosophique sur le Gout. Haye 1737. 8.

La GUERRE SERAPHIQUE, *ou, Histoire des Perils qu'a courus la Barbe des Capucins, par les violentes Attaques des Cordeliers; avec une Dissertation sur l'Inscription qui se trouve au Portail de l'Eglise de Rheims:* Deo Homini & Beato Francisco, Utrique Crucifixo. *Haye* 1739. 12.

Les Remarques Historiques, Critiques, & Philologiques, sur le Nouveau Testament, par Monsr. DE BEAUSOBRE LE PERE. *Haye* 1742. 2 vol. 4.

Le Gouvernement Admirable de la REPUBLIQUE DES ABEILLES; *avec les moyens d'en tirer grande Utilité.* Haye 1740. 12.

Histoire METALLIQUE *des XVII. Provinces des Païs-Bas, depuis l'Abdication de l'Empereur Charles V. en* 1555. *jusqu'à la Paix de Baden en* 1716. *par Mr.* VAN LOON, Haye 1736. avec plus de 3000. Medailles, 5 vol. *Fol.*

- - - - *Le même*, en Grand Papier.

- - - - *du XVI. Siecle, par Mr.* DURAND, Haye 1735. 4 vol. 12.

Les Hommes Illustres qui ont paru en France, par Mr. PERRAULT, Haye 1736. 2 vol 8.

Memoires d'Anne Marie de MORAS, *Comtesse de* COURBON, *écrits par Elle même*, Haye 1740. 4 Parties, 12.

Le PAISAN GENTILHOMME, *ou, Avantures de Mr. Ransau, & son Voyage aux Isles Jumelles*, Haye 1735. 12.

Recueil complet d'Estampes, qui representent les Evenemens les plus Memorables de l'Ancien & du Nouveau Testament (sans Discours) gravées sur les Dessems de Mr. HORT, HOUBRAKEN, & PICART. *Sur du Papier Median.*

- - - - *Sur du Papier Royal.*

- - - - *Sur du Papier Superroyal.*

- - - - *Sur du Papier Imperial.*

Le Supplement aux Trophées Sacrez & Profanes du Duché de Braband, par Mr. BUTKENS, 2 vol. avec Figures. *Fol.*

- - - - *Le même*, en Grand Papier.

Le Siege de CALAIS, *Nouvelle Historique*, Haye, 1732. 12.

Traitez Geographiques & Historiques pour l'intelligence de la Sainte Ecriture; par Mr. BRUZEN LA MARTINIERE, Haye 1730. 2 vol. 12.

Traité des Armes, par le Sr P. J. F. GIRARD, *Ancien Officier de la Marine; enseignant la maniere de combattre de l'Epée en pointe seule,*

seule, toutes les Gardes étrangeres, l'Espadon, les Piques, Hallebardes, Bayonnettes au bout du Fusil, Fleaux brisez, & Bâtons aux deux Bouts; ensemble a faire de bonne grace le Salut de l'Esponton, l'Exercice du Fusil, & celui de la Grenadiere, tels qu'ils se pratiquent aujourd'hui dans l'Art-Militaire de France; orné de 116 Belles Planches, à la Haye 1739. Quarto Obl.

La Chronique des Rois d'Angleterre, écrite dans le Style des Anciens Historiens Juifs, par Nathan Ben. Saddi Pretre de cette Nation. Londres 1743. 8.

Les Oeuvres de Clement Marot, revues sur plusieurs Manuscrits, & sur plus de quarante Editions, augmentées tant de diverses Poesies veritables, que de celles qu'on lui a faussement attribuées, avec les Ouvrages de Jean Marot son Pere & de Michel Marot son Fils, Haye 1731. 6 vol. 12.

LIBRI LATINI.

THESAURUS Antiquitatum & Historiarum Italiæ, Neapolis, Siciliæ, Sardiniæ, Corsicæ, Melitæ, congestus a JOH. GEORG. GRAEVIO; JAC. PERIZONIO ET SIG. HAVERCAMPIO, cum Præfationibus PETRI BURMANNI. *Lugd. Batav.* 45 Volumina; *cum Figures.* Fol.

- - - - Idem Liber; *Charta Majori.* Fol,

- - - - Idem Liber. 39 Volumina. Fol.

- - - - Idem Liber. 39 Volumina. *Charta Majori.* Fol.

Nummophylacium REGINAE CHRISTINAE, quod comprehendit Numismata Ærea Imperatorum Romanorum, Latina, Græca, atque in Coloniis cusa, quondam a PETRO SANTES BARTOLO Summo Artificio Summaque Fide Æri incisa: cum Commentario SIGEBERTI HAVERCAMPI Latine & Gallice. *Hagæ Com.* 1741. *Fol. cum LXIII. Tabulis Numismatum.*

- - - - - - - - Idem Liber: Charta Majori. Fol.

Accuratissima Orbis Delineatio, Sive, GEOGRAPHIA VETUS, Sacra & Prophana. Præmissa est Introductio ad Geographiam Antiquam, qua Orbis Vetus, Gentium Migrationes, Populorum Origines, quicquid Historias illustrare potest, breviter refertur. *Hagæ Comitum* 1740. *cum LXII. Tabulis Geographicis, Forma Atlantica*, Fol.

Acta quædam Ecclesiæ ULTRAJECTINAE, adversus Scripta Eminentissimi Cardinalis Archiepiscopi Mechliniensis cum Præfatione ad Illustrissimos omnes inclytæ Germaniæ Archiepiscopos. *Hagæ Comitum* 1737. 4.

BREVIARUM Rothomagense; Illustriss. & Reverendiss. in Christo Patris *Ludovici de la Vergne de Tressan*, Rothomagensis Archiepiscopi; Autoritate reformatum & editum. 1736. *4 Vol.* 18. *Rubro Nigr. cum Fig.* JAC.

JAC. DE BIE, Numismata Aurea Imperatorum Romanorum, a Julio Cæsare ad Heraclium usque, Excellentissimi, dum viveret, Caroli Ducis CROI & ARSCHOTANI magno & sumptuoso studio collecta; accedit LUD. SMIDS Romanorum Imperatorum Pinacotheca; ex recensione & cum notis *Sig. Havercampi. Amst.* 1738. *cum Fig. & Numismatibus.* 4.

BIBLIOTHECA Hohendorfiana, Hulsiana, Marckiana, Krysiana & Du Boisiana. *Hagæ Comitum XV. Vol.* 8.

CATALOGUS Librorum qui in Thesauris Romano, Græco, & Siculo continentur. *Leidæ* 1725. 8.

Compendium Moralis Evangelicæ, Sive, Considerationes Christianæ in NOVUM TESTAMENTUM: *Lovanii* 1694. 4 *Vol.* 12. *Edition Nitioissima.*

JO. HARDUINI Opera Varia; in quibus continentur I. Undecim Athei Hodierni: Scilicet, Janssenius, Martin, Thomassin, Mallebranche, Quenel, Arnaud, Nicole, Pascal, Descartes, Le Grand, & Regis. II. Platon expliqué III. Pseudo-Virgilius. IV. Pseudo Horatius. V. Numismata Sæculi Justinianei. VI. Antiqua Numismata Sæculi Theodosiani. VII. Numismata Regum Francorum. *Hagæ Com.* 1733. *cum LVII. Tabulis Numismatum.* Fol.

- - - Idem Liber. *Charta Majori.*

CLERICI Opera Philosophica, *Amst.* 1722. 4 *Vol.* 12.

JO. HARDUINI Commentarius in Novum Testamentum, accedit ejusdem Autoris Lucubratio, in cujus prima parte ostenditur Cepham, a Paulo reprehensum, Petrum non esse; in altera parte Joanis Apostoli de Sanctissima Trinitate locus explanatur; *Hagæ* 1741. *Fol.*

- - - Idem *Charta Majori.*

S. JUSTINI Philosophi & Martyris Opera, Studio Benedictinorum, *Hagæ* 1743. *Gr.* & *Lat.* Fol.

HOSPITALII Galliarum Cancellarii Carmina. *Amst.* 1732. 8.

LIMBORGI Theologia Christiana adjuncta est Relatio Historica de Origine & Progressu Controversiarum in Fœderato Belgio de Prædestinatione. *Hagæ Com.* 1736. Fol.

SALENGRE Thesaurus Novus Antiquitatum Romanarum. *Hagæ Com. 3. Vol.* Fol.

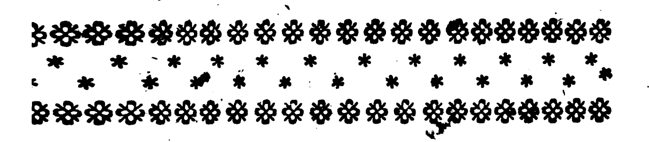
- - - Idem Liber, *Charta Majori.* Fol.

JO. JAC. SCHEUCHZERI Herbarium Diluvianum. *Lugd. Bat.* 1723. *Tig.* Fol.

- - - Idem Liber, *Charta Majori,* Fol.

SANTORINI Observationes Anatomicæ, *Lugd. Bat.* 1739. *Fig.* 4.

FIN.



AUX
TRES-ILLUSTRES,
TRES-VENERABLES
ET
TRES-CHERS FRERES,
LES
FRANCS ET LIBRES
MASSONS
DISPERSÉS
SUR LA SURFACE
DE LA TERRE.

* * *

TRES-ILLUSTRES,
TRES-VENERABLES
ET
TRES-CHERS FRERES,

La *Traduction de la* CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE, *est le premier Ouvrage*

qui ait eu l'honneur de Vous être dédié jusqu'à présent. Aussi n'y en eut-il jamais qui le méritât autant que celui-ci, qui est un des plus célèbres monumens de notre ancienne Fraternité. Il n'appartient non plus qu'à ceux qui ont la gloire d'en être Membres, de pénétrer les grands mistères de ce Livre, avec cette vive intelligence qui n'est propre qu'aux vrais MASSONS.

N'en doutons point: Nous en avons eu peu dans notre Société, depuis son établissement, qui ait été plus digne de ce nom que le sage BOECE, *qui en possedoit les Vertus dans un souverain degré.*

Ce seroit ici l'occasion de Vous tracer l'Histoire intéressante de LA MASSONNERIE, de Vous en rappeller la très-ancienne Origine, & d'en décrire les progrès incroiables; si les régles de la prudence & de la discretion MASSONNI-

QUE me le permettoient ; & si Vous n'aviés Vous-mêmes, TRES-ILLUSTRES, TRES-VENERABLES ET TRES-CHERS FRERES, *une parfaite connoissance de toutes ces choses admirables, qui seront à jamais l'envie & le dèsespoir des* TAUPES *nos Ennemis.*

Qu'il PLEUVE *pour eux dans toutes nos justes & parfaites* LOGES, *aussi long-tems qu'il y aura de vrais* MASSONS *sur la surface de la Terre! Plaise néanmoins* AU GRAND ARCHITECTE *de l'Univers, de leur dessiller les yeux, & de faire prospérer de plus en plus vos* EDIFICES MASSONIQUES!

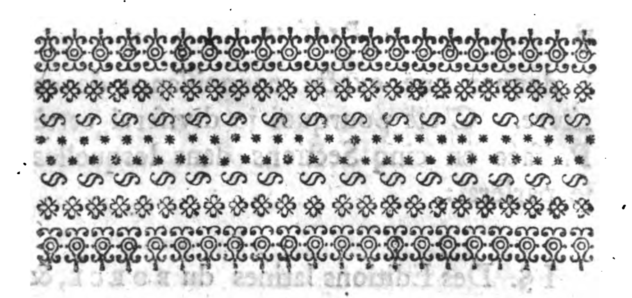
Ce sont les vœux que je fais du fond de mon Cœur, en Vous offrant cette mar-

marque du Zèle inviolable, avec lequel je fais gloire d'être, par le nombre usité & avec tous les honneurs de la MASSONNERIE,

TRES-ILLUSTRES,
TRES-VENERABLES
ET
TRES-CHERS FRERES,

De la Loge aux trois Globes
ce 4. Mars
1744.

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
le Frère J. D. F. D. F.



PREFACE.

Voici une nouvelle Traduction françoise en Vers & en Prose, du Traité de LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE, déja si connu par tant d'Editions, de Commentaires, & de Versions qui en ont été faites en différentes Langues.

Il importe peu au Public de savoir de quelle manière je me suis trouvé engagé à publier celle-ci. C'est de quoi je n'ai pas dessein non plus de l'entretenir dans cette Préface. Mais il ne sera pas inutile d'y rassembler quelques réfléxions propres

 à don-

à donner une exacte connoissance de ce Livre. C'est pourquoi je diviserai cette Préface en cinq Sections dans lesquelles je parlerai :

I §. Des Editions latines du BOECE, & des Commentaires qui ont été faits sur cet Ouvrage.

II §. Des Traductions qui en ont été faites dans chaque Langue.

III §. De ma Traduction en particulier.

IV §. Des Remarques Historiques & Critiques que j'y ai jointes.

V §. De la Vie de BOECE qui est à la suite de cette Préface.

L'Ouvrage de BOECE étant mêlé, ainsi que ma Traduction, de vers & de prose ; je vais commencer par en rapporter le commencement, afin que le Lecteur puisse juger

juger des différentes Traductions ou Imitations, que j'en rapporterai dans la suite.

Carmina qui quondam studio florente peregi,
Flebilis, heu! mœstos cogor inire modos.
Ecce, mihi laceræ dictant scribenda Camœnæ,
Et veris elegi fletibus ora rigant.
Has saltem nullus potuit pervincere terror,
Ne nostrum comites prosequerentur iter.
Gloria felicis olim viridisque juventæ
Solatur mœsti nunc mea fata senis.
Venit enim properata malis inopina senectus,
Et dolor ætatem jussit inesse suam.
Intempestivi funduntur vertice cani,
Et tremit effœto corpore laxa cutis.
Mors hominum felix, quæ se nec dulcibus annis
Inserit, & mœstis sæpè vocata venit.
Eheu! quam surda miseros avertitur aure,
Et flentes oculos claudere sæva negat!
Dum levibus malefida bonis Fortuna faveret,
Pœne caput tristis merserat hora meum.
Nunc, quia fallacem mutavit nubila vultum,
Protrahit ingratas impia vita moras.
Quid me felicem toties jactastis, amici?
Qui cecidit, stabili non erat ille gradu.

Je ne donnerai aucun échantillon de la Profe, parcequ' il eft aisé de juger qu' il a été moins difficile aux Traducteurs de la rendre fidélement.

I §. Des Editions Latines de la Confolation Philofophique de Boëce, & des Commentaires qui ont été faits fur cet ouvrage.

Avant l'ufage de l'Impreffion, on ne faifoit des anciens Auteurs, que des Editions manufcrites, dont les éxemplaires font devenus très-rares depuis cette heureufe invention. Mais on ne peut pas douter que celles de LA CONSOLATION DE BOECE n'aient été alors extrémement multipliées, puis qu'il s'en trouve encore plufieurs éxemplaires, qui font difperfez en différens païs. J'en vais citer les plus connus.

La

La Bibliothèque de Marpurg en a un, dans lequel, au rapport de *Barthius* (1) il y a deux vers de la première pièce, qui n'étoient connus de personne avant lui. Ce sont ceux ci:

Mentula conatur Pimplæum scandere montem,
Musæ furcillis præcipitem ejiciunt.

S'il est vrai que ces vers soient de BOECE, il y a apparence qu'ils ont été supprimez dans toutes les Editions, à cause de la signification qu'on peut donner au mot *Mentula*, qui est ici un diminutif de *Mens*, l'*esprit*. Mais je croi qu'on peut fort bien douter que ces vers soient de notre Auteur: parcequ'ils ne me semblent pas être de son style. La manière sur tout dont le pentametre finit, ne répond point à sa versification. Au surplus, au lieu du mot *Mentula*, on pour-

(1) Adverſ. p. 147. edit. primæ. Fabricius Tom. 3. p. 208.

pourroit lire *Mens mea*; & c'étoit peut-être ainsi que BOECE avoit écrit.

Le célébre Père *Mabillon* dit, dans la Relation de son Voiage d'Italie (2), avoir vû dans la Bibliothèque du Grand Duc à Florence, un très-ancien Manuscrit de LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE, à la tête duquel est un Prologue Latin, écrit en caractères Saxons, dont voici la Traduction:

„QUINTUS FABIUS (3), *Con-„sul, a fait ce Prologue, ou* „BOECE *lui-même, ou un cer-„tain* SCOTTIGENA, *qui étoit* „*un de ses disciples.*

Au

(2) Pag. 221.

(3) Ce *Quintus Fabius* ne se trouve pas dans la Liste des Consuls de *Riccioli*.

„ Au tems du Roi *Théodoric*, fleuriſſoit „ BOECE, Auteur fameux, que ſa vertu éleva dans Rome à l'honneur du „ Conſulat. Comme le Roi *Théodoric* „ voulut y exercer la tyrannie, & faire „ mourir les plus honnêtes gens du Sé„ nat; BOECE cherchant à éluder ſes „ artifices, qui tendoient à la perte de „ tous les hommes de bien, envoia ſe„ crétement des Lettres aux Grecs, „ pour tacher, avec leur ſecours, de „ délivrer la Ville & le Sénat, des „ mains de ce Prince impie. Mais „ aiant été découvert, & convaincu par „ le Roi, du crime de leze-majeſté, il „ fut condamné à être enfermé dans „ une priſon, où il compoſa ces Livres, „ en forme de Satyre, à l'imitation de „ *Martianus Felix Capella* (4) qui écrivit

(4) *Martianus Mineus Felix Capella* étoit un aſſez mauvais Poëte. On ne ſait en quel ſiecle il vivoit. Les Auteurs du *Moréri* diſent qu'il eſt cité par BOECE. Il eſt vrai

„ vit le premier des Livres mêlez de „ prose & de vers, aiant pris pour sujet „ *les Nôces de la Philologie & de Mer-* „ *cure.* Mais BOECE l'a infiniment „ surpassé & par la noblesse de sa matiè- „ re & par la beauté de son style ; n'étant „ inferieur, ni à *Ciceron* dans sa prose, „ ni à *Virgile* dans ses vers. (5)

Je

vrai que le Traité *de Disciplinâ Scholarium* est adressé à un *Martianus*, mais on doute que cet ouvrage soit de *Boëce.* Ce dernier *Martianus* pourroit être un de ceux qui furent Consuls sous le nom de *Marcianus Augustus* en 451, & sous celui de *Martianus* ou *Marcianus* en 469. & 472. mais il n'y a gueres d'apparence qu'il faille confondre ceux-ci avec *Martianus Capella,* comme les Auteurs du Moreri l'ont fait. Son ouvrage de *Nuptiis Philologiæ VII. Lib.* est imprimé.

(5) QUINTUS FABIUS *Consul fecit hunc Prologum*, *vel* BOETIUS *ipse*, *vel quidam* SCOTTIGENA, *id est Discipulus* BOETII. *Tempore Theotrici regis*, *insignis auctor claruit*,

Je remarquerai ici en passant, que cette pièce me paroît dénuée de toute vrai-semblance & absolument apocriphe; c'est pourquoi je n'y aurai aucun égard, en travaillant à la vie de BOECE, que l'on trouvera à la suite de cette Préface. Voici les raisons qui me la font rejetter.

1o. *Quin-*

---

uit, qui virtute sua Consul in Vrbe fuit. Cum verò Teotricus rex voluit tyrannidem exercere in Vrbe, ac bonos quosque in Senatu neci dare; BOETIUS *ejus dolos effugere gestiens, quippe qui bonis omnibus necem parabat; videlicet clàm litteris ad Græcos missis, nitebatur Vrbem & Senatum ex ejus impiis manibus eruere, & eorum subdere defensioni. Sed postquam a Rege reus majestatis convictus est, jussus est retrudi in carcerem, in quo repositus hos libros per Satyram edidit, imitatus videlicet Martianum Felicem Capellam, qui primus libros de Nuptiis Philologiæ & Mercurii eadem specie poëmatis conscripserat. Sed iste longe nobiliore materia & facundia præcellit, quippe qui nec Tulliò impar sit, nec Virgilio in metro inferior floruit.* Fabricius, Tom. 3. p. 208.

1°. *Quintus Fabius* Conſul, & *Scottigena*, ſont deux perſonnages chimériques, & inconnus dans l'Hiſtoire.

2°. Ni l'un ni l'autre n'ont écrit ce Prologue dans le manuſcrit: auſſi l'Inſcription laiſſe-t-elle douter s'il eſt pluſtôt d'eux que de BOECE.

3°. L'Inſcription eſt en lettres Saxones, & par conſéquent plus moderne que le Prologue: A quelles marques, celui qui l'a écrite, a-t'il donc connu l'Auteur du Prologue? mais il ne l'a certainement point connu, puis qu'il ne le déſigne pas d'une maniere préciſe.

4°. Quand bien même *Scottigena* ſeroit un perſonnage réel; étant, comme l'Inſcription le dit, un diſciple de BOECE, il n'eſt point vrai-ſemblable qu'il eût dit dans ce Prologue que BOECE, ſon maître, avoit effectivement écrit aux Grècs, & été convaincu par le Roi, du crime de leze-majeſté, qui ſont

sont des faits, que BOECE dès-avoue formellement, dans le premier Livre DE SA CONSOLATION.

5°. Enfin BOECE se seroit encore moins avisé que tout autre de se donner dans ce Prologue un démenti sans nécessité; comme aussi de s'y attribuer la qualité d'*insignis auctor*. Ainsi je ne croi pas que cette pièce mérite la moindre considération, quelque honneur que le P. Mabillon lui ait fait, de l'insérer dans ses Recueils. Mais celui qui l'a fabriquée, n'a rien fait de plus absurde qu'un autre Interpolateur, qui attribuant à S. Augustin le Traité de Morale *de speculo* &c. fait citer à l'Auteur des vers tirés de la IX. pièce du III. Livre de la CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE. (6)

Il

materia & facundia præcellit, quippe qui nec Tullio impar sit, nec Virgilio in metro inferior floruit. Fabricius, Tom. 3. p. 208.

(6) *Opera Augustini, Tom. VI. p. 627. edit. Amst. Fabricius, T. 3. p.* 208. *S. Augustin* nâquit le 13

Il y a à Paris dans la Bibliothèque du Roi, un manuscrit de cet ouvrage: je ne sais de quel Siècle il est, mais il doit être fort ancien, s'il est vrai, comme dit M. *Boivin le Cadet* (7) & comme il paroît par l'ancien Inventaire de la Bibliothèque des Rois de France, qu'il n'y avoit dans cette Bibliothèque, pour tous poëtes Latins, qu'*Ovide*, *Lucain* & BOECE.

Le Chancelier *Séguier* acquit un très-beau manuscrit du même ouvrage, qui avoit été donné au Monastère de *Ste Justine* de Padoue (8)

L'Académie d'Helmstadt possède dans sa Bibliothèque trois pareils Manuscrits très-estimez.

Si

le 13. Novembre 354. & mourut le 28. Août 430. cinquante cinq ans avant la naissance de BOECE.

(7) Journal des Savans, An. 1718. p. 143.

(8) Fabricius, T. 3. p. 209.

Si ces anciens monumens échapés à l'injure des tems, sont des preuves de l'estime qu'on a toujours faite de la CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE, elle n'est point démentie par les suffrages, dont les Savans ont honoré dans chaque Siècle, & l'Auteur & son Livre; tous en aiant parlé avec éloge, & quelques uns même d'entr'eux s'étant fait gloire de commenter cet ouvrage ou de l'imiter.

L'Evèque Modoinus le cite dans une Epitre de Consolation adressée à *Théodulphe*, Evèque d'Orleans qui mourut en 821. & qui étoit alors en prison à Angers, aiant été accusé d'avoir eu part à la conspiration de *Bernard* Roi d'Italie contre l'Empereur *Louis le Debonnaire*. Le même *Théodulphe* en parle aussi dans une des pieces de vers qui ont été inférées dans la Bibliothèque des Péres (9).

Hinc-

(9) Tom. 14. p. 48. Edit. Lugd.

Hincmar, Archévêque de Reims, dans son Traité de la Prédestination contre le Moine *Godescalque* (10) composé vers l'an 848. cite le *Livre*, c'est à dire, l'*Ouvrage de* BOECE *sur la Consolation.*

Le Moine *Asser* ou *Asserius*, qui fut Evêque de Salisburi en Angleterre, & qui vivoit dans le même Siècle, fit, le premier, des Commentaires sur *la Consolation de* BOECE (11).

Jean de Sarisberi, Anglois de Nation & Evêque de Chartres, dans le XII. Siècle, fait l'éloge de BOECE & de sa *Consolation*, dans le Traité si connu des vanités de la Cour, qui a pour titre: *Policraticus, sive de nugis curialium & vestigia Philosophorum.* „ Si vous ne „m'en

(10) Tom. 1. p. 211. Tom. 2. p. 62. *Quidam Catholicus & sapientiæ ac scientiæ multæ Philosophus, in quodam suo libro de Consolatione Philosophiæ, &c.*

(11) Lelandus de Script. Britannicis.

„ m'en croiez pas, dit-il, ouvrez le Livre
„ *de la Consolation de la Philosophie* & li-
„ sez le avec attention . . . L'Auteur est
„ profond dans ses sentences, sans être
„ obscur; brillant dans ses expressions,
„ sans être foible: Orateur véhement,
„ démonstrateur efficace, tantôt persua-
„ dant de la manière la plus probable ce
„ qui doit suivre, & tantôt contraignant
„ par une certaine nécessité à le croi-
„ re (12).

Eckard, son contemporain, qui fut premier Abbé du Monastère d'Urangen en Franconie, écrivit à l'imitation de BOECE, un Traité en V. Livres, intitulé: *Laterna, sive Consolatio Monachorum*; (13) c'est

(12) *Si mihi non credis, Liber de Consolatione Philosophiæ revolvatur attentius . . . sine difficultate profundus in sententiis, in verbis sine levitate conspicuus: Orator vehemens, efficax demonstrator, ad id quod sequendum est nunc probabiliter suadens, nunc quasi stimulis necessitatis impellens.* VII. 15.

(13) Trithem. Cap. 378. de S. E. & II. 107. illustr. Benedictin.

c'est à dire, *le Flambeau ou la Consolation des Moines.*

Albert le Grand, qui vivoit au commencement du XIII. Siècle, a écrit sur la Consolation de BOECE & en a parlé avec éloge. (14)

St. Thomas d'Aquin, son disciple, y a joint un Commentaire (15), que d'autres croient cependant lui avoir été faussement attribué. (16)

Dans le même Siècle, *Nicolas Triveth* ou *Treveth*, qui étoit, comme *S. Thomas*, de l'ordre de *S. Dominique*, fit une exposition des Livres de BOECE *sur la Consolation de la Philosophie.* Et au jugement de quelques Auteurs (17) c'étoit

(14) Petri Bertii Præfat. in Boethium.

(15) Ibidem. Fabricius, Tom. III. p. 211.

(16) Nicolaus Crescius.

(17) St. Antonin.

c'étoit le meilleur commentaire, qui eût été fait jusqu'alors sur ces Livres: Car on lui a fait injure de lui attribuër celui qui porte le nom de *S. Thomas d'Aquin*; puisque ces deux Commentaires se trouvent dans un Manuscrit de la Bibliothèque *Séguier* (18).

Jean Charlier, plus connu sous le nom de *Gerson*, qui vivoit dans le XIV. Siècle, mais qui ne mourut que dans le suivant, prit, dans l'ouvrage de BOECE, l'idée d'un Traité plus chrétien, qu'il composa en quatre Livres sous le titre *de la Consolation de la Théologie*: lesquels se trouvent au Tome I. de la dernière Edition de ses oeuvres publiée par M. du Pin (19).

Denys

(18) Echard. Script. Ord. FF. Præd. T. I.

(19) Page 125

Denys de Rickel ou *le Chartreux*, qui vint, après *Gerson*, dans le XV. Siècle, fit sur *la Consolation de* BOECE un Commentaire Litteral & Mystique, que l'on voit au Tome III de ses ouvrages (20).

Raimond Palasin, dit *Valderic*, *Robert Grosbead* ou *Capiton*, & *Nicolas Cronius*, sont aussi du nombre des Anciens Commentateurs de BOECE (21).

Vers le milieu du XV. Siècle, l'Imprimerie aiant été découverte, on vit bientot sortir de la presse, différentes Editions du Traité de la Consolation de BOECE, soit avec les anciens Commentaire ou séparément; soit dans la langue originale ou dans des Traductions en d'autres langues.

1. La premiere Edition (avec le Commentaire attribué à *St. Thomas d'Aquin*) fut imprimée à Nuremberg en 1473. chez *Ant. Coburger*, qui en fit deux autres

(20) Edit. de Cologne 1540. fol.

(21) Fabricius, Tom. 3. p. 212. Car. de Visch. Bibl. Cisterc. p. 250.

tres Editions en 1476 & 1495. Ces Editions furent réimprimées à Cologne en 1481. à Louvain en 1484. 1487. 1495. & 1499. à Lyon, chez *Jean du Pré*, en 1487 & 1490. à Venise en 1491. & 1499. & à Bâle en 1546 & 1570. le tout *in folio*, à l'exception de celle de 1490. qui est *in 4to* (22).

2. Edition du Livre de BOECE, sans commentaire, à Pignerol en 1479. chez *Jacques de Rubeis* (23).

3. Autre Edition, avec un Commentaire, à Cologne en 1482. *in 4to* réimprimée à Louvain par *Jean de Westphalie* en 1484. *in folio* (24).

4. Autre Edition, avec un Commentaire & le Traité de *Jean Gerson* sur la *Consolation* de la Théologie, à Cologne en

(22) Fabricius, T. 3. p. 211.
(23) Id. p. 212.
(24) Ibidem.

en 1488. chez Jean Kœlhof de Lubeck *in folio* (25).

5. Autre Edition, avec un Commentaire de *Josse Badius Ascensius*, à Paris en 1495. *in 4to* (26).

6. Autre Edition à Leipsic en 1498. *in 4to.* réimprimée en 1505 & 1513. *in folio*, chez Baccalarius Martinus Lantzbergk de Wirtzbourg. (27).

7. Autre Edition de la fin du XV. Siècle sous ce Titre: BOETIUS DE CONSOLATIONE PHILOSOPHICA *& de Disciplina Scholarium cum Commentariis ab infinitis fere erroribus emaculatis. Additum est carmen juvenile SULPITII de moribus in mensa servandis, & QUINTILIANI preceptum de officio Scholasticorum ergà præceptores*: chez *Jean Clein, in 4to*, sans année; Les Commentaires sont ceux de *St. Thomas*

(25) Ibidem.

(26) Ibidem.

(27) Idem, p. 213.

Thomas d'Aquin & de *Josse Badius Ascensius* (28).

8. Autre Edition, avec les mêmes Commentaires, à Strasbourg en 1501. *in folio* (29).

9. Autre Edition, sans notes ni commentaire, à Florence en 1513. réimprimée, par les soins de *Nicolas Crescius*, chez les héritiers de *Philippe Junta* en 1521 *in 8vo.* *Sitzmannus* remarque que l'Editeur lui a volé presque toutes les bonnes

(28) On lit à la dernière page, cette Epître: *ANTONIUS PETRUS DUVELANDUS, Studiosis salutem. Accipite BOETHIUM DE CONSOLATU PHILOSOPHICO, duplici commentario explanatum. Erratulis nostris facile parcet, spero, quicunque hunc nostrum BOETIUM, cum illis qui hactenus impressi sunt, conferet: si tamen aliqua non expunctum invenerit in exemplari quo usi sumus, oro ascribat. Ex calcographia* Joannis Clein *Alemanni nulli impressorum Lugdunens. secundi nono Kalendas Octobris.* Ibidem.

(29) Ibidem.

Bonnes Leçons qu'il avoit pris la peine de tirer des manuscrits ou de restituer de lui-même (30).

10. Autre Edition, avec le Commentaire de *St. Thomas d'Aquin* & les Notes de *Josse Badius Ascensius*, à Lyon en 1514. *in 4to*. chez *Jean du Pré* (31).

11. Autre Edition, avec les Notes de *Jean Murmel* & de *Rudolphe Agricola*, le tout revû par *Jean Cesarius* en 1535 (32).

12. Autre Edition, avec le Commentaire de *Henri Corneille Agrippa*; à Paris en 1568. *in 8vo* (33).

13. Autre Edition, revûe par *Théodore Pulmannus*, à Lyon en 1581. petit format

(30) Ibidem.

(31) Id. p. 211.

(32) Id. p. 213.

(33) Id. p. 214.

format, réimprimée à Anvers en 1594. *in 12mo* (34).

14. Autre Edition, faite sur la précédente & corrigée sur les vieux MSS. par *Conrad Rittershusius* J. C. à Leide en 1601. chez *Raphelengius* en petit format (35).

15. Autre Edition, avec une Préface de *Théodore Sitzmannus*: à Hannau en 1607 (36).

16. Autre Edition revûe par *Jean Bernartius*: à Anvers en 1607 (37).

17. Autre Edition, avec une Préface de *Pierre Bertius* & la vie de BOECE par *Jul. Martianus Rota*: à Amsterdam chez *Jean & Corneille Blaeu*, en 1611. *in 16*. très-petit format. Réimprimée à Leyde

(34) Ibidem.
(35) Ibidem.
(36) Id. pp. 214. & 336.
(37) Id. p. 336.

Leyde chez *Jean Maire* en 1633. *in 16.* & d'un format un peu plus grand. Mais l'une & l'autre Edition font si peu correctes que j'y ai vû des phrases entières omises. (38)

Caspar Barth ou *Barthius*, qui vivoit du tems de ces deux Editions, a mis dans ses *Adversaria*, plusieurs Corrections tirées des Manuscrits (39); & avoit aussi promis des Notes (40).

18. Autre Edition, revûe par *B. Dilherrus*: à Jena en 1639. *in 12.* (41).

19. Autre Edition, avec les Notes de *Jean Bernartius*, de *Théodore Sitzmann*, & de *René Vallin*, & la Préface de *Pierre Berthius*: à Paris en 166.. Réimprimée à Leyde en 1668 & 1671. *in 8vo* (42). Cette derniere qui est des Freres *Hack*, est très-belle & m'a beaucoup servi.

20. Au-

(38) Fabricius ne parle point de cette double Edition.

(39) V. 16. XXVI. 13. &c. LXVII. 13.

(40) Fabricius T. 3. p. 214.

(41) Ibidem.

(42) Id. pp. 203. 214.

20. Autre Edition *cum Notis variorum* .... M. *Le Clerc* a fort bien remarqué qu'on a mal à propos omis dans cette Edition les Notes de *Sitzmannus* & de Vallin (43).

21. Autre Edition, avec des remarques, à l'usage de *M. le Dauphin*, par *P. Callyus*: à Paris chez *Roulland* en 1680. *in 4to.* (44).

22. Autre & dernière Edition, corrigée sur les meilleurs Manuscrits & promise en 1715. par *M. Mickelius* Conrecteur de l'Académie d'Arnstad. (45).

Je n'ai point compris dans le nombre de ces Editions, celles qui ont été tronquées & dans lesquelles on ne trouve que les vers de BOECE sans la prose. Mais je vais les mettre ici par *Appendix*.

1. *Mi-*

(43) Id. p. 214.
(44) Ibidem.
(45) Ibidem.

1. *Michel Maittaire* qui a fait imprimer en 1713. à Londres en 2. Vol. *in folio*, les Ouvrages & les fragmens des anciens Poëtes Latins, a inseré dans le second Volume, p. 1449. les vers de la CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE (46).

2. *Polycarpe Leyser* a fait la même chose dans son Histoire des Poëtes & des Poësies du moien âge, imprimée à Halle en 1721. *in 8vo.* Celles de Boëce s'y trouvent à la page 105. sous ce Titre: BOETHII *Carmina quæ leguntur in libris de* CONSOLATIONE PHILOSOPHIÆ, *integra ex III. MSS. & IV. impressis Codicibus* (47).

II § Traductions de LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE.

Les Langues dans lesquelles cet Ouvrage a été traduit jusqu'à présent, sont: 1. L'Hé-

(46) Id. p. 287.
(47) Id. p. 330.

1. L'Hébreu.
2. Le Grèc.
3. L'Allemand.
4. Le Flamand.
5. L'Anglois.
6. L'Italien.
7. L'Espagnol.
8. Le François.

1. *Traductions en Hébreu.*

On n'en connoît qu'une ſeule, qui a été faite par le Rabin *ben Benaſte* (48) nommé autrement *Ben bans chat* (49) ou *Ben banaſt* (50). Cette Traduction ſe trouve manuſcrite dans la Bibliothèque du Vatican (51).

2. *Tra-*

(48) Id. p. 209. Wolfii Biblioth. Hebraica T. I. p. 229. 243. 354. 369. 1092.
(49) Hottinger, Biblioth. Orient.
(50) Bartolocci.
(51) Moreri, *Boëce.*

2. *Traductions en Grèc.*

Il paroît aussi n'y en avoir qu'une seule, qui a été faite par *Maxime Planudès* (52) Moine de Constantinople, lequel fleurissoit vers l'an 1327. & fut envoié par l'Empereur *Andronic le Vieux* en Ambassade à Venise avec *Leon* (53). Possevin assure néanmoins (54) que cet auteur vivoit du tems du Concile de Bâle qui commença en 1431. mais cela n'est guères probable. Sa Traduction est en manuscrit dans la Bibliothèque Roiale de Paris, où *René Vallin* dit l'avoir vûe & consultée, en travaillant à son Edition Latine (55).

3. *Traductions en Allemand.*

Il y a plusieurs Traductions Allemandes de LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE. Les plus connues sont:

(52) Fabricius T. 3. p. 209.
(53) Moreri, *Planudès.*
54) In appar. sacr.
(55) Fabricius T. 3. p. 209.

sont: celle de Nuremberg imprimée en 1660. *in* 12. dont on ignore l'Auteur, & celle qui fut faite ensuite par *Christian Knorr de Rosenroth* (56) Silésien de nation, attaché dès-lors au service de *Christian Auguste* Comte Palatin de Sultzbach, qui le fit son Conseiller privé en 1668. & enfin son Chancelier (57). Sa Traduction passe pour la meilleure de toutes. Il en fut fait dabord en 1667 à Sultzbach une Edition *in* 12. qui a été renouvellée à Lunebourg en 1697 (58), huit ans après la mort de l'Auteur (59).

4. *Traductions en Flamand.*

La plus ancienne version que l'on connoisse en cette Langue est anonyme. Les vers de BOECE y sont rendus en vers, & la Prose en Prose, avec un ample commentaire. L'Edition en a été faite

(56) Id. p. 210.

(57) Moreri, *Knorr.*

(58) Fabricius T. 3. p. 210.

(59) Moreri *Knorr.*

faite à Gand chez *Arend* de *Keyser* en 1485. *in folio*. A la tête de chaque Livre, il y a des figures dessinées à la plume avec assez de délicatesse. Voici de quelle manière sont traduits les quatre premiers vers du premier Livre:

Van Vreugden scref ic wilen eer
Wat ic dichte hets laes al seer,
Dus es verteert dat erste scriven,
Dat ic des moet myn oghen wriven.

Les plus nouvelles Traductions en Flamand sont: celle qui fut imprimée à Dordrech en 1654. *in* 12. & celle d'Amsterdam en 1703. *in* 8. *M. Gargonius* est auteur de cette derniere(60).

5. *Traductions en Anglois.*

Le Roi d'Angleterre *Alfred*, qui regnoit sur la fin du IX. Siècle, & qui aimoit si passionément l'étude qu'il y emploioit tous les jours huit heures, fit plusieurs Ouvrages en Anglois, ou plustôt en Anglo Saxon, entre autres, une double Traduction de LA CONSOLATION PHILOSO-

(60) Diarium Belgic. anni 1703. Boekfaal van Europe Tom. 2. p. 489. Fabricius T. 3. p. 210.

LOSOPHIQUE DE BOECE, dans l'une desquelles la Poësie est rendue en Vers, & dans l'autre en Prose. *Rawlinson* les a reunies dans l'édition qu'il en a donnée: ainsi l'on y trouve dabord les vers de BOECE tournés en Prose & immédiatement après en vers. L'Edition prosaïque a été faite sur un manuscrit de la Bibliothèque de *Bodley*, & l'autre sur un manuscrit de la Bibliothèque du Chevalier *Robert Coton* (61).

Geofroi Chaucer, sur nommé l'*Homère Anglois*, qui fleurissoit dans le XIV. Siècle, a traduit en prose Angloise la CONSOLATION DE BOECE (62). Sa Traduction se trouve parmi ses autres Ouvrages imprimés à Londres. On a aussi une autre Traduction en vers Anglois imprimée dans le Monastère de Taverstock en Denshire, en 1525. *in 4.*

6. *Traductions en Italien.*

On n'en connoît qu'une seule qui est imprimée sous ce titre: SÉVERINO BOETHIO

---

(61) Moreri *Alfred.* Fabricius T. 3. p. 209.

(62) Leland. *de Script. Britannicis p.* 424.

THIO *dé conforti Philosophici*, *Tradutto per Lod. Domenichi. Fiorenza*, *Torrentino* 1550. *in 8.*

7. *Traductions en Espagnol.*

La seule Traduction qu'on connoisse en cette Langue, est d'*Augustin Lopez*, Religieux Espagnol de l'Ordre de Citeaux. Il en fut fait deux Editions à Valladolid la première en 1598. *in folio*, & l'autre aussi *in folio* en 1604. dix ans avant la mort de l'Auteur (63).

8. *Traductions en François.*

La première Traduction qui ait été faite en François, est de *Jean de Meun*, surnommé *Clopinel*, parcequ'il étoit boiteux Il vivoit vers l'an 1300. étoit de l'Ordre de S. Dominique, & passe pour le Pere & l'Inventeur de l'Eloquence Françoise Il dédia sa Traduction au Roi *Philippe de Bel*, & il lui dit dans son Epitre: „A Ta Roiale Majesté, très „noble Prince, par la grace de Dieu, „Roi des François, *Philippe le Quart*, „je

(63) Charl. de Visc. *Biblioth. Cist.* Nic. Antonio, *Biblioth. Script. Hisp.*

„ je *Jehan de Mebung*, qui jadis au Ro-
„ man de la Rose, puisque jalousie ot
„ mis en prison *Beaccueil*, enseigné la
„ manière du Castel prendre, & de la
„ Rose cüeillir, & translaté de Latin en
„ François le Livre de *Végèce* de Che-
„ valerie, & le Livre des merveilles de
„ Hirlande, & le Livre des Epitres de
„ *Pierre Abeillard* & *Hélois* sa femme, &
„ le Livre de *Ælrède* de spirituelle ami-
„ tié, envoye ores BOECE DE CONSO-
„ LATION, que j'ai translaté en François,
„ jaçoit ce que entendes bien Latin, &c.
Il y a un exemplaire manuscrit de cette Traduction dans la Bibliothèque des Augustins de Paris. Elle fut imprimée à Lyon en l'année 1483. *in folio*, avec celle de l'Enéide de *Virgile* de *Guillaume le Roi*. En voici quelques vers qui pourront donner une idée du reste.

C'est la nature des délices
Qu'elles navrent les cœurs des vices,
Parmi une pauvre douceur,
Qui peu leur donne de saveur.
Ainsi comme l'Abeille fait
Qui prunes par le miel attrait,

Et puis y fiche sa pointure
Qui est moult angoisseuse & dure (64).

Le Frere *Regnault de Loüens*, Religieux du même Ordre, traduisit ou imita (65) cet Ouvrage en 1336. sous le titre de *Roman de Fortune & de Felicité, sur* BOECE DE CONSOLATION. Cette Traduction, dit M. Galland (66), a cela de singulier, que le Prologue & le premier Livre sont en vers de seize syllabes, dont voici un échantillon:

Au premier quand je proposai du livre rimer la matière,
En ma pensée proposois toujours garder une manière,
Car le Livre cuidai rimer tout selon la rime première,
Mais un peu trop fort la trouvai, si j'ai rimé plus en aigiere.

C'est ainsi que M. Galland a rapporté ces vers. Mais le manuscrit sur lequel il les a copiés, est-il de la main de l'Auteur? ou le Copiste n'a-t-il pas failli? ce

(64) Biblioth. de la Croix du Maine p. 247. & du Verdier. Fabricius, Tom. 3. p. 210. Sorel, Bibl. Gall. p. 195. Mich. Maittaire, Ann. Typograph. p. 171.

(65) Fabricius T. 3. p. 211.

(66) Journal des Savans du mois d'Août 1718. p. 140.

ce ſont deux queſtions que M. Galland ſe devoit faire à lui-même, avant que d'expoſer ces vers à l'admiration de l'Académie & du public. Or comme il n'a point été au devant de ces objections, il faut croire & démontrer que ces prétendus vers de 16. ſyllabes ne ſont que des vers de 8. ſyllabes doublés dans chaque ligne. Repréſentons-les dans leur ordre naturel, en conſervant, à cela près, toutes les autres fautes du Copiſte.

Au premier quand je propoſai
Du Livre rimer la matière,
En ma penſee propoſois
Toujours garder une manière,
Car le Livre cuidai rimer
Tout ſelon la rime première,
Mais un peu trop fort la trouvai
Si j'ai rimé en plus aigiere.

Il me ſemble que pour peu qu'on examine ces vers dans l'arrangement que je viens de leur donner, on commence à s'appercevoir qu'ils ont été corrompus par le Copiſte. D'ailleurs ſi l'on ſe rap-

 pelle

pelle le langage des Poëtes de ce tems-là, on voit du premier coup d'œil, qu'ils ne s'y rapportent nullement. Pour le prouver, je citerai quelques vers du Roman de la Rose:

Maintes gens dient que en songes
Na se fables non en mensonges
Mais len puet tels songes songier
Qui ne sont mie mensongier.
Ains sont après bien apparant
Si en puis bien traire à garant.
I. Auctеur qui ot nom Macrobes
Qui ne tint pas songes alobes
Ainsois escript la vision
Qu'il advint au Roi Cyprion.
Quicunques cuide ne qui die
Q'soit foleur ou musardie
De croire que songes aviegnent
Qui ce voudra que fol me tiegne
Car endroit moi ai je fiance
Q'songe soit segne fiance
Des biens aux genz ou des ennuis
Que li plusieurs songent de nuis
Maintes choses couvertement
Q' l'en voit puis apertement.
Le Vintesime an de mon aage

Ou

Ou point que amours prend paage
Des jones genz, couchie m'estoie
Une nuit si come soloie
Et me dormoie mout formant
Si vi un songe en mon dormant
Qui mout fut bel &c.

Mais sans entrer dans un plus long détail, tachons de rétablir les vers en question, avec le moins de changemens qu'il sera possible.

Au premier quand je m'advisay
Du Livre rimer la matière,
En mon penser me proposay
Toujours garder mesme manière.
Car rimer le Livre cuiday
Tout selon la rime première,
Mais un peu trop fort la treuvay
Si n'ay rimé plus en ay-ière.

Si l'on eût demandé à M. Galland ce qu'il entendoit par le mot *aigière*, qui étoit le dernier de ces vers, certainement il auroit été fort embarassé de le dire. Mais celui que je substitue en ôtant une seule lettre, est très-intelligible, puis qu'il fait connoître les deux rimes

ay &

ay & *ière* par lesquelles les vers devoient alternativement finir. Or c'est justement ce qui prouve les èrreurs du Copiste, tant dans l'arrangement qu'il a donné à ces vers, que dans le reste. Ainsi c'est mal à propos que M. Galland s'est laissé tromper par l'apparence de cette prétendue Singularité. Qu'on juge de là ce que deviendroient la plus part des Phénomênes Littéraires, si l'on prenoit la peine de les examiner de près, & sans prévention pour les lumières de ceux qui en ont fait les découvertes.

Vne troisième Version Françoise des Livres de BOECE SUR LA CONSOLATION est celle de *Jean de Cis* ou *de Cys* nommé par d'autres *de This*. *La Croix du Maine* dit que cet ancien Poëte François a fait sa Traduction du Latin en vers François; que son ouvrage n'étoit pas encore imprimé; & qu'il l'avoit en manuscrit (67). C'est tout ce que j'en sais.

La

(67) Bibl. de *la Croix du Maine* p. 216. Fabricius T. 3. p. 210.

La quatrième Traduction eſt celle du Sieur *de Malhſſis* de Mante, qui a été imprimée à Paris chez *Jean Borel* en 1578. *Du Verdier-Vauprivas* en rapporte quelques endroits dans ſa Bibliothèque Françoiſe (68); mais je me contenterai, de celui-ci, qui eſt la troiſième pièce du quatrième Livre de BOECE

Les legers vaiſſeaux
D'Vlyſſe le ſage
Errans ſur les eaux
Après long voyage
Par un grand orage
Ont été pouſſez
Le long du rivage
Rompus & froiſſez.

* * *

Celle qu'on diſoit
Avoir pris naiſſance
Du Soleil, faiſoit
Là ſa demeurance,

Que

(68) Page 335. & ſuiv.

Qui eut la ſcience
De ſi bien charmer,
Qu'elle avoit puiſſance
Les corps transformer:

* * *

Et point n'ignoroit
Des herbes l'uſage
Qu'elle preſſuroit
En certain breuvage,
Changeant le viſage
Des nouveaux venus
En forme ſauvage
Eſtans incognus.

* * *

L'un d'eux tout ſoudain
D'un bouc prend la forme
L'autre en Africain
Lyon ſe transforme:
L'autre ſe difforme
De la peau d'un loup:
L'autre tygre énorme
Devient tout à coup.

* * *

Mais

Mais l'Arcadien
Print pitié d'Vlysse
L'ostant du lien
Et venin de Circe,
Qui se coule & glisse
Dans ces gens domptez,
Par le malefice
Des jus enchantez,

* * *

En pourceaux changez
De gland se repaissent
Toujours enfangez,
Cerès mescognoissent:
Tant la forme laissent
De leurs premiers corps,
Que plus n'apparoissent
Hommes au dehors.

* * *

Mais parmy le cueur
Au dedans ancrée
Est quelque vigueur
Encor reserée
Et est demeurée
Franche du poison,

L'ame

L'ame remparée
D'humaine raison.

* * *

O que tel sçavoir
A peu d'efficace
De qui le pouvoir
Les corps seuls efface:
L'esprit en sa place
Immué se plaint
Du mal que luy brasse
Le corps en ce point.

* * *

Las! les vices ont
Bien plus de puissance
Qui au corps ne font
Seulement offence:
Mais telle nuysance
Font de leur venin
Qu'ils ostent l'usance
De raison enfin.

La cinquiéme Traduction est celle du P. *René de Ceriziers*, de la Compagnie de Jesus, imprimée à Paris jusqu'à six fois,

ſois, depuis 1638. jusqu'en 1640. tant chez *Jean Camuſat* que chez *Michel Soly*. Les premiers vers de BOECE y ſont ainſi rendus.

Moy dont les premiers vers n'ont parlé que de joye
Je ne puis eviter les pleurs, où je me noye;
Je vois tous mes plaiſirs changez par ma douleur,
Et ſi j'ecris des vers, je les dois au malheur.
Les faveurs d'Apollon ne m'offrent que des plaintes,
Dans les eaux de mes yeux, mes graces ſonte teintes.
Toutefois les bienfaits de ſa douce bonté
Touchez de mes ennuis, m'ont toujours aſſiſté;
L'honneur dont autrefois il cherit mon enfance
Adoucit le chagrin, qui choque ma conſtance,
Quoyque tant de malheurs conduiſent à grands pas
Ma languiſſante vie à l'heure du trespas.
L'hyver a commencé de neiger ſur ma teſte
Et mon corps tout panchant au ſépulcre s'apreſte,
Heureuſe ceſte mort, qui finit nos deſirs
Auſſitoſt que le ſort traverſe nos plaiſirs,
Mais de vray celle là n'a ni grace ni charmes,
Qui ne veut pas fermer ma paupiere à mes larmes:
Elle eſt ſans ſentiment, ou bien ſans amitié.
Puisque je ne ſuis plus qu'un objet de pitié.
O mort quand je viuois Amy de la fortune:
La rigueur de tes loix me fut presque importune:

Maintenant que le Ciel commence à m'affliger,
En me faiſant mourir, tu crains de m'obliger,
Pourquoy donc croyoit-on ma fortune prospere,
Si j'euſſe été content, je ſerois ſans miſere.

Ce qui diſtingue cette Traduction & lui donne, malgré ſes defauts, un mérite ſur toutes les autres, c'eſt que l'Auteur y a joint une *Conſolation de la Theologie* qui n'eſt pas, comme on le pourroit croire, une verſion de celle qui avoit été composée en latin par *Jean Gerſon*, dans le XIV. ſiecle; mais plustôt une imitation de l'ouvrage de BOECE. *Ceriziers* y introduit la *Théologie* conſolant le Pape *Céleſtin V.* qui portoit auparavant le nom de *Pierre de Mourrbon* ou *de Morron.* Ce ſaint Solitaire fut élu Pape le 5. Juillet 1294. ce qui le ſurprit ſi fort qu'il voulut prendre la fuite; mais à la ſollicitation des Prélats & de Charles II. Roi de Sicile, il accepta la Thiare. Il vint monté ſur un âne à Aquila, où il fut conſacré en préſence de plus de cent mille perſonnes, accourues de toutes parts à ce ſpectacle extraordinaire. Mais comme il

il étoit peu propre pour les affaires politiques, on parla de le dépoſer après la mort du Cardinal *Latin* qui ſuppléoit à ſon inſuffiſance. *Benoit Cajetan* qui lui ſuccéda ſous le nom de *Boniface VIII.* dans la vûe d'avoir ſa place, lui perſuada de faire une abdication volontaire. Il la fit cinq mois après ſon élection; & comme il retournoit en ſa ſolitude, *Boniface*, qui avoit deja été élû, le fit enfermer dans le château de Fumon, où il mourut treize mois après ſa démiſſion en 1296. C'eſt dans cette priſon que *Ceriziers* amène la *Théologie* pour conſoler l'humble & vertueux *Céleſtin*, qui débute comme BOECE dans ſa CONSOLATION PHILOSOPHIQUE, mais ſur un ton bien différent:

Arrière, Raiſon importune!
Ne parle plus à ma douleur,
Le bien de prendre mon malheur
Eſt ma plus aimable fortune:
Le ſeul objet de mes deſirs
Se trouve dans les doux plaiſirs

Que donne la melancolie:
Rien ne me ſçauroit obliger
Que cette innocente folie
Dont elle ſemble m'affliger.

* * *

Tout ce qui peut flatter mes larmes
De l'espoir d'un contentement
Me prepare un cruel tourment,
Sous l'apparence de ſes charmes:
Quand on appreuve le deſſein
Que j'ai de nourrir dans mon ſein
Le doux ſupplice de ma peine,
Je benis & baiſe la main,
Qui taſche de m'eſtre inhumaine,
Et qui m'eſt cruel m'eſt humain.

* * *

Les amertumes ſont ma joye
Et je crains ſi fort d'eſtre heureux,
Que les maux les plus rigoureux,
Devident mes jours tous de ſoye:
La douleur, les gemiſſemens
Me ſont d'agreables tourmens,
Toutes ces piteuſes alarmes,
Qui nous font eſpancher des pleurs,

Me

Me donnent, me donnant des larmes
De riches perles & des fleurs?

* * *

La Majesté de ces murailles
Dont le faiste touſche les Cieux
Me fait un esclat odieux,
Je n'aime que les funerailles:
Mesme je haïrois la mort
Si les loix de ſon triſte ſort
Ne lui rendoient l'honneur ſauvage.
Mais ſçachant que la cruauté
Lui fait le teint & le viſage,
Je ſuis ravi de ſa beauté.

* * *

Le recoy d'une ſolitude
Charme plus mes ſens mille fois
Que le Louvre des plus grands Rois:
C'eſt là que mon inquiétude
Parlant aux arbriſſeaux diſcrets
Les entretient de mes ſecrets
C'eſt où dans mon humeur plus ſombre
Fuyant toute autre privauté,
Je vais ſeul avecque mon ombre
Pour y chercher la liberté.

* * *

Par fois la triste melodie
Des cha-huans & des hiboux
Cachez de l'ombrage d'un houx
Flate ma douce maladie:
L'horreur de leurs gemissemens
Me comble des ravissemens
D'un plaisir qui m'est si sensible,
Que pour le goûter à loisir
Je consens qu'il soit impossible
De jamais changer de desir.

* * *

La Philomele languissante
Accorde sa voix aux souspirs
Des plus agreables Zéphirs:
Mais bien que sa voix soit charmante
Ses chansons ne me plairoient pas,
N'accusant point le dur trespas
Dont la rage de son beau frere
Finit ses miserables jours.
N'en pouvant estre l'adultere
Ni soüiller ses chastes amours.

* * *

A mesme temps la Tourterelle
Et les Passereaux du desert,

Donnent

Donnent leurs voix à ce concert
Et les battemens de leur aisle:
Les Phantosmes & les Lutins
Avans-coureurs de nos destins
Y promenent leurs noires ombres.
Et les morts quittans les tombeaux,
Rendent ces lieux beaucoup plus sombres,
Que l'espesseur des arbrisseaux.

* * *

Auprès de ce lieu solitaire
Serpentent deux petits ruisseaux,
Qui du bransle de leurs roseaux
Disent aux Corbeaux de se taire;
Et puis coulans dans le vaisseau
D'un marest qui reçoit leur eau,
Ils flanquent en faveur des Cygnes
Le petit fort d'une maison
Où les Glayeux plantez à lignes
Cachent la mousse & le gazon.

* * *

Je me retire à ce rivage
Pour y jouir de la fraischeur,
Qui garde aux Cygnes leur blancheur
Et les couvre contre l'orage:

Là je reçois un grand plaisir
De voir le pareſſeux loiſir
Des Herons qui tiennent la rive
Arreſtans leurs yeux ebabîs
Afin que perſonne n'arrive,
Dont ils puiſſent eſtre trahis.

* * *

Le Cygne cherche ſous ſa plume
Le feu qui le brusle dans l'eau,
Mais bien qu'il ſoit dans un ruiſſeau
Le feu le brusle & le conſume,
On croiroit que dans ces glaçons
Il penſe desja les chanſons
Dont il prend congé de ſa vie
Alors que la rigueur du ſort
D'une voix triſte le convie
De gouter le fiel de la mort.

* * *

Pendant qu'il medite ſa game,
L'air ſe diſſipe tout en eau,
Sur ce melancolique Oyſeau;
Afin de moderer ſa flame,
Je voy croiſtre l'herbe & les fleurs
De l'humidité de ſes pleurs;

L'eſtang

L'estang mesme bien que paisible
Crespe ses vagues doucement,
Et par un frisson insensible
Parle de son accroissement.

* * *

A peine ce petit murmure
Rend au marest son beau miroir,
Que j'y commence de revoir
Ou moy mesme ou bien ma figure:
Je suis alors tout etonné
De m'y voir si bien crayonné,
Et me prenant pour mon image
Je crains d'estre tombé sous l'eau
Et pour eviter le naufrage
Je me saisis d'un arbrisseau.

* * *

Ce marest joint un precipice,
De qui le fond semble chercher
L'endroit où le cruel rocher
Roule Sisyphe à son supplice:
Là j'entends bruire le courant
De ce fleuve dont le torrent
Ne traisne que soulfre & que flame,
Et qui noye le souvenir,

Tout aussitôt qu'une pauvre ame
Se voit contrainte d'y venir.

* * *

Cette agreable tromperie
Charme tellement mon humeur,
Qu'un jugement sage & tout meur
Ne vausdroit pas ma resverie:
Tout ce qu'on cherche du desir
Est mon extresme deplaisir.
La nuit, l'ombre, la solitude,
Les souspirs, les gemissemens
Plaisent à mon inquietude
Et font tous mes contentemens.

* * *

Il n'y a point de Lecteur sensé qui, à la simple lecture de cette pièce, ne la regarde comme le début d'un Ecolier, amateur du galimatias & des descriptions puériles. Pour moi j'avouë que je n'entens rien aux vers de la quatrième strophe, qui regardent la mort, que Celestin, *hairoit*, dit-il, *si les Loix du triste sort de la mort ne rendoient* à la mort, *l'honneur sauvage.* Qui peut suppor-

ſupporter d'ailleurs tout ce detail de viſions ſur *les Cha-buans*, *les Hiboux*, *la Philomele*, *la Tourterelle*, *les Paſſereaux du deſert*, *les Phantômes*, *les Lutins*, *les Morts quittans leurs tombeaux*, *l'eſpeſſeur des arbriſſeaux*, *les deux petits ruiſſeaux ſerpentans qui font taire les corbeaux?* avec cela ces frivoles reflexions qu'il fait ſur *les Cygnes* & *les Herons*; & cette ridicule imagination de traveſtir le bon Pape en Narciſſe, en lui faiſant *prendre ſon image dans l'eau* pour lui même. Tout cela eſt d'autant plus mal amené, que ce pauvre Pape, comme Ceriziers le dit dans ſa Préface, étoit reſſerré dans une tour ſous la garde de trente ſix ſatellites; que ſon cachot étoit ſi étroit qu'il n'avoit d'autre lit que le marche pied de l'autel, composé de quelques planches; & qu'il y puoit ſi fort que deux Religieux qui lui tenoient compagnie, ſuccombèrent bientôt. Sur quoi donc ſont fondées toutes ces deſcriptions que Ceriziers fait faire à ce Pape? Ne pourroit-on pas lui dire comme le Cardinal d'Eſt à l'Arioſte: *Dove, diavolo,*

Meſſer

Messer Renato, avete pigliato tante coglionerie? Messire René, où diable avés-vous pris tant de sottises? Sa prose ne vaut guères mieux que ses vers. Car il est par tout d'un François si mauvais; & dans la version du BOECE en particulier, si peu fidèle, qu'il semble avoir affecté de s'écarter de son original pour n'en donner qu'une simple imitation, ou pour mieux dire, qu'un extrait qui souvent même est contraire au sens de l'Auteur qu'il n'entendoit certainement pas. Aussi ne s'est-il pas fait scrupule de sauter tous les passages où il a trouvé quelque obscurité. Sa prétendue Traduction a eu pourtant un débit prodigieux. Mais qu'en doit-on conclure, si non qu'on a toujours eu tant d'estime pour l'ouvrage de BOECE, qu'on a mieux aimé le lire dans une mauvaise Traduction nouvelle que de s'en passer?

La sixième Traduction est celle de *Nicolas Regnier*, Chanoine regulier de la Congrégation de France, dite de sainte Géneviève. Elle parut la premiere

fois

fois en 1675. & a été depuis réimprimée souvent & en dernier lieu à Bruxelles en 1711. *in 12. Fabricius* en parle comme de la plus excellente de toutes les versions Françoises de BOECE (69) ce qui n'est pas beaucoup avancer, puisque toutes celles qui l'avoient précedée, étoient au dessous du médiocre. Elle n'est guères plus fidèle que celle de *Ceriziers:* Mais la Prose en est coulante & travaillée. A l'égard des vers, je souhaiterois pouvoir en donner un échantillon: Mais en faisant cette Préface il m'a été impossible d'en recouvrer un seul exemplaire, parceque celui qui m'avoit été communiqué a passé dans les mains d'une personne qui n'est pas actuellement à Berlin, où il ne s'en trouve plus.

III §

(69) *Inter Gallicas præstantissima est Nicolai Regnieri &c.* Fabricius T. 3. p. 210.

III § Idée de ma Traduction.

Voilà toutes les Traductions Françoises que je sache avoir été faites jusqu'à présent, de LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE. Je ne prétens pas dire que leur insufisance ait été le motif qui m'a engagé à en publier une nouvelle, parceque je n'ai pas assez de présomption pour croire que la mienne soit absolument parfaite. Mais ce que je puis assurer, c'est que j'ai fait tout mon possible, pour la rendre digne d'être lûe, en attendant qu'il en paroisse une meilleure que je serai le premier à lire & à admirer.

Vn des plus grands embaras que j'aie trouvés dans mon Auteur, consistoit dans les fréquentes répétitions qui s'y trouvent, de ces façons de parler: *inquam, inquit: dis-je, dit-elle, répondis-je, répondit-elle*, & qui revenant à chaque page n'auroient pas manqué de rebuter le

le Lecteur. Pour éviter cet inconvénient, je me suis déterminé à réduire l'ouvrage en dialogue; ce parti m'aiant paru préférable à celui qui a été suivi par le P. *Regnier*, dans sa Traduction, où supprimant le plus souvent ces interlocutions, il n'y supplée que par une Figure de Rhétorique, que l'on appelle *Anteoccupatio* ou *Anthypophora*. au moyen de laquelle la *Philosophie* prévenant les objections de BOECE, se les fait à elle même pour les réfuter.

Je conviens cependant que le parti que j'ai pris, m'a mis quelquefois dans la nécessité d'écarter certaines réfléxions de BOECE qui interrompent le dialogue: Tel est, par exemple, cet endroit du troisième Livre où BOECE dit: „Alors „*(la Philosophie)* aiant baissé les yeux & „s'étant comme retirée en elle-même, „elle continua en ces termes, &c.„ Mais outre que ces réflexions sont au fond très peu importantes, j'ai eu grand soin dans l'occasion d'en avertir le Lecteur.

J'ai

J'ai peu de choses à dire de mes vers. S'il ne m'a pas été possible de rendre toujours littéralement ceux de mon Auteur; on ne verra pas du moins que je me sois jamais éloigné du sens. C'est, ce me semble, tout ce qu'on doit demander à un Traducteur, sur tout quand il a eu attention de faire valoir autant qu'il a pû dans sa Langue, les beautés qu'il a trouvées dans celle de son original.

IV § Des Remarques que j'ai jointes à ma Traduction.

Je ne me suis pas seulement attaché à traduire de mon mieux cet ouvrage: j'ai cru en même tems devoir y joindre des *Remarques historiques & critiques* pour en faciliter l'intelligence à mes Lecteurs. Et comme c'est uniquement pour l'instruction des jeunes gens & des gens non lettrés, que j'en ai usé ainsi, j'ai regardé comme une chose inutile ou de les renvoier aux Auteurs

qui

qui m'ont fourni ces éclairciſſemens, ou de citer ces mêmes Auteurs. Je ne diſſimulerai pas cependant ici que dans la pluspart des faits hiſtoriques, je me ſuis beaucoup aidé du *Dict. de Moreri*, mais avec les précautions, que demande la lecture de ce Livre, où parmi d'excellentes choſes, il y a des fautes & des contradictions ſans nombre. A l'égard de la critique qui ſe trouve répandue ſoit dans ces mêmes *Remarques*, ſoit dans les autres, je l'ai presque toujours tirée de mon fond. Enfin comme elles étoient la pluspart trop longues pour être imprimées au bas des pages, j'ai eu l'attention de mettre dans le texte, des chiffres, par le moien desquels on peut trouver à la fin de chaque Livre, les *Remarques* qui s'y rapportent.

V § De la Vie de Boëce, qui eſt à la ſuite de cette Préface.

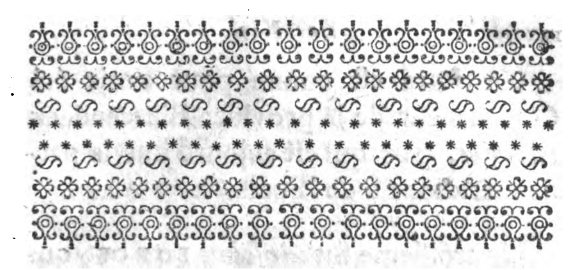
J'avois eu occaſion dans les Remarques dont je viens de parler, de faire des

Annotations ſur les principales circonſtances de *la Vie de Boëce.* Par cette raiſon, j'aurois pû me diſpenſer d'en rien dire davantage. Mais comme tout cela ſe trouvoit diſperſé dans ces mêmes Remarques, ne m'aiant pas été poſſible d'y ſuivre les faits dans l'ordre chronologique qu'exige l'Hiſtoire; & qu'outre ces faits il m'en reſtoit pluſieurs dont je n'avois pas eu occaſion de parler, il m'a paru qu'il étoit à propos de les réunir en abregé, & d'en compoſer *la Vie de Boëce* qui eſt à la ſuite de cette Préface, afin que le Lecteur pût entrer plus aiſément dans l'eſprit de l'Ouvrage.

FIN
DE LA PREFACE.



LA



LA VIE DE BOËCE.

Les Auteurs font mention de plusieurs personnes, qui ont porté, dans l'Antiquité, le nom de BOEEE, en latin, BOËTHIUS OU BOETIUS.

Le plus ancien, fut un méchant Poëte de Tarse, qui mit en vers la Victoire *d'Antoine* remportée aux champs Philippiques, & qui pour récompense de son poëme, dont la flaterie faisoit tout le mérite, fut créé par *Antoine*, Maitre du lieu des exercices publics à Tarse(1).

Un

(1) Strabon Liv. 14.

Un autre eſt connu pour avoir été Gouverneur de la province Bizacene en Afrique, païs qui eſt aujourd'hui la partie méridionale de Tunis (2).

Un troiſieme fut *Anſelme* BOECE, qui fit un Traité ſur les Pierres précieuſes (3).

Enfin le Quatrieme, mais plus ancien que le précédent (4), eſt l'Auteur de la CONSOLATION PHILOSOPHIQUE dont je publie la Traduction, & par conſéquent le ſeul de qui j'écris ici la vie.

ANICIUS MANLIUS TORQUATUS SEVERINUS BOETHIUS OU BOETIUS, (5) en François, BOETHE OU BOECE, vivoit dans le V. & VI. Siècle. Il nâquit à Rome l'an 455. de l'Ere Chrêtienne, 46. ans

---

(2) Sirmondus ad Facundum T. 2. Opp. p. 838. Moreri *Bizacene.* Fabricius T. 3. p. 203.

(3) Fabricius, *loco citato.*

(4) Ibidem.

(5) Sirmond. ad Ennodium, p. 31. Fabricius p. 202.

ans après la priſe de cette Ville par Alaric I. Roi des Goths.

Les différens noms qu'il portoit, ſuivant la coutume des Romains, lui etoient venus: d'*Anicius Sextus Probus*, ſon trifaieul; de *Manlius Théodorus*, ſon bisaieul, iſſu de la famille des *Manliens* qui portoient le ſurnom de *Torquatus*: de *Severinus*, ſon aieul ou grand-père: A l'égard du nom de BOECE, c'étoit celui de ſon père; & voici en peu de mots de quelle manière il pouvoit avoir herité les trois autres.

Anicius Sextus Probus avoit une fille qui épouſa *Manlius Theodorus* & qui laiſſa ſon nom à ſes deſcendans. Quelques Auteurs aſſurent que de ce mariage il vint un fils; & d'autres diſent ſeulement une fille. Les premiers prétendent que ce fils entra par adoption dans la famille des *Severins*; & les autres veulent que la fille ait pris un époux dans cette famille. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt de l'un ou de l'autre que ſortit *Boëce. Severin*, pere

 de

de notre Auteur, qui fut tué dans le Palais & de la propre main de l'Empereur Valentinien III. la même année que son fils vint au monde.

Le jeune BOECE, en naissant, reçut de la Nature de quoi reparer en quelque sorte une si grande perte. Aux plus parfaites qualités de l'esprit & du corps, que l'on vit bientôt se développer en lui, il joignit par la suite tous les autres avantages que l'on peut desirer dans le monde pour mener une vie honnête & heureuse: des richesses, des amis, de la santé.

Privé du sécours d'un Pere, il eut la consolation d'en trouver les sentimens dans des Amis dont les conseils lui inspirèrent de bonne heure le goût des sciences & de la sagesse. Ils l'envoièrent à Athènes, où l'étude des Belles Lettres fleurissoit encore, animée par l'emulation & le concours de tout ce qu'il y avoit alors de plus excellens Esprits. Il s'y appliqua pendant dix-huit ans à lire tous

tous les Philosophes, principalement Aristote, Euclide & Ptolomée. Il s'étoit attaché d'abord à la Secte Eléatique (6) & ensuite à l'Académique, mais il se tint enfin à la Péripatéticienne.

Ce fut dans ces occupations, qu'employant utilement sa jeunesse, il forma son esprit, son jugement & sa raison. De retour à Rome, il ne tarda pas à y faire connoître & la solidité de son mérite & l'intégrité de ses mœurs. Tout le Monde le regarda comme un sujet né pour le bonheur de la Société. Les plus distingués de la République se firent gloire de rechercher son amitié; & le jugeant digne de prétendre aux premières Charges, ils lui offrirent leur alliance avec empressement.

ELPIS, Dame d'une famille des plus considérables de Messine, fut celle sur laquelle BOECE fixa son choix. Il en eut

(6) Ainsi nommée de Zenon d'Elée son fondateur.

eut deux Fils, PATRICE & HYPACE Cette aimable personne réunissoit à la fois tous les talens du cœur & de l'esprit. L'Histoire nous laisse ignorer, si elle étoit grande ou petite, blonde ou brune : choses fort peu importantes à savoir. Mais nous y apprenons, qu'elle étoit aussi illustre par l'éclat de ses vertus que par la beauté de son génie qu'elle avoit pris plaisir à orner de plusieurs connoissances qui n'étoient pas indignes de son sexe. Quelques morceaux de Poësie de sa façon, qui ont échapé à l'injure des tems, font voir son goût pour ce genre de Littérature, & (ce qui fait encore plus d'honneur à sa mémoire) sa grande piété. On ne sait pas précisement de quelle Maison sortoit cette vertueuse personne ; Mais je croi qu'elle étoit fille ou sœur de RUSTICUS ELPIDIUS, personnage issu d'une famille noble, lequel étoit attaché en qualité de Médecin, au service de Théodoric, Roi des Goths, vers l'an 520, & qui composa en vers quelques ouvrages de piété & de morale, tels qu'une Histoire *de l'Ancien & du*

Nouveau

Nouveau Testament; un Traité *des Bienfaits de J. C.* & un autre *de la Consolation de la douleur*. Les deux premiers ont été publiés par *Georges Fabrice*; Mais le dernier qui avoit sans doute quelque chose de commun avec LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOECE, n'est point venu jusqu'à nous.

Au bonheur de posseder une Femme d'un si rare mérite, BOECE joignit bientôt la satisfaction de se voir élevé aux plus grands honneurs de sa Patrie. Il fut fait Consul pour la premiere fois en l'année 487. la trente-deuxieme de son âge. Cette époque est remarquable dans l'Histoire, par la victoire qu'*Odoacre*, Roi des Hérules remporta sur *Feletbus* ou *Phéba*, Roi des Rugiens, qui s'étoit rendu maitre du Pavesan en Italie; & qui dans cette occasion perdit la liberté avec sa femme *Gisa*. *Frideric* leur fils, prit la fuite & alla trouver dans la Mœsie, *Théodoric*, Roi des Goths, duquel il obtint des Troupes; Mais aiant été vaincu & chassé de nouveau par *Odoacre*,

 cela

cela engagea *Theodoric* à passer en Italie l'an 489. & la fortune des Armes lui aiant été favorable, il vainquit trois fois *Odoacre;* l'assiegea ensuite dans Ravenne; puis s'accommoda avec lui; & enfin le fit tuer dans un festin l'an 493. ce qui lui assûra la paisible possession de l'Empire d'Italie.

Sept années après, les deux Fils de BOECE, PATRICE & HYPACE, parvinrent à la dignité Consulaire. *Théodoric* comptoit alors la huitième année de son Regne. Ce Prince se rendit à Rome où il étoit attendu avec un extrême empressement. Il y fit de grandes Libéralitez & beaucoup de caresses au Sénat. BOECE le harangua fort éloquemment en présence des Sénateurs & de ses deux Fils qui en étoient du nombre. Le Roi y répondit en termes les plus obligeans, promettant au Sénat qu'il ne toucheroit, jamais à ses privilèges. De là ce Monarque s'étant transporté au Cirque, il y fit un discours public. En cette occasion BOECE donna des

des marques de sa libéralité, aussi-bien que *Théodoric* qui fit distribuer le *congiaire* (7) au Peuple; & la fête finit par un somptueux festin que le Roi donna aux Sénateurs. *St. Fulgence*, Eveque de Ruspe en Afrique, qui s'étoit retiré à Rome, pour se soustraire à la cruauté de *Thrasimond*, témoigne qu'aiant été présent à la magnificence de cette fête, il ne put s'empêcher de s'écrier, transporté d'admiration: *Si Rome terrestre est si éclatante, quelle doit être la Jérusalem céleste que Dieu promet à ses Elûs!* (8)

BOECE

(7) Le *Congiaire* étoit une certaine somme d'argent que les Empereurs originairement faisoient distribuer au Peuple. Ces Liberalites étoient differentes du *Donatif* que l'on faisoit aux Soldats, comme on le voit dans Corneille Tacite.

(8) *Quam speciosa debet esse Jerusalem illa cœlestis, si sic fulget Roma terrestris, & si hoc in sæculo datur tanti honoris dignitas diligentibus vanitatem, qualis honor & gloria tribuetur sanctis contemplantibus veritatem.*

BOECE rentra pour la feconde fois dans le Confulat à l'age de 55. ans, le 510. de l'Ere Chrétienne & le 18. du régne de *Théodoric*. Mais le foin des affaires publiques ne l'occupant pas tout entier, il écrivit cette année-là fon Commentaire *fur les Prédicamens*, ou *les dix Cathégories d'Ariftote*. C'eft ce qu'il nous apprend lui-même à la tête du fecond Livre de ce Commentaire (9); aiant eu deffein, par cet Ouvrage, d'exciter la Jeuneffe de Rome à la vertu, parcequ'il étoit perfuadé que la connoiffance de la vérité étoit le plus beau préfent qu'il pût faire à l'efprit humain. Il avoit pris, dès fon enfance, un fingulier plaifir à l'étude de ce Philofophe. D'ailleurs il poffédoit une Bibliothèque très-belle, par le grand nombre des meilleurs Livres Grècs & Latins, dont elle étoit compofée.

Avec

(9) *Etfi nos curæ officii Confularis impediunt, quominus in his ftudiis omne otium, plenam que operam confumimus, pertinere tamen videtur hoc ad aliquam Reipublicæ curam, elucubratæ rei doctrina cives inftruere, &c.*

Avec ces ſecours, il prit même la réſolution de traduire & d'expliquer en Latin tous les Ecrits d'Ariſtote; c'eſt à dire ſes Traités *de la Morale*, & *de l'Hiſtoire Naturelle* (10); & de faire outre cela une concordance de ſa Philoſophie avec celle de Platon. Mais n'aiant pas eu le tems d'exécuter ſa promeſſe, voici les ſeuls ouvrages qu'il a compoſés en latin, y compris ceux qui ſont perdus:

SUR LA LOGIQUE.

Deux Dialogues ſur *Porphyre traduit par Victorin.*

Cinq Livres de Commentaires *ſur le même Porphyre traduit par Boëce.*

Quatre Livres de Commentaires, *ſur les Cathegories d'Ariſtote.*

Les

(10) *Ego omne Ariſtotelis opus, quodcumque in manus venerit, in Romanum ſtylum vertens, eorum omnium commenta latina oratione perſcribam: ut ſi quid ex Logicæ artis ſubtilitate, vel ex Moralis gravitate peritiæ, & ex Naturalis acumine veritatis, ab Ariſtotele perſpicuum eſt. id omne ordinatum transferam, atque id quodam lumine commentariorum illuſtrem.*

Les Petits Commentaires en deux Livres *sur le Traité de l'Interprétation d'Aristote.*

Les Grands Commentaires en six Livres, *sur le même Traité.*

Deux Livres d'Explications, *sur les premiers Analytiques d'Aristote.*

Deux Livres d'Explications, *sur les derniers Analytiques d'Aristote.*

Deux Livres précedés d'une Introduction, *sur le Syllogisme Cathegorique.*

Deux Livres, *sur le Syllogisme Hypotétique.*

Un Livre *sur la Division.*

Un Livre *sur la Definition.*

L'Explication des huit Livres *des Topiques d'Aristote.*

Deux Livres *sur les Sophismes d'Aristote.*

Six Livres de commentaires *sur les Topiques de Cicéron.*

Quatre Livres *sur les differens Topiques.*

SUR LA RHETORIQUE.

Un Livre.

SUR L'ARITHMETIQUE.

Deux Livres.

Caſſiodore dit que BOECE *avoit auſſi traduit en Latin le Traité Grèc de Nicomachus ſur l'Arithmétique: mais cet ouvrage eſt perdu.*

SUR LA MUSIQUE.

Cinq Livres.

Outre une Traduction du Traité Grèc de Pythagore ſur la Muſique, qui eſt perdue.

SUR LA GEOMETRIE.

Trois Livres.

Dont le dernier eſt perdu, auſſi bien qu'une Traduction d'Euclide, & un Traité ſur la Quadrature du Cercle.

SUR LA GEOGRAPHIE ET L'ASTRONOMIE.

Une Traduction de Ptolomée d'Alexandrie, qui eſt perdue.

SUR LA METAPHYSIQUE ET LA THEOLOGIE.

Quatre Livres, *de la Sainte Trinité,*

Dont le premier explique *la Trinité & l'Unité de Dieu:* Le ſecond, *ſi le Pere, le*

Fils

Fils & le S. Esprit ont substanciellement les prédicamens de la Divinité? Le Troisième: *Si tout ce qui existe, est bon?* Le Quatrième prouve *les deux Natures en la seule personne de J. C.*

Un Livre *de l'Unité & de l'Unique.*

Une Traduction *de Platon.*

Cinq Livres *de la Consolation Philosophique.*

SUR LES MECHANIQUES.

Une Traduction *d'Archimède.*

ET SUR TOUTES SORTES DE MATIERES.

Un Livre *de Lettres écrites à diverses personnes.*

On lui attribue encore un Traité *de la Discipline Scholastique*, dans la Preface duquel il se trouve un passage (11) qui

(11) *Et licet duplici genere commentorum sim impeditus, non tamen omnino diversorum, in quasdam Aristotelis, nec non aliorum* Philosophorum *editiones, proprioque attenuatus studio, & inhumani Regis Gottorum cruciatu corrosus,* Philosophico *me praeveniente, consolatu, extremaque profundae Trinitatis perspicatione permolitus.*

qui pourroit en effet convenir à BOECE, sur tout s'il étoit certain, qu'il l'eût écrit dans sa prison. Mais tous les Savans reconnoissent aujourd'hui que c'est l'ouvrage d'un Imposteur. Quelques uns même disent qu'il est de Denys le Chartreux. Cependant, s'il est vrai, comme d'autres le prétendent, que BOECE eut dans son Palais une espèce d'Ecole ou d'Académie, dans laquelle il enseignoit lui même ou faisoit enseigner par des Maitres, à de jeunes Seigneurs Romains, les principes de la Philosophie & des Belles-Lettres: il auroit fort bien pû composer à cette occasion le Traité dont il s'agit, dans un tems où il commençoit à éprouver les persécutions de Théodoric, quoiqu'il n'eût pas encore été privé de la liberté.

La subtilité d'esprit & la profonde érudition que BOECE fit paroître dans cette infinité d'ouvrages en tous genres, lui acquirent une si grande réputation que *Gondebaud*, Roi des Bourguignons, qui avoit épousé la Fille de *Théodoric*,

 étant

étant venu viſiter ſon Beau-père dans Ravenne, alla jusqu'à Rome, autant pour connoître perſonnellement notre Auteur, que pour voir les beautés de cette ville fameuſe. BOECE, ſenſible à cet honneur, ſe fit un plaiſir de montrer à ce Prince, divers ouvrages de Méchaniques qu'il avoit inventez. *Gondebaud* ne put ſe laſſer d'admirer ſur tout deux Horloges dont l'une marquoit le cours du Soleil ſur une ſphère mobile; & l'autre, les heures par le moien de l'eau. (12) Le Monarque, pourqui ces merveilles étoient nouvelles, en conſerva ſi précieuſement le ſouvenir, qu'auſſitôt après ſon retour dans ſes Etats, il envoia des Ambaſſadeurs à *Théodoric*, pour le prier de lui procurer ces deux horloges. *Théodoric* en écrivit à BOECE; & Caſſiodore a con-

(12) Cette eau tombant goutte à goutte par un petit-trou, d'un vaſe dans un autre, faiſoit monter, à meſure qu'elle s'élevoit, un morceau de Liège qui marquoit les heures en diverſes manières. Cette ſorte d'Horloge étoit de l'invention des Grècs, qui l'appelloient *Clepſydre.*

conſervé cette Lettre, qui eſt trop honorable à notre Auteur, pour ne pas mériter de trouver place en cet endroit. En voici la Traduction: „LE ROI THEO-
„DORIC A L'ILLUSTRE BOECE,
„PERSONNAGE PATRICIEN: SA-
„LUT. Les choſes que les Rois nos
„voiſins nous demandent, par la haute
„opinion qu'ils en ont, ſont d'autant
„moins à mépriſer, que pour l'ordinaire
„les plus petites procurent plus de biens
„que les plus grandes. Souvent, en
„effet, elles donnent d'agréables amuſe-
„mens, ce que toute la puiſſance des
„armes ne fait point. C'eſt pourquoi
„ſi nous cherchons quelquefois à nous
„délaſſer de l'embarras des affaires, nous
„ne le faiſons que pour le propre bien
„de la République: car nous avons en-
„ſuite plus de diſpoſition à paſſer des
„plaiſirs aux choſes ſérieuſes. Ainſi le
„*Seigneur des Bourguignons* nous a de-
„mandé avec inſtance, qu'il nous plût de
„lui envoier vos deux Horloges, avec les
„perſonnes qui les ont faites, parce-
„qu'encore que ces curioſités ſoient

„ communes parmi-nous, elles lui ont
„ paru si extraordinaires, pour n'en avoir
„ jamais vû de semblables, qu'il désire
„ ardemment de les avoir en sa posses-
„ sion. C'est le rapport qu'il a chargé
„ ses Ambassadeurs de nous faire.

„ Nous savons que vous êtes telle-
„ ment versé en tout genre d'érudition,
„ que vous avez etudié, dans les sources
„ mêmes, les arts que les autres exercent
„ tous les jours sans les connoître. Car,
„ si vous avez été loin de Rome fréquen-
„ ter les Ecoles d'Athènes; si vous vous
„ êtes confondu parmi les Athèniens, ça
„ été dans la vûë de transporter dans la
„ suite à Rome toutes les sciences de la
„ Grèce. Vous connoissez à fond la
„ Nature & l'Histoire: Les Athéniens
„ n'ont rien fait au Monde de remarqua-
„ ble, que vous ne l'aiez tourné à l'usage
„ des Sénateurs Romains A la faveur de
„ vos Traductions, toute l'Italie peut lire
„ aujourd'hui *Pythagore* le Musicien, *Pto-*
„ *lomée* l'Astronome, entendre l'Arith-
„ metique de *Nicomaque*, la Géometrie
d'*Eu-*

„ d'*Euclide*, la Theologie de *Platon*, la
„ Logique d'*Aristote*. Vous avés ren-
„ du, par le même moièn, le Méchaniste
„ *Archimède*, à la Sicile sa patrie; &
„ Rome a reçu de vous seul, dans vos
„ mêmes Traductions Latines, toutes
„ les Sciences & tous les Arts que cha-
„ que Savant avoit produits dans le sein
„ fecond de la Grèce. Avec cela, vous
„ avez donné à ces Auteurs tant de clar-
„ té & de pureté, que je suis persuadé
„ que ceux, qui sauroient les deux lan-
„ gues, préféreroient vos Traductions
„ aux Originaux. Les quatre parties
„ des Mathematiques vous ont servi de
„ portes, pour entrer dans la science des
„ Méchaniques. Vous l'avez été déter-
„ rer jusques dans les entrailles de la Na-
„ ture. Il n'y a rien d'impossible à cet Art;
„ Il fait voir ce qu'on ne voit qu'avec éton-
„ nement, & ce qu'on ne croit pas voir
„ lors même qu'on le voit: tant ses ef-
„ fets paroissent contraires aux causes
„ naturelles! Il fait monter en l'air des
„ eaux avec la même rapidité qu'elles en
„ descendent. Il augmente l'activité du

„ feu en l'appesantissant. Il prête à des
„ instrumens de musique un soufle artifi-
„ ciel qui leur fait former des accens
„ harmonieux, tout inanimés qu'ils sont.
„ Nous voions, par son moien, les for-
„ tifications des Villes qui tomboient, se
„ relever tout à coup & si solidement
„ qu' avec fort peu de résistance, elles
„ deviennent inébranlables aux efforts
„ des Machines de guerre. Par son
„ moien, des corps mouillés se sechent
„ dans l'eau de mer; & d'autres endur-
„ cis se dissolvent. Il forme avec l'ai-
„ rain des bœufs qui mugissent, des ser-
„ pens qui siflent, des oiseaux qui imi-
„ tent la voix naturelle & qui chantent
„ comme de véritables oiseaux. Mais
„ c'est peu de chose que tout cela, quand
„ on considère qu'il n'y a rien dans le
„ Globe celeste, que cet Art n'imite. Sur
„ la sphère d'Archimède, il a représenté
„ le cours d'un nouveau Soleil. Il a ap-
„ pris aux hommes à fabriquer un Zo-
„ diaque artificiel, à faire voir les diver-
„ ses phases de la Lune, & les mouve-
„ mens invisibles de la Machine du Monde.
„ Car

„ Car quoique nous n'ignorions point
„ que les Planètes ont un cours reglé,
„ cependant il eſt inſenſible à nos yeux.
„ C'eſt pourquoi je ne puis aſſez admirer
„ qu'on ſoit venu à bout d'imiter une
„ choſe ſi incomprehenſible, & plus en-
„ core de la concevoir.

„ Vous donc qui en avez une ſi par-
„ faite connoiſſance, faites en ſorte de
„ nous préparer aux frais du Public &
„ ſans qu'il vous en coûte rien, deux hor-
„ loges dreſſées de cette maniere:

„ 1°. Qu'à l'endroit de l'une où l'ai-
„ guille a coutume de montrer les heures
„ par ſon ombre, faites au contraire qu'-
„ un petit raion de la clarté du So-
„ leil les montre en ſuivant ſon cours.
„ Ce ſera une découverte dont je ſuis sûr
„ que cet Aſtre ſeroit faché, s'il s'en
„ pouvoit appercevoir, & qu'il aimeroit
„ mieux rétrograder que de vous ſervir
„ ainſi de jouet. Car eſt-ce une ſi grande
„ merveille d'emploier l'ombre à mar-
„ quer les heures en plein jour? Où eſt

„ ce mouvement continuel du Soleil, s'il „ n'eſt produit ſur le Cadran que par „ une aiguille immobile? O que la puiſ- „ ſance de cet Art eſt ineſtimable, de „ pouvoir ſe joüer ainſi des ſecrets les „ plus cachés de la Nature!

„ 2°. Que dans l'autre, l'heure ſe „ connoiſſe ſans le ſecours du Soleil, & „ & diviſe les parties de la nuit, de ma- „ niere que ſans rien devoir aux Aſtres, „ cette horloge, ajuſte leurs mouvemens „ celeſtes à la circulation des eaux; & „ qu'ainſi votre Art audacieux donne aux „ Elémens une vertu que la Nature leur „ avoit refuſée.

„ Toutes les Sciences, tous les tra- „ vaux des Philoſophes, tendent à con- „ noître, autant qu'il eſt poſſible, la puiſ- „ ſance de la Nature. Les Méchaniques „ ſont les ſeules, au contraire, qui cher- „ chent à l'imiter, & s'il eſt permis de „ le dire, à vouloir la ſurpaſſer. C'eſt „ par elles qu'on ſait que *Dedale* s'eſt „ fait des aîles pour voler. C'eſt par leur „ magie qu'on vit dans le Temple de „ *Diane* un *Cupidon* de fer ſuſpendu en

„ l'air

„ l'air ſans tenir à rien. Elles font enco-
„ re aujourd'hui chanter des corps muets,
„ vivre ce qui eſt dépourvû de ſens, &
„ mouvoir ce qui eſt immobile. Un Mé-
„ chanicien, ſi l'on peut le dire, eſt en
„ quelque façon l'aſſocié de la Nature,
„ l'interprete de ſes ſecrets, un faiſeur de
„ métamorphoſes & de prodiges en ſe
„ joüant, enfin un ſi adroit imitateur de
„ la Nature qu'il fait paſſer pour naturel
„ & véritable, ce qu'on ne peut ſe perſua-
„ der être même artificiel.

„ Or comme nous ſavons que vous
„ avez une grande habileté dans ces ma-
„ tières, nous ne doutons point que vous
„ ne vous empreſſiez à nous envoier au
„ plustôt les deux horloges telles que
„ nous vous les demandons, afin que
„ votre réputation vous faſſe connoître
„ dans un païs où vous ne pouvez vous
„ porter en perſonne. Apprenez aux
„ Nations Etrangères que nous avons
„ l'avantage d'avoir chez nous des No-
„ bles, qui ne cedent en rien aux Auteurs
„ dont on lit les ouvrages. Combien
„ de fois croira-t-on n'y pas voir ce qu'on
„ y verra? Combien de fois y regar-

„ dera-t-on cette verité comme les illu-
„ sions d'un songe? Et quand, après ce-
„ la, ces Peuples reviendront de leur er-
„ reur & de leur étonnement, ils n'au-
„ ront pas encore la hardiesse de s'égaler
„ à nous, sachant que nous avons des
„ Philosophes capables d'imaginer &
„ d'éxécuter de pareilles choses. ADIEU.

BOECE remplit les desirs de *Theodoric*. Ce Prince envoiant à *Gondebaud* les deux horloges qu'il attendoit impatiemment, avec des personnes pour les régler, lui marquoit entre autres choses: „Vous
„ verrez dans l'une, que l'industrie hu-
„ maine y a rassemblé toutes les connois-
„ sances qu'on peut avoir de l'immense
„ étendue des Cieux & de leurs mouve-
„ mens. Et dans l'autre vous connoi-
„ trez le cours du Soleil sans avoir be-
„ soin de sa clarté, les gouttes d'eau dé-
„ terminant les intervalles des heures.
„ Je suis charmé que vous possediez en-
„ fin dans votre païs, des merveilles que
„ vous n'avez pû voir qu'une seule fois
„ à Rome. Il est juste que VOTRE GRACE
„ participe à nos biens, puisque Nous
„avons

„ avons l'honneur de nous être alliés
„ avec Elle.

Quelque tems après, *Clovis*, Roi des François, dont *Theodoric* avoit épousé la sœur *Anaflède*, ou *Audoflède*, lui aiant demandé un excellent Joüeur de Harpe, *Theodoric* écrivit encore là dessus à BOECE, par la connoissance qu'il avoit de la diversité de ses talens. „ Le Roi des
„ François, lui dit-il dans sa Lettre, aiant
„ entendu parler de la Musique que nous
„ avons à nos repas, nous a prié instam-
„ ment de lui envoier un Joueur de
„ Harpe. Nous le lui avons promis,
„ par la seule raison que nous connois-
„ sions votre grande expérience dans la
„ Musique. Car il faut que vous nous
„ en choisissiez un qui soit parvenu, com-
„ me vous, à la perfection de cet Art „.
Telles furent les agréables occupations que notre Auteur sût allier aux études les plus abstraites de la Philosophie, & à l'administration des Affaires publiques.

Sur ces entrefaites, il perdit ELPIS, sa chère Compagne, qui avoit jusques-là partagé ses soins domestiques, ses plai-
sirs

ſirs & ſes études. Elle fut inhumée dans Rome, où ſon Epitaphe ſubſiſte encore ſous le portique de St. Pierre. (13) En voici une partie traduite en vers François:

Moi, dont le corps gît dans ce ſaint Aſyle,
J'etois *Elpis*, qui, nourrie en Sicile,
M'en exilai, dans la fleur de mes jours,
Pour un epoux, l'objet de mes amours.
Par ſa préſence, il faiſoit mes delices:
Par ſon abſence, il cauſoit mes ſuplices:
Et devorée alors de mille ennuis,
Je paſſois ſeule & les jours & les nuits.
Dieu! Tu le ſais, Toi, qui, par cette flâme,
Dans nos deux corps ne nous formois qu'une âme,
Tu ſais, pour lui quel fut mon tendre amour,
Jusqu'au moment où je perdis le jour!
Mais quoi! que dis-je? Encor que ſous ce cuivre
Je ſois ſans vie, ai-je ceſſé de vivre?
As-Tu, Grand Dieu, mis mon ame au Tombeau,
Et de ma vie eteint le vrai flambeau?
Non non, de moi la moitié la plus belle
Survit encor dans mon Epoux fidèle. . . . .

Pour ſe conſoler de la perte de cette femme,

(13) Gyraldus. Dial. 5. de Poëtis. Fabricius T. 3. p. 203.

me, (Car un homme ſage ſe conſole de tout) BOECE en prit une autre, ſavoir RUSTICIENNE, fille de *Symmaque*, Sénateur & homme Conſulaire, de laquelle il eut deux autres fils qui ſe montrèrent dignes de lui & de leurs Ancètres. Il leur donne, en parlant d'eux, la qualité de *Conſulaires*, non pas qu'ils euſſent été Conſuls, ainſi que quelques uns le prétendent, mais comme étant nés d'un Pere qui l'avoit été.

BOECE le fut, pour la troiſième fois, avec *Symmaque* ſon beau-père en 522. étant agé de 67. ans, le 30. du regne de Théodoric. Il n'entra point dans cette charge, par des vuës d'ambition ni d'interêt, mais uniquement pour s'y rendre utile & favorable aux gens de bien dont les ſufrages l'y élevèrent. Ce fut ſon dernier Conſulat, pendant lequel il eut le malheur de s'attirer la disgrace du Roi *Theodoric*. Ce Prince étoit Arien. Boëce compoſa en ce tems-là ſon Traité *ſur l'Unité de la Trinité*, pour combattre les opinions des trois ſectes d'*Arius*, de *Neſtorius* & d'*Eutychès*.

Arius,

Arius, qui avoit vêcu dans le IV. Siècle, étoit un homme très-habile dans la Dialectique & dans les belles-Lettres, mais possedé d'une passion violente pour la Gloire. S'étant vû déchu de l'esperance & du desir qu'il avoit, de succéder à *Achillas* dans le Siège Episcopal d'Alexandrie, il publia par ressentiment:
" Que le *Verbe* n'étoit pas égal à son
" *Pere*, & qu'il n'avoit point été de toute
" Eternité; mais qu'il avoit été créé de
" rien, & qu'il étoit du nombre des Créa-
" tures ". Cette Doctrine fit tant de progrès qu'au tems de BOECE, il n'y avoit de la pluspart des Souverains de l'Orient & de l'Occident, que *Clovis* qui n'en fût pas sectateur. Car, pour commencer par l'Empereur *Anastase*, il étoit non seulement Arien mais aussi persecuteur des Catholiques. *Theodoric* étoit le protecteur de cette Secte à Rome & dans l'Italie; *Alaric* dans la Gaule Narbonnoise, dans l'Aquitaine & dans l'Espagne; Les *Sueves* dans la Galice; les *Bourguignons* dans la Gaule Lionnoise, & *Trasimond*, Roi des Vandales, en Afrique.

Nesto-

Nestorius avoit été fait Evèque de Constantinople en l'année 428. & trois mois après son ordination, haranguant dans son Eglise, l'Empereur *Theodose le Jeune*, il lui avoit addressé ces paroles: „ Donnez-moi, ô Prince, la Terre pur- „ gée d'Hérétiques; & je vous donnerai „ le Ciel: prêtez moi votre secours; „ pour les exterminer; & je vous aide- „rai à exterminer les Perses „. Cependant il s'engagea ensuite dans des sentimens qui le firent regarder lui-même comme Hérétique. Car disant que *Marie* n'étoit point la Mere de *Dieu*, mais la Mere de *Christ*, il détruisoit le Mystère de l'Incarnation du *Fils de Dieu*, qui consiste dans l'union des deux natures, divine & humaine, en la personne du *Verbe;* d'où résulte un *Homme-Dieu* appellé *Jesus-Christ*, duquel par ce moien les actions sont divinement humaines & humainement divines, c'est à dire telles qu'elles doivent être pour satisfaire à la Justice infinie de *Dieu*.

Eutychès, qui vivoit aussi dans le V. Siècle, étoit Abbé d'un célébre monastère

de

de Constantinople. Voulant réfuter les erreurs de *Nestorius*, il devint l'Auteur d'une autre Héréſie, enſeignant: „ Que *J. C.* ne nous étoit pas conſubſtantiel ſelon la chair; qu'il avoit un „ corps céleſte, qui avoit paſſé par le „ corps de *la Vierge*, comme par un canal; & qu'il y avoit eu deux natures „ en lui, avant l'union Hypoſtatique, „ mais qu'après cette miraculeuſe union, „ il n'étoit reſté qu'une nature mêlée „ des deux „. *Eutychès* croioit: „ Que la Nature Humaine de *J. C.* avoit „ été abſorbée par la Nature Divine, comme une goutte de miel qui, tombant „ dans la mer, ne périroit pas, mais ſeroit „ engloutie „. Cette erreur renouvelloit celles de *Valentin*, de *Marcion*, d'*Apollinaire* & des *Manichéens*, qui diſoient: „ Que le corps du *Fils de Dieu* „ n'avoit pas été véritable, mais fantaſtique; qu'il avoit coulé du Ciel dans le „ ſein de *la Vierge*, comme de l'eau par „ un canal „. Mais la plus grande impiété qui s'enſuivoit de l'unité des Natures, c'étoit que par une conſéquence néces-

néceſſaire, il falloit que la Divinité eût ſouffert les douleurs de la Paſſion & même de la mort.

BOECE joignant toute la ſolidité de la Théologie aux ſubtilités de la Dialectique, combattit ſi puiſſamment, dans ſon Traité, ces divers ſentimens, principalement celui des Ariens, que ſon ouvrage lui fit un grand nombre d'ennemis à la Cour du Roi *Théodoric*. Ce Prince en voulut d'autant plus de mal à l'Auteur, que cela lui donna lieu de ſoupçonner qu'il travailloit ſourdement, en haine de l'Arianisme, au deſſein de changer l'état de la République, & de délivrer l'Italie de la domination des Goths. Pluſieurs, comme il arrive ſouvent en ces ſortes d'occaſions, ſe joignirent aux reſſentimens du Prince, & qualifiant d'attentats les actions les plus innocentes de BOECE, attaquèrent ouvertement l'autorité que lui donnoit ſa charge de Conſul. Mais lui, d'un autre côté, ne cherchant de la ſatisfaction que dans le témoignage de ſa conſcience, il continua de ſacrifier à ſon devoir toute autre conſidération; de s'oppoſer, autant par

ſon éloquence que par ſon autorité, aux entrepriſes de ſes ennemis, de proteger ceux qu'ils opprimoient, & d'accabler enfin les ſcelerats qu'ils vouloient élever ſur les ruines des gens de bien.

Ce fut alors que le Roi *Théodoric* commença à lever le masque. Ce Prince, quoiqu'Arien, avoit conſervé long-tems des ſentimens d'équité & de douceur pour les Catholiques. Mais ſoit que les faveurs de la Fortune euſſent alteré la bonté de ſon naturel, ſoit qu'il craignît que le prétexte de la Religion, comme je l'ai dit, n'occaſionnât quelque changement dans la République; il paſſa tout à coup à leur egard de la clemence à la Tyrannie. BOECE en fut une des premieres victimes. Le Prince l'avoit long-tems aimé & plus tendrement que perſonne. Cependant ni le ſouvenir de cette ancienne liaiſon, ni la certitude évidente qu'il avoit de ſon innocence, ne l'empêchèrent point de l'exiler à cinq cens milles de Rome & de l'envoier à Pavie, l'an 523. de l'Ere Chrétienne & le premier du Conſulat de *Maxime*, ſur la dépoſition de trois ſcelerats, diffamés par toutes ſortes de crimes. Les

Les chefs d'accusation qu'ils intentèrent contre lui, étoient: „Qu'il avoit „voulu conserver le Sénat & son autorité: Qu'il s'étoit opposé à un délateur, „empêchant qu'il ne produisît des preuves qui auroient fait voir que le Senat „étoit criminel de lèze-Majesté: Qu'il „avoit tenté de rétablir l'Empire Romain; Et pour prouver cet article, ils avoient supposé des Lettres, qu'ils disoient avoir été écrites par BOECE, quoique cela fût faux (14). Mais il restoit à ce grand homme des épreuves encore plus rudes & plus capables d'exercer sa patience & sa vertu.

Justin, Empereur Catholique, qui avoit succédé à *Anastase*, Empereur Arien, se voiant parfaitement établi sur le Trône, fit publier en l'année 524. un Edit contre les Ariens, ausquels il ôta toutes leurs Eglises. *Théodoric*, qui étoit de cette Secte & qui la favorisoit, n'en fut pas plutôt informé, que s'en trouvant extrémement offensé, il résolut de faire casser cet Edit, ou de se porter aux dernières extrémitez contre les Catholiques. Il contraignit

(14) Voy. la Préface, pag. vij. & suiv.

gnit le Pape *Jean I.* Successeur d'*Hormisdas*, d'aller en Ambassade à Constantinople, menaçant d'abolir la Religion Catholique, s'il n'étoit satisfait sur ses demandes. *Jean* (accompagné de quatre des principaux du Sénat Romain, parmi lesquels étoit *Symmaque*, beau-père de BOECE) partit donc par contrainte & non par une lâche condescendance pour le Prince Arien, comme quelques Ecrivains l'ont osé dire. Il fut reçu, à son arrivée à Constantinople, avec une pompe extraordinaire. Il tacha de ménager la paix entre les deux Princes; mais bien loin de porter l'Empereur à révoquer son Edit, il réconcilia pour les Catholiques toutes les Eglises qui avoient appartenu aux Ariens. Quelques uns ont écrit pourtant qu'il les leur avoit fait rendre, mais cela n'est guères vrai-semblable, puisqu'à son retour, *Théodoric* le fit mettre en prison, lui, *Symmaque*, les trois Senateurs, ses confrères, & même BOECE, quoiqu'absolument innocent de tout ce qui s'étoit fait à Constantinople. Celui-ci fut emprisonné à Pavie, & les cinq autres à Ravenne.

Plongé

Plongé dans les ténèbres d'un affreux cachot, privé de sa Bibliothèque, & presque accablé du poids de ses chaînes, le sage BOECE conserva toute la liberté d'esprit que donne l'étude de la Philosophie, qui seule en peut adoucir les peines, étant l'unique heritage qui puisse rester à un homme de bien dans les plus grandes infortunes. Il fit d'abord, à l'exemple de *Socrate*, un écrit pour sa défense, contre les fausses accusations de ses ennemis. Et enfin ne craignant ni n'esperant plus rien des hommes, il composa les cinq Livres de sa CONSOLATION PHILOSOPHIQUE.

Dans l'état où cet Ouvrage est parvenu jusqu'à nous, il n'est pas difficile de s'appercevoir qu'il fut interrompu par la mort de l'Auteur. Car est-il probable qu'un Catholique aussi zelé que BOECE, eut emploié cinq Livres entiers, sans dire un mot de la Religion chrétienne, si son dessein n'avoit pas été d'y ajouter un sixieme Livre, dans lequel tirant de cette Religion des motifs de consolation, plus grands & plus solides que tous ceux que la Philosophie lui avoit pû fournir, il auroit fait

voir que toutes les amertumes de la vie ſont de grands biens, quand on conſidère qu'elles nous conduiſent à une éternelle felicité que l'amour d'un Dieu nous a aquiſe par toutes ſortes d'humiliations & par la mort même.

Si l'on penſoit autrement de BOECE, on pourroit douter avec raiſon qu'il eût été éclairé des lumières de l'Evangile. Mais cette conſéquence eſt détruite par les differens Traités Théologiques dont les Savans reconnoiſſent univerſellement qu'il eſt l'auteur. D'ailleurs on voit dans celui DE LA CONSOLATION, pluſieurs paſſages qui ſemblent annoncer le deſſein qu'il avoit d'en chercher les derniers motifs ailleurs que dans la Philoſophie. Cela paroît ſur tout dans le Livre IV. où il appelle la Philoſophie, non la véritable lumière, mais celle qui marche devant, qui la précède. (15)

Tous les ouvrages qui ſont ſortis de la plume de BOECE, ſont eſtimables par la

(15) *Veri præviam luminis.*

la solidité & l'érudition qu'on y remarque. Mais il n'en est point qu'on puisse en cela comparer au Traité DE LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE, dans lequel ce grand-homme a trouvé le secret de se surpasser lui même. C'est, à proprement parler, un précieux Testament qu'il a laissé à la Postérité. En effet il faut convenir, que plus les hommes voient la mort de près, plus il se développe en eux, dans ces derniers momens, quelque chose d'extraordinaire. Ils pensent, ils parlent, ils regardent les choses tout autrement qu'ils ne l'ont fait dans le reste de leur vie: comme si la matière, que l'ame est prête à quitter, n'avoit presque plus de part à ses opérations. Quand il n'y auroit que cela pour en prouver l'immortalité, je ne laisserois pas de le regarder comme un témoignage capable de me persuader cette vérité. BOECE, dans cet instant, détournant donc son esprit de toute autre consideration, pour ne penser plus qu'au veritable bonheur, écrivit cette CONSOLATION PHILOSOPHIQUE, avec tant de délicatesse & de bon goût, qu'on n'a encore rien vû de

plus parfait en ce genre. Voici le jugement qu'en a porté le célèbre *Jules-César Scaliger*: „Le génie, dit-il, l'érudi„tion, l'art & la sagesse que SEVERIN„BOECE y fait paroître, peuvent le faire „entrer en lice avec tous les Auteurs Grècs „& Latins. Il est vrai qu'étant né en un „Siècle barbare, il leur est inferieur dans „sa Prose. Mais en revanche tout ce qu'il „a voulu tourner en Vers est excellent. „Rien n'est écrit avec plus de politesse „& de solidité. Vous y verrez un grand „nombre de sentences, mais accompa„gnées de toutes les graces, de toute la „finesse & en même tems de tout le natu„rel imaginable. A mon avis, il en est peu „qui lui soient comparables. *Valla* (16) „est son maître, pour le Latin; mais il est „le maître de *Valla*, pour le jugement & „pour le goût„ (17). Je ne puis me dispenser

(16) *Laurent Valla*, Auteur Italien du XV. Siècle qui a contribué à rétablir la pureté de la Langue Latine.

(17) *Boethii Severini ingenium, eruditio, ars, sapientia facile provocat omnes auctores, sive illi Græci sint sive Latini. Seculi barbarie ejus oratio soluta*

ſpenſer de rapporter auſſi ce que M. *Bayle* en a écrit, quoique moins favorable à notre Auteur que *Scaliger.*

„ J'ai connu des gens, dit-il, qui avoient „ lû pluſieurs fois la CONSOLATION „ DE BOECE, & qui demeuroient fort „ ſurpris de la différence qu'ils avoient „ toujours remarquée entre les objections „ & les réponſes de cet Auteur. Boëce „ étoit tout enſemble un habile Philoſo- „ phe, & un grand homme de bien. Accablé „ du poids énorme de ſa diſgrace, & „ l'ame plongée dans la triſteſſe, il ſuppoſe „ que la Philoſophie le vient conſoler. „ Il lui fait pluſieurs objections ſur „ la Providence: la Philoſophie y répond „ tout de ſon mieux: mais au lieu que les „ difficultés de Boëce ſont à la portée des „ eſprits les moins pénétrans, & qu'elles „ percent de leur vive lumière les enten-

ſoluta deterior invenitur: at quæ libuit ludere in poeſi, divina ſane ſunt. Nihil illis cultius, nihil gravius. Neque denſitas ſententiarum venerem, neque acumen abſtulit candorem. Equidem cenſeo paucos cum illo comparari poſſe. Valla docet eum latine loqui: at Vallam Boethius bene ſapere. Lib. VI. Poetices p. 761. Fabricius T. 3. p. 205.

„ demens les plus ſombres, on n'a pas trop „ de l'attention la plus recueillie, & de la „ vivacité la plus promte, pour compren- „ dre quelque choſe dans les ſolutions. La „ Philoſophie ne peut cacher ſa défiance ; „ elle demande preſque toujours qu'on lui „ permette les circuits, & de remonter plus „ haut ; & quelque ſolide que puiſſe être „ ce qu'elle debite, le malheur de notre „ eſprit veut qu'on n'y comprenne quel- „ quefois rien : ſi elle nous convainc, c'eſt „ preſque toujours ſans nous éclairer. „ Voilà ce que diſent quelques lecteurs „ de Boëce. Ils m'ont fait prendre garde „ qu'un très ſubtil Profeſſeur du XVII. „ Siècle, a menagé plus adroitement que lui „ l'honneur de la Philoſophie : Car après „ avoir introduit un Païen qui ſe propoſe „ mille doutes ſur la Providence, il ne lui „ donne point d'autre expedient que la „ grace du St. Eſprit. (18)

Enfin

(18) *Unde Philoſophus noſter ethnicus tot difficultatibus oppreſſus, niſi afflatu divino animetur ad cognitionem Dei unius ac diſtincti ab univerſo nunquam aſſurget.* Claudius Berigardus, *in priores libros Phyſ. Ariſtot. circulo 20. in fine.* Bayle *Rufin.*

Enfin arriva le fatal moment qui devoit terminer les peines de BOECE. Le saint Pape *Jean* étoit mort dans sa prison, de faim, de soif & de toutes sortes d'incommodités, le 27. Mai 526, jour auquel l'Eglise célébre sa mémoire. *Felix IV.* lui avoit succédé dans le Siège de Rome le 24. juillet de la même année, moins par une élection libre que par l'autorité de *Théodoric*, qui l'avoit nommé; cequ'aucun Empereur (à la réserve de Constance, Arien comme lui) ne s'étoit jamais avisé de faire. Dieu néanmoins, qui tire souvent le bien du mal même, permit que ce choix tombât sur un Prêtre humble, saint & savant, qui gouverna l'Eglise avec beaucoup de zèle, de doctrine & de piété. Après cela, *Théodoric* ne gardant plus de mesures avec personne, fit décapiter *Symmaque* & les autres Sénateurs, qui avoient eu part à l'affaire du feu Pape *Jean*. Puis il couronna toutes ces cruautés & ces injustices, par la mort de BOECE, auquel il fit trancher la tête (19) dans

(19) Vide Auctor. vitæ S.Solangiæ Tom.2.Act.SS. Maji p. 594. Papebroch.T.6. Maji p.704. & sq. & Jo.Peringskiold ad vitam Theodorici p.566.

dans sa prison de Pavie, le 23. d'Octobre de la même année 526. la 71. de son âge & la 34. du regne de *Théodoric*. On montre dans cette ville une ancienne Tour de brique, qui est celle, à ce qu'on dit, où ce Grand-Homme perdit la liberté & la vie. Son corps fut inhumé, par les habitans, dans l'Eglise de St. Pierre à l'entrée de la chapelle de St. Augustin, avec cet Epitaphe qui s'y voit encore: (20)

Mæoniæ & Latiæ Linguæ clarissimus, & qui
Consul eram, hic perii, missus in exilium.
Sed quem mors rapuit, probitas evexit ad auras.
Et nunc fama viget maxima, vivit opus.

C'est à dire en François:

Moi qui parlant la Langue & de Rome & d'Athenes,
Aquis par mon savoir un immortel éclat,
Qui remplis avec gloire un triple Consulat,
En ces lieux exilé, pour le prix de mes peines,
J'ai vû trancher mes jours par le fer Arien:
Mais si d'un sort facheux j'ai reçu ces outrages.
En dépit de la mort je vis dans mes ouvrages,
Et plus heureux au Ciel, j'y jouïs du vrai bien.

Théodoric lui-même ne lui survêcut pas long-tems: Car quelques mois après, comme on lui avoit servi à table une tête de poisson dans un bassin, il s'imagina voir celle

(20) Joan. Peringskiold Notæ ad vitam Theodorici à Jo. Cochleo scriptam p. 537. Stockolm. A. 1699. in 4. Fabricius T. 3. p. 204.

celle de *Symmaque*, qui le mençaoit: Et se levant, saisi de fraieur, il se mit au lit, où sa crainte dégénérant en frénésie, il rendît l'ame, dans un trouble dont il fut impossible de le guérir.

Procope, Auteur du VI. Siècle, assure au Liv. I. de son Histoire des Goths, que ce Prince s'étoit repenti, mais trop-tard, des persécutions qu'il avoit faites à BOECE: aussi furent-elles, après sa mort, hautement dèsapprouvées par sa propre fille *Amalasonte*. Cette Princesse étoit d'un excellent esprit, & parfaitement instruite dans les langues Grèque & Latine, & dans celles que parloient tous les differens Barbares, qui composoient l'Empire Romain. Elle avoit épousé, du vivant de son Père, *Euthbaric* petit-neveu de *Thrasimond*, & elle l'avoit perdu, après en avoir eu un fils, nommé *Athalaric*, dont elle devint Tutrice, lorsqu'il succéda à son aieul *Théodoric*. *Amalasonte* gouverna avec une sagesse & une integrité admirable, pendant les huit années que vécut son fils, qui dans un age si tendre, fut frappé d'une Ethisie causée par d'excessives débauches qu'il avoit faites. Ce fut pendant

cette

cette Regence, qu'*Amalasonte* fit connoître publiquement, combien elle étoit touchée des outrages que son Père *Théodoric* avoit fait souffrir à BOECE. Elle fit relever dans Rome toutes ses statuës, qui avoient été renversées à sa mort, & restitua même, à ses héritiers tous les biens qui lui avoient appartenu. *Théodabat*, à qui cette Princesse, qui étoit sa Cousine germaine, remit la couronne, après la mort d'*Athalaric*, donna aussi des marques de sa considération à la famille de notre Auteur. Car non content d'élever aux premières charges de son Roiaume, *Anicius-Maximus*, qui étoit de cette famille, il lui fit l'honneur de lui donner en mariage une de ses proches Parentes (21). *Rusticienne*, seconde femme de BOECE, vivoit encore en ce tems-là dans Rome. Elle fut même témoin vers l'an 541. de la prise de cette ville par *Totila*, Roi des Goths. Car après le pillage qu'ils y firent, elle se vit obligée, avec beaucoup d'autres Dames de la plus haute qualité, de mandier du pain aux portes de ces Barbares.

Enfin plusieurs Siècles après, l'Empereur *Othon III.* Prince savant, & liberal jusqu'à la prodigalité, passant à Pavie en l'année 996. pour aller à Rome où il se trouva à la création du Pape *Grégoire V.* son parent, fit tirer du tombeau, les os de BOECE, pour les mettre au dessus d'un mausolée de marbre qu'il lui fit dresser. En mémoire dequoi *Silvestre II.* Successeur de Grégoire V. composa en ce tems-là ces vers Latins:

Roma

(21) Cassiodor. Lib. X. Epit. XI.

Roma potens dum jura suo declarat in orbe,
Tu pater & Patriæ lumen, SEVERINE BOETHI,
Consulis officio rerum disponis habenas;
Infundis lumen studiis, & cedere nescis
Græcorum ingeniis: sed mens divina coërcet
Imperium Mundi. Gladio bacchante Gothorum
Libertas Romana perit. Tu Consul & exsul
Insignes titulos præclara morte relinquis.
Nunc decus Imperii, summas qui prægravat artes,
Tertius OTHO *sua dignum te judicat aula.*
Æternum que tui statuit monumenta laboris,
Et bene promeritum, meritis exornat honestis.

Ce qui revient pour le sens à ces vers François:

Quand Rome à l'Univers dictoit ses loix Chrétiennes,
Ton illustre Patrie obéïssoit aux tiennes,
D'un triple Consulat honorant tes vertus,
Elle voioit en toi renaitre les *Brutus*,
L'éloquent *Cicéron*, les *Catons*, les *Fabrices*.
Tu fus encor plus qu'eux son pere & ses délices;
Et ne cedas pas même aux plus rares esprits,
Dont la savante Grèce admira les écrits.
DIEU, qui tient en ses mains le destin des Batailles,
De Rome, aux Soldats Goths, asservit les murailles.
Tu devins leur victime, & bientôt sans soutien
L'Empire enfin trouva son tombeau dans le tien.
Mais maintenant qu'OTHON en rétablit la gloire,
Protecteur de beaux Arts, il drèsse à ta mémoire,
BOECE, un monument, où ta cendre & tes os
Resteront à jamais dans un profond repos.
C'est ainsi que ce Prince, auguste & magnanime,
Eternisant ton Nom par sa Roiale estime,

Nous

Nous apprend le bonheur que ce feroit pour lui
S'il pouvoit du tombeau t'arracher aujourd'hui.

Fabrice affure (22) que l'on conferve dans la ville de Brefce en Lombardie, le *Diptyque* de BOECE, & qu'il eft entre les mains de Jules-Barbifon, Prêtre de la Congrégation de l'Oratoire. Ce *Diptyque* eft le papier (plié en deux) fur lequel on écrivit le nom de BOECE, après fa mort, pour en être fait mémoire dans l'Eglife par le Diacre, au tems de la Liturgie (23).

Voilà en abrégé l'Hiftoire de cet homme illuftre. Les curieux qui voudront en favoir davantage, peuvent confulter celle qui a été imprimée à Paris en 1715. en V. Volumes *in* 12. & voir auffi les Journaux Litteraires de l'année 1716. page 330. & fuivantes. Mais il eft bon de les avertir qu'à la page 331. on a dit que BOECE étoit né l'an de J. C. 407. Ce qui eft une erreur. (24)

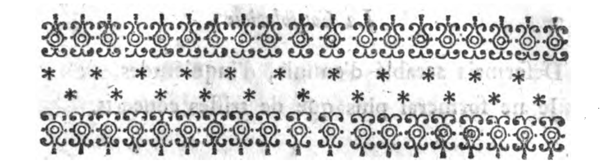
Ceux qui voudront auffi voir le Portrait de BOECE en taille douce, le trouveront à la tête de l'Edition Latine de René Vallin imprimée à Leyde en 1671. & dans le Journal Venitien, intitulé *Giornale de Letterati d'Italia*, Tome 28. page 39. & fuivantes. (25)

---

(22) Tom. 3. p. 203.
(23) Moreri *Diptyques*.
(24) Fabricius T. 3. p. 203.
(25) Ibidem.

FIN
DE LA VIE DE BOECE.

LA



LA
CONSOLATION
PHILOSOPHIQUE
DE
BOËCE.

****

LIVRE PREMIER.

Dans lequel Boëce se plaint du changement de sa fortune, & compare le malheur où l'injustice l'a reduit, avec le bonheur dont il avoit autrefois joüi.

MOi qui, dans le printems de mes douces études,
Ai pris tant de plaisir à composer des vers (1):

Desormais accablé d'ennuis, d'inquiétudes,
Je ne formerai plus que de tristes concerts.

*
* *

Malgré moi, des neuf Sœurs la divine Energie (2)
Me pénétre, & m' excite à chanter mes malheurs.
J'apperçois la plaintive & lugubre Elegie (3)
Qui m'offre ses soupirs & son deüil & ses pleurs.

*
* *

Du moins les vois-je ici prendre part à mes peines,
Après avoir jadis partagé mes ébats:
Ni mon adversité, ni l' horreur de ces chaines.
N' a pu les empêcher d' accompagner mes pas.

*
* *

Les précieuses fleurs d' une tendre jeunesse
Donnent chez les Humains des fruits en leur saison:
Dans les calamités de ma promte vieillesse,
Les Muses que j'aimois, consolent ma raison.

*
* *

Déja je suis ridé: j' ai la tête chenuë
Avant que de toucher au déclin de mes ans.
Ainsi vient à grands pas la vieillesse imprévuë,
Plus sur l'aîle des maux que sur celle du Tems. (4)

Heu-

*
* *

Heureux l'Homme vivant dans le ſein des delices
Qui ne voit point la mort abréger ſes plaiſirs!
Plus heureux l'Affligé, qui voit, dans ſes ſuplices,
La mort, l'en délivrant, accomplir ſes deſirs!

*
* *

Hélas! qu'à mon égard elle eſt dure & cruelle!
J'ai beau dans mes chagrins l'invoquer à mon tour:
Inéxorable, ſourde à ma voix qui l'appelle,
La barbare à regret me laiſſe voir le jour.

*
* *

Tandis que du deſtin la prodigue largeſſe
Me combla d'un bonheur que j'ai cru plus conſtant,
Dans des plaiſirs trop courts ſe ſuccedant ſans ceſſe,
Mes jours précipitez paſſoient comme un inſtant.

*
* *

Aujourd'hui que ſur moi ſa rigueur eſt tournée,
Que je ſuis opprimé, pauvre, nû, priſonnier, (5)
Chaque inſtant de mes jours me paroît une année,
Et je n'en puis pas voir arriver le dernier.

*
* *

Ah! coupables Amis, n'aviés-vous pas de honte
De donner tant de prix à mon heureux état?

Quiconque avoit à craindre une chûte si promte,
N' avoit d' un faux bonheur que le frivole éclat.

* *
* *

Au moment que je faisois en moi-même ces réflexions, & que je m'occupois à les écrire en pleurant; je vis devant moi une Femme dont le visage étoit tout à fait auguste & vénérable. Le feu brilloit dans ses yeux, qui avoient quelque chose de plus perçant que ceux des Femmes ordinaires. Elle joignoit à la vivacité du plus beau teint, toute la vigueur de la jeunesse; quoiqu'elle fût si âgeé qu'il étoit aisé de s'appercevoir qu'elle n'étoit pas de notre Siecle. La hauteur de sa taille seroit difficile à déterminer: car, tantôt elle la réduisoit à la mesure de la nôtre; & tantôt elle paroissoit toucher le Ciel du sommet de sa tête, de telle sorte même, que l'élevant encore plus haut, elle y pénétroit si avant, qu' elle eût échapé aux regards de quiconque auroit voulu la suivre des yeux. Sa robe étoit d' un tissu très-fin & travaillée avec beaucoup d' art, mais d'une

d'une étoffe indissoluble. C'étoit elle-même qui l'avoit faite de ses propres mains, comme elle me le fit connoître ensuite. Mais semblable à ces vieux portraits, noircis de fumée, cette étoffe étoit devenue méconnoissable, tant par son extrême ancienneté, que par le peu de soin qu'on avoit pris à la conserver. Au bas de sa robe étoit brodée cette lettre, P. (6) En haut étoit cette autre, D. Et pour monter à celle-ci, il y avoit entre deux une espece d'echelle.

J'ai dit que l'étoffe de ses vêtemens étoit indissoluble: cependant ils avoient été rompus en plusieurs endroits, par les mains de certains hommes violens qui en avoient emporté les lambeaux. Enfin elle portoit des écrits dans sa main droite, & tenoit un sceptre de sa gauche.

Aiant vû à côté de mon lit, les Muses poëtiques occupées à prêter des paroles à mes larmes, elle en fut émuë; & jettant sur elles un regard menaçant:

Qui a permis, dit elle, à ces Filles de Théatre de s'approcher de ce malade? Bien loin de pouvoir remedier à ses douleurs, elles ne sauroient que les nourrir par leurs douceurs empoisonnées. Ce sont véritablement elles, qui étouffent, sous les ronces infructueuses des passions, les moissons les plus fertiles de la raison. Elles entretiennent l'esprit humain dans ses maladies, & ne l'en délivrent point.

Encore, poursuivit-elle en leur adressant la parole, si vos caresses trompeuses ne nous débauchoient qu'un Profane, comme vous faites si souvent: j'y trouverois moins à redire, puis que je n'aurois aucun interêt à l'empêcher. Mais que vous vous attaquiés à un homme nourri dans les principes de la Sagesse Zenonienne (7) & Academique? (8), ... Ah! Sortés d'ici, pernicieuses Syrenes, (9) dont les chants sont mortels. C'est à moi, c'est à mes Muses de prendre le soin de sa guerison.

Cette troupe de Nimphes, touchée de ces reproches, baissa respectueusement les yeux, & rougissant de honte, s'en alla tristement. Pour moi dont la vûe étoit trop obscurcie par la grande abondance de mes larmes, pour reconnoître quelle pouvoit être cette Femme d'une autorité si absoluë, j'en fus tout interdit, & n'osant ni la regarder ni lui parler, j'attendis ce qu'elle feroit. Alors s'étant approchée, elle s'assit au pied de mon lit, & m'aiant consideré quelque tems dans le desordre où l'affliction m'avoit mis, elle m'en fit sa plainte par ces vers.

*
* *

Quelle promte metamorphose
Ne souffre pas l'esprit humain!
Helas! il faut bien peu de chose
Pour le faire changer soudain.
A la moindre douleur dont il ressent l'atteinte,
Son courage est à bas, sa lumiere est éteinte;
Il ne voit plus de tout côté
Que tenebres, qu'obscurité:
D'autant plus malheureux dans l'excés de son trouble,

Que sans cesse en son cœur il s'accroît, il redouble,
Agité par le vent de la cupidité.

* * *

O Mortel! je le vois par votre experience:
Avant que vous fussiés entouré de ces fers,
Votre sublime intelligence
Pénétroit les ressorts de ce vaste Univers. (10)

* * *

De l'Aurore au Couchant, du Midi jusqu'à l'Ourse (11)
Les espaces des Cieux vous étoient découverts:
Votre esprit mesuroit, vous suiviés dans leur course
Le Soleil & la Lune & les Astres divers. (12)

* * *

Vous saviés des effets les causes si secrètes;
D'où sont produits les Vents qui soulevent les Mers; (13)
Leurs Orages & leurs Tempêtes;
Et la Grêle & les Eaux qui tombent sur nos têtes; (14)
Et les Foudres & les Eclairs. (15)

* * *

Vous admiriés la Sagesse infinie,
Qui fait marcher chaque chose en son rang;
Qui meut ce Globe & tout ce qu'il comprend,
Sans en jamais déranger l'harmonie.

Vous

*

* *

Vous disiés comment le Soleil
Précipitant son char & ses coursiers rapides
Dans le sein des plaines humides,
En sort tous les matins avec un teint vermeil: (16)
Comment de mille fleurs le Printems se couronne
Après les froids glaçons que l'Hiver a produits;
Et pourquoi le raisin ne meurit qu'en Automne,
Quand l'Eté nous produit les plus excellens fruits.

*

* *

Tels étoient autrefois les sujets de vos veilles;
Mais aujourd'hui frapé de votre état facheux,
Vous n'êtes plus sensible à ces hautes merveilles
Et n'avés que des soins terrestres & honteux.

*

* *

Mais il est question de guerir le mal & non pas de s'en plaindre.

Alors me regardant fixement: Est-ce vous, me dit-elle, qui prenant autrefois de mon lait & de mes alimens, étiés devenu si fort & si courageux? Je vous avois mis entre les mains des armes capables de vous rendre invincible, si vous

ne vous en fussiés pas défait. Ne me reconnoissés vous plus? Pourquoi ne me parlés-vous pas? Est-ce de honte ou d'insensibilité? Plût à Dieu que ce fût un reste de pudeur & de retenue! Mais non: c'est une veritable stupidité.

En disant cela, comme elle vit que non seulement je continuois à garder le silence, mais même que j'avois absolument perdu l'usage de la parole; elle mit doucement la main sur mon cœur, & dit en soûriant: Le danger n'est pas grand: ce n'est qu'une léthargie d'esprit, l'effet ordinaire des illusions. Il s'est seulement un peu oublié; mais il reviendra aisément de son oubli, dès qu'il m'aura reconnue. Pour lui en donner la facilité, commençons par essuïer ses yeux qu'obscurcissent les nuages des choses du monde.

A ces mots, aïant touché mes paupieres d'un coin de sa robe, elle arrêta les larmes qui en tomboient avec abondance. Et soudain,

Passant

*

* *

Paſſant de l'ombre
D'une nuit ſombre
A la clarté,
Je vis éclore
La vive aurore
D'un jour d'Eté.

*

* *

Ainſi quand le Soleil eſt caché ſous la nuë,
De ſes brillans raions bientôt l'œil eſt frapé,
Si le vent d'Aquilon, de ſon antre échapé, (16*)
Vient à diſſiper l'ombre avant la nuit venuë.

*

* *

Me trouvant donc par là délivré de la ſombre triſteſſe qui m'avoit comme aveuglé jusqu'alors, je levai les yeux avec empreſſement, & rappellai mes eſprits pour ſavoir à qui j'avois l'obligation d'une ſi promte guériſon. Je l'eus à peine enviſagée, que reconnoiſſant LA PHILOSOPHIE, ma chere & ancienne Nourrice, chez laquelle j'avois été élevé dès ma plus tendre jeuneſſe, j'eus avec elle cet entretien.

BOECE.

BOECE.

Hé quoi! c'eſt vous, ô la Maitreſſe de toutes les Vertus! vous n'avés pas dédaigné de quitter le Ciel pour me venir viſiter dans ce lieu d'exil, où je ſuis abandonné de tout le monde! Toute innocente que vous êtes, feriés-vous auſſi enveloppée avec moi dans les fauſſes accuſations dont on me charge?

LA PHILOSOPHIE.

O mon cher Diſciple! pourrois-je vous abandonner, & me diſpenſer de partager avec vous les peines que l'on vous fait ſouffrir en haîne de mon nom? Ce feroit un crime à la Philoſophie, que de refuſer ſa compagnie à un homme qui n'en a point commis. Pour ce qui eſt de me voir en bute à des accuſations, dois-je le craindre comme quelque choſe d'étrange? Seroit-ce la premiere fois que la Sageſſe auroit été attaquée par les Méchans? Chez les Anciens, avant le Siecle de Platon, n'ai-je pas été ſouvent aux priſes avec l'extravagan-

vagance & la temerité des Hommes? Et du téms de Platon (17) même, Socrate (17*) son maitre ne mérita-t-il pas la gloire d'avoir triomphé courageusement, d'une mort injuste par mon assistance? La foule des Epicuriens (18) & des Stoiciens (19) voulut se mettre en possession de son héritage; & parceque je m'y opposai, ils se jetterent sur moi avec tant de furie, qu'ils dechirerent cette robe que j'avois tissue de mes propres mains, & que s'en appropriant les lambeaux, ils se retirerent, persuadez qu'ils m'avoient toute entiere en leur possession. Leur temerité fut cause, que d'autres Profanes les voiant revêtus de mes dépouilles, furent assez credules, pour les regarder, à ces enseignes, comme des gens qui m'appartenoient. Si vous n'avés entendu parler ni de l'exil d'Anaxagoras (20), ni de l'empoisonnement de Socrate (21), ni du supplice de Zenon (22), parceque ces exemples vous sont étrangers: du moins avés-vous dû prendre connoissance de l'histoire des Canius (23), des Seneques (24) & des Soranus (25), dont

dont la memoire est encore si récente & si célébre. La seule cause de leur malheur fut, qu'aïant pris nos mœurs, leurs inclinations parurent incompatibles avec celles des Scélérats. Ne vous étonnés donc pas si dans la mer orageuse de ce monde, nous sommes au milieu des tempêtes qui nous agitent, puisque nous n'avons d'autre but que de déplaire aux Méchans. Au reste, quoique le nombre en soit grand, il est plus à mépriser qu'à craindre, parceque, n'aiant point de chef pour les réunir & les gouverner, l'erreur qui leur en sert, ne fait que les troubler & les mettre perpetuellement en désordre. Que s'ils nous attaquent quelque fois à force ouverte & avec avantage, la raison qui nous guide, ramasse alors toutes ses troupes & les renferme dans ses remparts. Il est vrai que, pendant ce tems-là, ils s'amuseront à piller quelque bagage inutile. Mais en leur abandonnant un si vil butin, nous rions de leur fureur, nous voiant d'autant plus en sûreté dans notre retranchement, qu'il est impénétrable aux efforts des Insensez.

Celui

*

* *

Celui qui, dans les maux, gardant un front ſerein,
Humilie, à ſon gré, le ſuperbe Deſtin;
Et qui de la Fortune éprouvant les caprices,
Ne les conſacre point par de vains ſacrifices,
Doit ſervir à jamais d'exemple au Genre Humain.

Il porte un courage
Exemt de terreur:
Du plus grand orage
Il craint peu l'horreur;
Il brave la rage
Des flots en fureur.
Envain ſe déchaîne
Le Veſuve ardent; (26)
Envain ſe promene
Le Foudre grondant: (27)
Sa bouche eſt ſans plainte;
Son œil eſt ſans crainte,
En les regardant.

A voir d'un vain Tyran la colere animée,
On s'allarme, on s'étonne: inſenſé que l'on eſt!
Helas! qu'en peu de tems on l'auroit desarmée,
Si l'on ſe dépouilloit d'un frivole interêt!

Quiconque ſoupire
Du mal qu'il attend:

Qui-

Quiconque desire
Un bien plus constant:
Quelque air qu'il respire,
N'est jamais content.
Craignant la menace
Du malheur qu'il fuit;
S'il change de place
Le jour & la nuit:
Quelques pas qu'il fasse,
Partout à la trace
Sa chaine le suit.

* *
*

Concevés-vous ces choses? font-elles impression sur votre esprit? Etes-vous semblable à ce stupide Animal (28) que le son de la Lyre ne touche point? Vous êtes tout en pleurs! Quel est le sujet de vos larmes? Parlés & ne me déguisés rien. Comment voulés-vous que le Medecin vous guerisse, si vous ne lui découvrés point votre mal? mais je vois que mes paroles vous font reprendre courage.

BOECE.

BOECE.

Eſt-il beſoin que vous m'interrogiés? l'état d'infortune où vous m'appercevés, ne vous en dit-il pas aſſez? L'horreur de ces lieux ne vous frape-t-elle point? Trouvés-vous ici cette Bibliotheque (29) de ma maiſon, dans le ſein de laquelle vous aviés fixé votre ſejour? Où vous renfermant ſi ſouvent avec moi, vous m'entreteniés de la ſcience des choſes divines & humaines? Avois-je ces habits & ce viſage, quand je m'occupois ſous vos yeux à la recherche des ſecrets de la Nature? Quand vous me traciés avec une baguette le cours des Aſtres? Quand vous dreſſiés mes mœurs & le plan de ma conduite ſur le modele de cet ordre qui regne aux Cieux. Eſt-ce là la récompenſe que l'on gagne à vous ſuivre? Vous avés prononcé par la bouche de Platon (29*) cette belle ſentence: *Qu'heureuſes ſeroient les Républiques, qui auroient des Philoſophes pour Chefs, ou dont les Chefs travailleroient à devenir Philoſophes.*

 Vous

Vous avés fait dire aussi à ce grand homme, qu'il étoit nécessaire que les Sages prissent en main la conduite des affaires publiques, de crainte que les Méchans qui en pourroient être chargez, n'emploiassent leur autorité à la ruine des gens de bien. Fondé sur ce témoignage, je n'ai rien eu tant à cœur, pendant mon administration, que de mettre en pratique les instructions que vous m'aviés données dans le secret de nos amusemens littéraires. Dieu, qui grave vos traits dans le cœur des Sages, m'est témoin avec vous, que je ne portai dans la Magistrature d'autre passion, qu'une forte inclination à rendre service aux hommes de bien. De là vint que je fus obligé d'être sans cesse aux mains avec les Méchans, & de mépriser le ressentiment des personnes les plus puissantes pour soutenir les droits de l'équité; en quoi je n'ai fait que suivre les libres mouvemens de ma conscience. Combien de fois me suis-je opposé aux efforts de Conigaste (30), lorsqu'il vouloit ravir les biens de quelques particuliers

ſiers peu accréditez? Combien de fois ai-je arrêté le cours des injuſtices de Triguilla (31), Intendant de la maiſon du Roi (32)? Combien de fois ai-je commis mon autorité aux plus grands dangers, pour proteger des malheureux, que l'avarice des Barbares (33) perſécutoit impunément par des calomnies odieuſes? Perſonne ne peut me reprocher de m'avoir jamais fait commettre la moindre injuſtice. Il eſt vrai que les Provinces eurent à ſouffrir & par le deſordre des brigandages particuliers, & par le poids énorme des Impôts publics: mais ſi je ne pus pas toujours les ſoulager, du moins me vit-on partager leur affliction. Dans un tems de famine, on avoit ordonné de tirer de la Campagne (34) de Rome, une ſi exceſſive quantité de vivres que cette Province en auroit manqué pour elle-même, ſi, pour l'empêcher, je n'euſſe eu un démelé très-vif avec le Préfet du Prétoire (35), & conteſté même à ce ſujet, en préſence du Roi qui ſe rendit à mes raiſons. Je délivrai Paulin (36), homme

Confulaire (37) d'entre les mains des Courtifans, qui, comme des dogues affamez, croioient déja dévorer fes richesses, par l'efperance & l'envie qu'ils en avoient. Je m'expofai à toute la haine du Délateur (38) Cyprien (39), pour défendre Albin (40), autre perfonnage Confulaire (41), qu'il auroit fait périr par le préjugé de fes accufations. Trouvés-vous que je me fois fait affez d'ennemis & de facheufes affaires? Mais, après tout, j'ai cru devoir trouver d'autant plus de fûreté auprès des autres, que l'amour de la juftice qui m'en fervoit, m'avoit fait garder moins de mefures avec les gens de Cour. Voions auffi quels ont été mes Délateurs: Un Bafile (42), qui avoit été autrefois honteufement chaffé du fervice du Roi, & qui ne s'eft déclaré mon accufateur que parce qu'il avoit befoin du bien d'autrui pour rétablir fes affaires: Un Opilion (43) & un Gaudence (44), qui, pour leurs injuftices & leurs malverfations fans nombre, avoient été condamnez à la peine du banniffement par un décret Roïal,

Roïal, & qui refusant de s'y soumettre, s'étoient réfugiez (45) dans des Lieux Saints: ce que le Roi aiant appris, il ordonna que si dans un certain jour prescrit, ils n'étoient sortis de Ravenne (46), ils en fussent chassez, après avoir été marquez au front (47). Que pouvoit-on ajouter à ce chatiment? Cependant ce fut ce même jour que se portant pour mes délateurs, ils eurent le credit de faire admettre leur accusation. Quoi donc! ma conduite avoit-elle mérité une telle injure? Pouvoit-il, en conscience, y avoir quelque ombre d'équité dans les témoignages de trois scelerats déja condamnez? Est-il possible que la Fortune n'ait pas eu honte de me faire un affront si sensible, si non par considération pour mon innocence, du moins par rapport à l'indignité de mes accusateurs? Mais encore, voulés-vous savoir de quel crime je suis accusé? On me reproche d'avoir cherché la conservation du Senat (48). Me demandés-vous comment? On dit que j'ai empêché un délateur de produire des preuves

qui auroient fait connoître que le Senat étoit coupable de lese-Majesté (49). Qu'en pensés-vous donc, ma chere Maitresse? Nierai-je mon crime de peur de vous faire honte? Je confesse que je l'ai voulu commettre & que je ne cesserai jamais de le vouloir. L'avoüerai-je donc? Mais je dois embarasser mes delateurs, & je leur donnerai gain de cause. Donnerai-je le nom de crime aux vœux que j'ai faits pour le salut du Senat? Il est vrai que par les décrets qu'il a portez contre moi, il a bien fait voir que c'en étoit un (50). Mais si l'on peut, par un manque de réfléxion, s'en imposer à soi-même dans l'examen d'une chose, elle n'en perd pas pour cela son mérite. D'ailleurs je ne croi pas que Socrate (50*) m'ait autorisé ou à taire la verité ou à convenir d'un mensonge. Quoi qu'il en soit, je m'en rapporte à votre jugement & à celui de tous les Sages. Je suis en état d'apprendre à la postérité les veritables circonstances de cette affaire, les aiant conservées & dans ma mémoire & par écrit. Que vous dirai-je de ces

lettres

lettres ſuppoſées, par lesquelles on prétend prouver que j'ai ſouhaité la liberté de Rome (51); & dont-il auroit été facile de découvrir la fauſſeté, s'il m'eût été permis d'emploier à ma juſtification le propre aveu de mes accuſateurs, ce qui eſt d'une ſi grande importance dans toutes les affaires? Car eſt-il quelque reſte de liberté à eſpérer? Plût à Dieu qu'il y en eût encore! J'aurois répondu, comme fit Canius (52) lors qu'il fut accuſé par C. Ceſar (53), fils de Germanicus (54), d'avoir été informé de la conjuration (55) qui avoit été tramée contre ſa perſonne. *Si j'en avois eu connoiſſance*, lui dit-il, *vous ne l'auriés jamais ſûë.* Après tout, le chagrin ne m'a point aſſez privé de l'uſage de mes ſens, pour me faire trouver étrange que des hommes ſans Religion (56) aient eu des ſentimens dépravez, & formé des deſſeins contraires à la vertu. Mais ce qui me ſurprend au dernier point, c'eſt de voir qu'ils ſoient venus à bout d'accomplir leurs deſirs. Vouloir le mal, eſt ſans doute le malheureux effet de notre cor-

 ruption:

ruption: mais le commettre, mais opprimer impunément l'innocence à la face d'un Dieu qui le voit, c'est une chose inconcevable. Delà vient que quelqu'un (57) de vos Disciples a dit avec raison : *S'il y a un Dieu, comment peut on faire du mal? s'il n'y en a point, comment peut-on faire du bien?* Je veux que des scelerats, alterez du sang de tous les gens de bien & du Senat entier, aient voulu me perdre, moi qu'ils avoient vû combattre pour la défense du Senat & des gens de bien. Mais méritois-je un semblable traitement de la part du Senat même, qui est le pere de la Patrie? Vous vous souvenés sans doute, vous qui m'avés toujours dirigé par votre présence, & dans mes paroles & dans mes actions: vous vous souvenés, dis-je, du péril que je bravai dans Veronne (58), pour défendre l'innocence du Senat, quand le Roi, qui ne cherchoit que les occasions de le détruire, voulut le rendre complice du crime de lese-Majesté (59) dont on accusoit Albin (60). Vous savés que ce que je dis est vrai, & que

que je n'ai jamais eu la vanité de me loüer. Car, selon moi, toutes les fois qu'on se vante d'une bonne action, on en retire une sorte de récompense qni diminue toujours la satisfaction secrète que l'on en conserve dans le cœur. Mais vous voiés de quoi ma servi mon innocence. J'avois lieu d'espérer le prix de la vraie vertu, & je n'ai reçu que la punition d'un faux crime. Et quel fut jamais le crime, sur la confession du quel les Juges se soient montrez si unanimement séveres qu'il ny en ait pas eu un seul, qui ait pu se trouver d'un avis different, soit par l'effet d'une erreur de l'esprit humain, ou de la nature même de la Fortune qui est si inconstante pour tous les hommes? Si j'étois accusé d'avoir voulu mettre le feu aux Temples, porter un fer impie dans le sein des Prêtres, attenter à la vie de tous les gens de bien, on m'auroit permis d'assister à mon procès, & l'on m'auroit puni sur les lieux, après m'avoir fait confesser mon crime, ou m'en avoir convaincu. On m'exile, au contraire, à cinq cens

mille pas de Rome (61); & sans qu'on me permette de me défendre, je suis proscrit & condamné à la mort, pour avoir été trop attaché au Senat. O toutefois que je suis heureux, de voir que personne avec moi ne puisse être convaincu d'un tel crime! Mes accusateurs eux-mêmes en ont bien senti toute la gloire & tout le mérite, puisqu' afin de l'offusquer par des apparences criminelles, ils ont feint que j'avois soüillé ma conscience d'un sacrilege, pour briguer & obtenir le Consulat (62). Or, je vous atteste ici, vous que je portois au fond de mon cœur, ma chere Maitresse: vous savés avec combien de soin vous en écartiés tout sentiment de cupidité. Il ne m'étoit pas possible de commettre un sacrilege sous vos yeux. Vous me rappelliés tous les jours à l'oreille & à l'esprit ce beau mot de Pythagore (63): *Prens Dieu pour modele.* Il ne convenoit pas de rechercher la faveur des viles Créatures, à celui que vous éleviés à ce degré d'excellence que de vouloir le rendre semblable à Dieu. D'ailleurs, ma

ma maison, qui étoit comme le sanctuaire de l'innocence, la compagnie de mes amis, tous gens de la plus exacte probité, l'alliance de Symmaque (64) mon pieux beaupere, si respectable aussi par le même endroit: tout cela me met à couvert des soupçons de ce crime. Mais, ce que je ne puis dire sans indignation, ils se persuadent qu'un si grand crime vient de vous; & je ne passe pour en être complice, qu'à cause qu'aiant pris vous-même le soin de m'instruire, vous avés formé mes mœurs sur les vôtres. Ainsi ce n'est pas assez que le respect qui vous est dû, ait été méprisé en ma personne; C'est vous-même, plustôt que moi, qui avés interêt à l'offense qu'on m'a faite. Mais le comble de tous nos maux, est que la plus part des hommes regardent moins le mérite des choses que leur évenement fortuit; & qu'ils n'attribuent qu'à la prudence humaine le succès dont elles sont suivies. C'est pourquoi la réputation est le premier de tous les biens que perdent les malheureux. De vous dire

dire les bruits que le peuple fait courir à l'heure qu'il est, & tout ce que chacun pense pour & contre; je le ferois à regret. Seulement je dirai que le dernier coup que reçoivent de la mauvaise fortune des misérables qu'on accuse de quelque crime, c'est de passer pour avoir mérité ce qu'ils souffrent. Pour ce qui est de moi, après avoir perdu tous mes biens, mes emplois, ma réputation, j'ai regardé le supplice comme une grace. Il me semble voir tout ce qu'il y a de scelerats sur la terre s'enyvrer de joie; de délateurs corrompus imaginer les fraudes les plus inoüies; de gens de bien trembler pour eux-mêmes, à la vuë de mon oppression. Je me représente les hommes les plus méchans, enhardis à meriter l'impunité de leurs crimes, par de nouveaux: Que dis-je? excitez à les commettre par des récompenses: tandis que d'un autre côté les Innocens ne trouvent contre eux ni asyle ni défenseur. Ainsi je puis m'écrier:

O Toi

*
* *

O Toi, qui pris plaisir à créer l'Univers!
De l'immuable Trône où Ta Grandeur habite,
Grand Dieu, Tu vois le Ciel & les Astres divers
Obéir à la Loi que Tu leur as prescrite. (65)

*
* *

C'est par là que, tantôt, la Lune, dans son plein,
Réfléchit du Soleil la clarté toute entiere;
Que, tantôt, on la voit palir, en son déclin,
Et puis, en s'accroissant, recouvrer sa lumiere (66).

*
* *

C'est par là que le Soir, au coucher du Soleil,
Se leve de la nuit l'Etoile avant-courriere
Qui marchant après lui, jusques à son réveil,
Devance le matin sa nouvelle carriere (67).

*
* *

C'est par là que l'Hiver donne des jours si courts,
Quand le froid des jardins vient chasser le Zéphyre (68):
C'est par là que l'Eté, ramenant les beaux jours,
Laisse à peine à la nuit exercer son empire.

*
* *

C'est par là que Ta Main marquant chaque saison,
L'Arbrisseau, tour à tour, quitte & reprend sa feüille;

Que

Que le Moissonneur sait, tranquille en sa maison,
Et le tems où l'on seme, & le tems où l'on cüeille.

*
* *

La Nature soumise aux respectables loix
Que lui dicta d'abord Ta suprême Puissance,
S'aquitte incessamment de ses premiers emplois
Dans un ordre aussi pur qu'au tems de sa naissance.

*
* *

L'Homme seul, l'Homme seul, oubliant son devoir,
Toujours passe, à son gré, de caprice en caprice:
Lui laissant, ô Grand Dieu, cet injuste pouvoir,
Tu n'as point voulu mettre un frein à sa malice.

*
* *

Par ce funeste don, source de tous ses maux,
De l'aveugle Fortune il devient la victime:
Par lui les Innocens dans les mains des bourreaux
Souffrent injustement le chatiment du crime.

*
* *

C'est lui qui sur le Trône éleve les Tyrans:
Par lui les plus grands Rois perdent leur diadéme:
Il fait impunément triompher les-Méchans;
Et dans l'obscurité languir la Vertu même.

O Toi,

O Toi, qui mis tant d'ordre aux œuvres de Ta Main;
Qui nous formas, dit-on, pour être Tes Images:
Grand Dieu, si Tu daignas créer le Genre Humain,
Que ne ressemble-t-il à Tes autres Ouvrages?

*
* *

Appaise, appaise enfin les vents tumultueux
Qui soulevent les flots de la Mer où nous sommes:
Fais que l'esprit de paix, qui gouverne les Cieux,
Descende sur la Terre, & dans le cœur des Hommes.

* *
*

Hélas! ma chere Maitresse, vous ne prenés aucune part à ma douleur. Vous entendés mes plaintes, sans en témoigner la moindre émotion sur votre visage.

LA PHILOSOPHIE.

Vous voiant triste & tout en pleurs, mon pauvre Ami; j'ai connu sur le champ que vous étiés & misérable & exilé. Quant à la durée de cet exil, c'est ce que j'ignorerois encore, si vous ne me l'eussiés appris par votre discours.

Vous

Vous n'avés pas véritablement été mis hors de votre patrie; vous n'avés fait que vous y égarer: Ou, si vous aimés mieux passer pour en avoir été chassé, c'est vous-même qui vous en êtes banni. Car personne n'auroit eu jamais un tel droit sur vous. En effet, si vous vous rappellés de quelle Patrie vous tirés votre origine, elle n'est pas gouvernée par la multitude, comme Athenes (69) l'étoit autrefois. Je n'y connois qu' un seul Roi, un seul Seigneur, qui, loin d'en bannir les Citoiens, n'a pas de plus grand plaisir que d'en voir augmenter le nombre. Sa souveraine liberté consiste à n'en point avoir, & à s'assujetir aux régles de l'équité. Ignorés-vous cette ancienne Loi de Rome (70); *Que quiconque a été le maître de venir s'y établir, n'en peut pas être exilé?* Loi fondée sur ce que venant de lui-même s'enfermer dans l'enceinte d'une ville fortifiée, il n'est pas à craindre qu'il s'expose à la peine d'en être banni. De même celui qui cesse d'y vouloir habiter, cesse aussi de

de la mériter. Ainsi ce n'est point la disposition de ces lieux, c'est la vôtre qui me touche. Je suis moins en peine de l'état de votre Bibliotheque (70*) avec tout l'yvoire & toutes les glaces (71) qui en ornent les murs, que de la situation de votre ame. C'est là cette précieuse Bibliotheque dans laquelle j'ai placé, non pas des Livres, mais ce qui leur donne du prix, la substance la plus subtile de mes Ecrits. Quant au récit que vous m'avés fait de vos travaux pour le bien public, vous m'en avés dit peu de choses, en comparaison de tout ce que vous avés fait; mais vous ne m'avés rien dit que de vrai. Je savois avec tout le monde ce que vous m'avés raconté de vos accusations, dont les unes sont d'évidentes impostures, & les autres, des témoignages honorables de votre conduite. Vous avés jugé avec raison qu'il étoit à propos de passer legérement sur les méchancetez & les artifices de vos Délateurs, parceque le Public qui en connoit toute l'étendue, en dit beaucoup plus que vous n'en pourriés

 dire.

dire. Vous vous êtes aussi récrié vivement sur l'injustice que le Senat vous a faite. Vous avés été touché de me voir impliquée dans votre procès, & vous avés déploré le préjudice que souffrent mes opinions par le mépris qu'on en a fait. Vos derniers mouvemens de douleur ont éclaté contre la fortune; & vous vous êtes plaint avec moi que le mérite étoit mal récompensé. Enfin dans l'excès d'emportement où étoit votre Muse, vous avés osé demander que l'esprit de paix, qui gouverne le Ciel, gouvernât la Terre. Mais parcequ'une foule de passions différentes vous assiége à la fois; & que vous êtes partagé entre la douleur, la colere & la tristesse: dans la situation où je vois votre ame, il n'est pas encore tems de lui donner des remedes trop violens. C'est pourquoi je vais user dabord de quelques lenitifs, afin que leur douce onction aiant amolli le mal invéteré que les troubles de l'esprit y ont formé, je puisse le disposer à recevoir un médicament plus fort & plus efficace.

Quand

*
* *

Quand le Soleil d'Eté visitant le Cancer (71*)
De ses ardens rayons est prêt d'embraser l'air;
L'indigent Laboureur, dont les soins inutiles
Avoient ensemencé des sillons infertiles,
Sur la foi de Cerès, trompé, manquant de pain, (72)
Va recueillir le gland, pour assouvir sa faim (73).

*
* *

Cessés d'importuner Flore (74)
Tandis que de l'Aquilon (75)
L'impétueux tourbillon
Empêche les Fleurs d'éclore.

*
* *

Si votre vigne au Printems
Est fertile en apparence,
N'en perdés pas l'espérance,
En arrachant les sarmens.

*
* *

Il faut attendre l'Automne
Où Bacchus meurit son fruit: (76)
C'est alors qu'il en produit
Le charmant jus de la Tonne.

*
* *

Tous les tems font marquez: toute chofe a le fien.
Et cet ordre premier qu'à chaque Créature
A dabord affigné l'Auteur de la Nature,
Il ne veut pas fouffrir qu'on le dérange en rien.
Ainfi tout ce qui rompt ce concert admirable
Ne peut être fuivi d'un fuccès favorable.

* *
*

Premiérement voulés-vous bien me permettre de vous faire quelques petites queftions fur la fituation de votre efprit, afin que je fache de quelle maniere je dois travailler à votre guérifon?

BOECE.

Très-volontiers: je fuis prêt à vous répondre fur tout ce que vous me demanderés.

LA

LA PHILOSOPHIE.

Dites-moi: croiés-vous que le Monde ſoit conduit à l'aventure par les caprices d'un hazard incertain, ou qu'il y regne en ſecret quelque intelligence raiſonnable?

BOËCE.

Je ſuis très-perſuadé que des choſes auſſi bien reglées que celles que nous y voions, ne peuvent être l'effet d'un hazard aveugle & ſans regle. Je ſais certainement qu'il eſt de toute néceſſité qu'un Dieu, Créateur du Monde, veille à la conſervation de ſon ouvrage. Il n'y a pas eu de jour, dans ma vie, où j'aie douté un moment de cette grande vérité: & veüille le Ciel m'en préſerver à jamais!

LA PHILOSOPHIE.

Je le penſe ainſi: c'eſt ce que vous diſiés tout à l'heure dans vos vers,

en déplorant le malheur des hommes qui sont les seuls, selon vous, de qui la Divinité ne prenne aucun soin. Car pour le reste vous conveniés assez qu'il est dirigé par un principe de raison. Ah! je suis surprise au dernier point qu'étant fortifié d'un sentiment si salutaire, vous soiés malade. Mais allons plus avant; je conjecture que ce sentiment en vous est très-imparfait. Dites-moi donc, je vous prie: Puisque vous ne doutés pas que Dieu ne gouverne le Monde, connoissés-vous quels sont les ressorts qu'il y emploie?

BOËCE.

Je ne comprends pas bien ce que vous me voulés dire: ainsi il m'est impossible de vous répondre.

LA PHILOSOPHIE.

Eh bien! me suis-je trompée, en vous disant qu'il y avoit dans votre sentiment quelque imperfection? C'est par cet

cet endroit foible, comme par une brèche, que le trouble s'est glissé dans votre ame. Mais répondés-moi: vous rappellés-vous à quelle fin les choses sont créées? où tendent les vûes de la Nature?

BOËCE:

Je l'avois appris; mais le chagrin m'a fait perdre l'usage de ma mémoire.

LA PHILOSOPHIE.

Toutefois, savés-vous quel est le principe de toutes les choses créées?

BOËCE.

Sans doute: c'est Dieu.

LA PHILOSOPHIE.

Et comment se peut-il faire que connoissant le principe des choses, vous ignoriés quelle en est la fin? véritablement, c'est le propre & l'ordinaire des

agitations, de déplacer l'homme, mais non pas de le renverser, ni de l'arracher tout entier à lui même. Mais parlés-moi, s'il vous plaît: vous souvenés-vous que vous êtes homme?

BOËCE.

Je m'en souviens parfaitement: Pourquoi non?

LA PHILOSOPHIE.

Pouvés-vous me dire ce que c'est donc qu'être homme?

BOËCE.

Me demandés-vous si j'ignore que je suis un animal raisonnable & mortel? je le sais & je le confesse.

LA PHILOSOPHIE.

Mais ne remarqués-vous pas que vous soyez autre chose?

BOËCE.

BOECE.

Non.

LA PHILOSOPHIE.

Je vois maintenant la seconde cause de votre maladie, & la principale: vous ne savés plus ce que vous êtes. Ainsi j'ai découvert & la source de votre mal, & par où j'y dois apporter la guérison. Car, comme vous vous êtes oublié vous même, vous vous plaignés d'avoir été exilé & dépouillé de vos propres biens. Mais parceque vous ne savés pas quelle est la fin de toutes choses, vous vous figurés que les Mechans & les scelerats ne manquent ni de puissance ni de bonheur. Enfin, ne concevant plus par quels ressorts le Monde est gouverné, vous pensés que les vicissitudes de la fortune, sont comme des flots poussez au hazard, & que personne ne les dirige. En vérité, de pareilles imaginations sont capables non seulement de rendre malade, mais de faire mourir un homme. Rendés donc graces à l'Auteur de votre conser-

vation, de ce que la Nature ne vous a pas encore abandonné tout à fait. Vous avés même déja la principale disposition d'où dépend le retour de votre santé: vous avés le véritable sentiment qu'il faut avoir sur le gouvernement du Monde, en l'attribuant, comme vous faites, non à l'incertitude du hazard, mais à la Sagesse de Dieu, à sa Providence. Ne craignés donc rien. Cette petite étincelle produira bientôt assez de châleur pour vous rendre la vie. Mais comme il n'est pas encore tems de faire usage de remedes trop forts; & que l'esprit humain est fait de telle maniere, qu'il ne peut se dépouiller des saines opinions, qu'il n'en prenne aussitôt de fausses, d'où naissent les agitations dont les vapeurs l'aveuglent: je vais tâcher de dissiper les vôtres par de legères & douces fomentations, afin qu'étant délivré des illusions ténébreuses des passions, vous puissiés reconnoître l'éclat de la véritable lumiere.

*

* *

Sous le ſombre voile
D'un nuage épais,
La plus vive étoile (77)
Ne brille jamais.

*

* *

Si l'Océan gronde, (78)
Emu par le vent,
L'azur de ſon onde
Se trouble à l'inſtant.

*

* *

Lorsqu'un torrent coule,
On voit, tous les jours,
Les rochers, qu'il roule,
Arrêter ſon cours.

*

* *

Si votre Ame aſpire
A la Vérité,
Je vais l'y conduire
Sans difficulté.

*

* *

Profités ſans joie
Des biens du Deſtin:

Des

Des maux qu'il envoie
N'aiés nul chagrin.

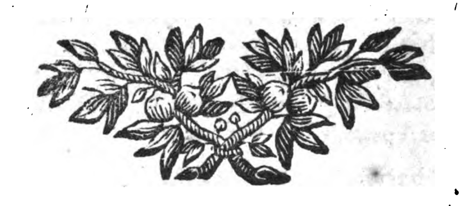
*
* *

D'un sort plus paisible
Chassés le desir:
Soiés insensible
A tout déplaisir.

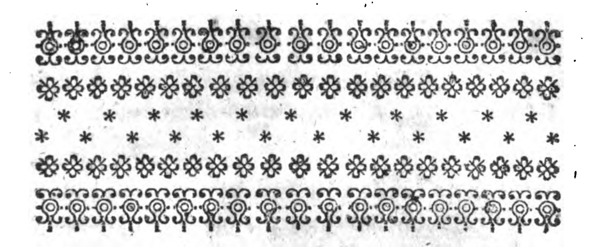
*
* *

Les esprits esclaves
De ces passions,
Sont dans les entraves
Des illusions.

FIN
DU PREMIER LIVRE.



REMAR-



REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES SUR LE PREMIER LIVRE.

****

(1) Nous n'avons plus aujourd'hui ces premieres Poëſies dont parle ici Boëce.

(2) Les Muſes étoient au nombre de néuf dont voici les noms: *Clio*, *Calliope*, *Melpoméne*, *Thalie*, *Erato*, *Euterpe*, *Terpſichore*, *Polymnie*, & *Uranie*. Leur *divine Energie* dont je parle ici, eſt l'Enthouſiaſme des Poëtes.

(3) Poëſie propre à chanter des aventures triſtes: Elle eſt ici perſonifiée, comme Des-Preaux l'a fait dans ſon Art poëtique.

En longs habits de deüil la plaintive Elégie.

(4) Les

(4) Les Poëtes repréſentent le *Tems* ſous la figure d'un Vieillard aîlé & armé d'une faulx.

(5) Dans le tems que Boëce compoſoit cet ouvrage, il étoit priſonnier à Pavie, attendant à toute heure l'arrêt de mort qui lui fut enfin prononcé au bout de ſix mois de captivité. voy. ci après la Note (61)

(6) Cette lettre ſignifie *la Philoſophie* qui conduit à la connoïſſance de la Divinité repréſentée par l'autre lettre.

(7) Zénon, Philoſophe d' Elée, diſciple de Parmenide, Inventeur de la Dialectique, étoit en réputation ſous la LXIX. Olympiade vers l'an 504. avant l'Ere Chrétienne. Il enſeignoit qu'il y a pluſieurs Mondes; & qu'il n'y a point de vuide; que la nature des choſes eſt compoſée de chaud & de froid, de ſec & d'humide; & que l'ame participe de toutes ces choſes. Il ſera encore parlé plus bas de ce Philoſophe ſous la Note (22).

(8) Boëce parle ici de la Philoſophie que Platon avoit enſeignée dans l'Académie, qui étoit une Maiſon avec des Jardins dans le Céramique, un des fauxbourgs d'Athenes. On lui donna le nom d'*Académie* parceque c'étoit l'héritage d'un riche Athénien, nommé *Academus*. Platon naquit vers l'an 429. avant J. C. ſous la LXXXVII. Olympiade. Il fut diſciple de Cratyle qui ſuivoit les ſentimens d'Heraclite & d'Hermogene, Sectateur de Parmenide. Enſuite il s'attacha ſucceſſivement à Socrate, à Euclide,

clide, à Théodore & enfin à Philolaus & Eurythus, Pythagoriciens. Le sistème de sa Philosophie étoit composé de ce qu'avoient conçu de plus juste Heraclite pour la Physique & pour les choses qui tombent sous les sens: Pythagore pour la Logique & pour tout ce qui depend du seul raisonnement; & Socrate pour la Morale. Il disoit que Dieu est un Etre très-simple. Il appelloit Dieu *la Souveraine Sagesse qui connoit tout.* Il croioit que Dieu a créé le Monde; qu'il est au dessus de tout Etre & de toute Essence, aussi bien que de tous les Corps; qu'il gouverne le Monde & toutes ses parties. Il disoit encore qu'il y a des Démons ou purs Esprits; que Dieu a créé l'ame humaine; que l'ame est immortelle; que les hommes ressuscitent après leur mort, &c. Les premiers Peres de l'Eglise ont presque tous été Platoniciens, & ont fait plus d'état de la doctrine de l'Académie que de celle de tous les autres Philosophes. S. Augustin proteste dans le VII. livre de ses Confessions, qu'il s'est servi fort heureusement de leurs Livres, pour se faciliter l'intelligence de beaucoup de vérités orthodoxes, & qu'il avoit trouvé dans quelques uns presque tout le commencement de l'Evangile de S. Jean. D'autres avoient déja dit que Platon avoit pénétré dans le mystere de la Trinité. S. Justin Martyr, Clement-Alexandrin, Eusebe, & quelques autres lui ont donné cette loüange.

(9) Les Poëtes font les Syrenes des Monstres Marins qu'ils représentent comme des filles, dont la moitié du corps est poisson. Ils disent qu'elles attirent

tirent les passans par la douceur de leur harmonie, pour les dévorer; qu'il y en a trois, filles d'Achéloüs & de la Muse Calliope: Savoir, Parthénope qui chante; Ligie qui joüe de la flûte, & Leucosie qui joüe du Luth.

(10) L'Univers ou le Monde comprend le Ciel & la Terre & toutes les choses créées. Ce que la Philosophie dit ici de Boëce a rapport à l'étude qu'il avoit faite de l'Astronomie. Il avoit traduit en Latin le Sistème du Monde de Claude Ptolomée, Mathématicien célèbre, qui vivoit sous l'Empereur Antonin le Débonnaire dans le second siecle. Le Monde est divisé par ce Sistème en deux Régions: l'une *Ethérée*, l'autre *Elémentaire*: la Région Ethérée ou Celeste commence par le premier mobile, qui dans l'espace de vingt-quatre heures fait son mouvement de l'Orient à l'Occident. Ce Ciel imprime ce même mouvement aux dix Cieux inferieurs, qui sont le double Crystallin, le Firmament, & ceux des sept Planetes. Il admet les deux Crystallins entre le premier mobile & le Firmament, pour rendre raison de quelques irrégularités qu'il avoit observées dans le premier mobile. La Région Elémentaire, qui commence sous la concavité du Ciel & de la Lune, renferme les quatre Elémens qui sont le Feu, l'Air, l'Eau, & la Terre. Il compose le Globe Terrestre de la Terre & de l'Eau, & le place immobile au centre du Monde. L'Element de l'Air environne le Globe Terrestre, & est environné de celui du Feu. Tel est le Sistème de Ptolomée, avec lequel il est difficile d'accorder plusieurs observations qu'ont fait

fait les Astronomes qui sont venus depuis. Copernic qui est de ce nombre & qui vivoit dans le XV & XVI Siécle, établit le sistème du Soleil immobile & du mouvement de la Terre. C'est ainsi qu'il a renouvellé l'ancienne opinion du Philosophe Aristarque de Samos, & qu'il a soutenu après lui & après beaucoup d'autres Philosophes, que la Terre étoit mobile, & que sa situation n'etoit pas dans le centre de l'Univers. Il place le Soleil au centre du Monde. Mercure, qui est la planéte la plus proche du Soleil, fait son mouvement autour de cet Astre dans l'espace de trois mois. Venus se meut aussi autour du Soleil dans un cercle qui enferme celui de Mercure & fait sa révolution en sept mois & demi. La Terre fait aussi son mouvement autour du Soleil dans un cercle qui environne celui de Venus & ce mouvement s'accomplit en un an. Elle en a encore un autre qui se fait en vingt quatre heures autour de son axe ; & c'est par ce mouvement qu'on explique le jour & la nuit. La Lune tourne autour de la Terre en vingt sept jours ou environ. Mars se meut & fait son circuit dans un quatrieme cercle qui embrasse celui de la terre & a le Soleil pour centre. Sa révolution se fait à peu près en deux ans. Jupiter est situé au dessus de Mars & fait son mouvement autour du Soleil en douze ans ou environ. Saturne est la plus élevée de toutes les planétes & fait aussi son circuit autour du Soleil dans l'espace d'environ trente années. Au dessus du cercle de Saturne, Copernic place le Ciel des Etoiles qui est immobile selon sa pensee. Pour reprendre ce sistê-

me en peu de mots, le Soleil immobile eſt placé au centre du Monde. Mercure, Venus, la Terre, Mars, Jupiter, & Saturne, font leur mouvement dans six cercles autour du Soleil. Mais la Terre a un autre mouvement autour de ſon axe, & la Lune fait ſon circuit autour de la Terre. Par ce ſiſtème on évite la difficulté qu'il y a d'éxpliquer le mouvement journalier du Soleil dans un eſpace immenſe & avec une rapidité inconcevable. Quoique Copernic place le Soleil immobile au centre du Monde, enſorte qu'il ne change pas de lieu pour en occuper un autre, néanmoins ſes Sectateurs lui donnent un mouvement circulaire autour de ſon axe, & diſent que cette révolution ſe fait en vingt ſept jours. Ils établiſſent ce mouvement pour expliquer les apparences des taches qu'on a découvertes ſur le corps de cet Aſtre avec des Télescopes, ou Lunettes de longue vûë, parceque ces taches changent de ſituation pendant vingt ſept jours. A l'egard de la Terre, Copernic lui donne trois mouvemens, le premier qu'elle fait en un jour, le ſecond qu'elle fait en un an, & le troiſieme qui tient toujours l'axe de la Terre dans une même poſition. Le mouvement journalier eſt la révolution que fait la Terre vers l'Orient en vingt quatre heures ſur ſon propre axe, enſorte que la partie de la Terre qui regarde le Soleil eſt éclairée & l'autre dans l'obſcurité. Le mouvement annuel eſt celui que la Terre fait ſous les ſignes du Zodiaque, lors qu'entre Venus & Mars, elle fait ſon cours autour du Soleil dans l'eſpace d'une année. Le troiſieme mouvement ſert pour rendre

rendre raiſon des différentes ſaiſons & de l'inégalité des jours dans les différens climats. Voila le ſiſtême de Copernic que la plus part des Savans ſoutiennent encore par des raiſons très-ſolides. Le Cardinal de Cuſa avoit agité & défendu cette opinion quelque tems avant Copernic. Mais Copernic a eu l'honneur de l'invention de ce ſiſteme, parcequ'en effet il l'a rectifié & a mis ſes partiſans en état de rendre raiſon des mouvemens & des phénomenes Celeſtes. Ticho-Brahé qui eſt venu après Copernic dans le XVI. Siecle, met la Terre immobile au centre du Monde, & la conſiderant comme le centre du mouvement des deux luminaires, c'eſt à dire du Soleil & de la Lune; il ſuppoſe qu'ils font leur révolution autour du Globe Terreſtre, établiſſant encore ce même Globe pour centre du Firmament & du premier mobile. Car en poſant la Terre immobile, il lui a falu imaginer un premier mobile de même que Ptolomée. Il fait le Soleil centre du mouvement de Mercure, de Venus, de Mars, de Jupiter & de Saturne. Comme la penſée de la mobilité de la Terre choqua d'abord la plus-part des Aſtronomes & des Philoſophes, parcequ'elle ſembloit contraire à la raiſon, aux ſens, & aux opinions des Theologiens, pluſieurs rejetterent le ſiſtême de Copernic & s'attacherent à celui de Ticho-Brahé qui rendoit à peu près la même raiſon des apparences Celeſtes; & tous deux firent rejetter celui de Ptolomée comme ne s'accordant pas avec les nouvelles obſervations depuis l'uſage des Lunettes de longue vûë. Enfin Des Cartes qui publia ſon ſiſtè-

me dans le XVII Siecle, place le Soleil au centre du Monde & ſuit à peu près la diſpoſition de Copernic; mais il ne donne point de mouvement propre à la Terre, & dit qu'elle eſt inſenſiblement emportée par le cours de ſon Ciel qui fait ſa révolution autour du Soleil. Quelques uns de ſes Diſciples diſent que pour concevoir cette immobilité de la Terre, qui change de place, il faut s'imaginer un homme couché dans un bâteau, où il n'a de lui-même aucun mouvement, quoique le bâteau l'emporte d'un lieu à un autre. Voilà quelles ſont les parties du Monde & l'ordre de leur disposition ſelon les divers ſentimens des Philoſophes.

(11) Les quatre points cardinaux du Monde, qui ſont l'Eſt ou l'Orient, L'Oüeſt ou l'Occident, le Sud ou le Midi, le Nord ou le Septentrion.

(12) Il ne s'agit ici que des Planétes ou des Etoiles errantes qui ont leur mouvement propre d'Occident en Orient, & qui ne gardent pas entre elles la même diſtance que les Etoiles fixes du Firmament. Ces Planétes ont chacune leur Ciel ou leur Orbe, c'eſt à dire un cercle dans lequel elles font leur révolution. Elles ſont au nombre de ſept, ſavoir, Saturne, Jupiter, Mars le Soleil, Venus, Mercure, & la Lune. Les nouveaux Aſtronomes ont découvert neuf autres petits corps Celeſtes que l'on nomme *ſatellites*, ou gardes, parceque ce ſont comme des Officiers qui les accompagnent & les ſuivent. Il y en a cinq qui

qui se meuvent autour de Saturne & quatre autour de Jupiter. Le plus proche de cette derniére Planéte est d'un grand usage pour redresser les Longitudes dans la Géographie, en observant le tems où il souffre Eclipse dans l'ombre de Jupiter. On a encore reconnu que Saturne est environné d'un anneau large & plat qui ne touche point à son Globe, à peu près comme les Globes artificiels sont environnez d'un cercle que l'on nomme Horizon. Dans Jupiter on voit des bandes obscures & quelques taches qui prouvent qu'il tourne autour de son Axe environ en dix heures de tems, & l'on reconnoît de même que Mars tourne en vingt quatre heures. Parmi les sept Planétes, il n'y a que le Soleil qui soit lumineux de soi-même, les six autres empruntant leur lumiere de cet Astre. Le Soleil, selon le calcul le plus récent des Astronomes, a le diamétre environ cent fois plus grand que celui de la Terre; par conséquent son corps contient la Terre un million de fois. Le même diamètre du Soleil est à celui de l'anneau de Saturne comme 37. à 11. A celui du Globe de Saturne comme 37. à 5. A celui de Jupiter comme 11. à 2. A celui de Mars comme 166. à 1. Et à celui de Venus comme 184. à 1. Le Soleil est aussi la seule des Planétes qui brille comme les Etoiles fixes. Sa couleur paroît jaune: Saturne est pâle & de couleur plombée: Jupiter tire sur l'Azur: Mars est rouge; Venus éclatante, Mercure étincelant & la Lune blanche. Quelques Modernes fondez

ſur des obſervations faites avec le Téleſcope ou la Lunette de longue vûë, ont repréſenté le Soleil avec quantité de petites montagnes qui ſemblent vomir des flammes; mais ces apparences ſont un effet des réfractions qui nous le font paroître ainſi lors qu'il eſt proche de l'Horizon: car étant un peu élevé & dégagé des vapeurs, il paroit rond & presque ſans aucune inégalité. Mars paroît quelque fois en Croiſſant, comme s'il imitoit les divers aſpects de la Lune, ſelon qu'il eſt différemment ſitué au reſpect du Soleil & de notre vuë. On y a auſſi obſervé deux macules ou taches. Venus a les mêmes apparences que Mars, ſelon ſes diverſes ſituations. Mercure eſt difficile à obſerver, parcequ'il eſt beaucoup plus petit que la Terre, & qu'il ne s'eloigne guères du Soleil. Cependant on a remarqué avec le Téleſcope, qu'il paroît quelque fois en figure de Croiſſant. La Lune eſt un corps ſphérique & opaque qui n'a, comme il a été dit, d'autre lumiere que celle qu'elle reçoit du Soleil. On ne ſait pas encore ſi elle tourne ſur ſon propre centre. Elle fait le tour de ſon cercle d'Occident en Orient en vingt ſept jours ſept heures quarante-une minutes. Mais comme pendant ce tems là le Soleil avance auſſi d'Occident en Orient, la nouvelle Lune ne paroît qu'au bout de vingt neuf jours douze heures quarante quatre minutes. On appelle *nouvelle Lune*, quand elle eſt conjointe avec le Soleil: *premier quartier*, lors qu'elle eſt plus occidentale que le Soleil de

quatre

quatre vingts dix degrez: *pleine Lune*, lors qu'elle en eſt à cent quatre vingts degrez: Et *dernier quartier* lors qu'elle eſt plus orientale que le Soleil de quatre vingts dix degrez. Anaxagoras dont je parlerai ſous la Note (20) enſeignoit qu'il y avoit des collines, des vallées, & des habitans dans la Lune, & que le Soleil étoit une maſſe de matiere tout à fait en feu & plus grande que le Peloponeſe. Les taches de la Lune proviennent de l'inégalité de ſa ſurface. Elle paroit avoir une face humaine; mais ce viſage ne ſe voit point lors qu'on l'obſerve avec le Téleſcope qui repréſente ſeulement ſon corps avec des inégalitez & des apparences de montagnes & de vallées, & même quantité de figures bizarres & irrégulieres. Les nouveaux Obſervateurs y ont découvert des concavités perpendiculaires en façon de puits. Le Soleil en éclaire toujours la moitié, ſi ce n'eſt lors qu'elle eſt éclipſée & obſcurcie par l'ombre de la Terre qui ſe trouve entre elle & le Soleil. Pluſieurs Aſtronomes diſent que le Soleil eſt éloigné de la Terre d'onze cens mille lieües; la Lune de trente cinq mille; Venus de ſoixante quatre mille; Mercure de cent ſoixante ſept mille; Mars de douze cens mille; Jupiter de huit millions de lieuës; Saturne de quatorze millions. D'autres font un calcul different, & diſent que du centre de la Terre jusqu'au Ciel de la Lune, il y a quarante ſept mille deux cens quatre lieües; & de la Terre jusqu'au Soleil, un million ſix cens quatre mille ſept cens onze lieües.

 (13) Les

(13) Les Vents sont nommez fils du Ciel & de la Terre par les Poëtes. L'Ecriture sainte place l'origine des Vents parmi les Trésors de Dieu, c'est à dire parmi les choses les plus secrètes & les plus cachées aux hommes. Les Philosophes ont cru que les vapeurs de la Terre, mêlées avec quelques influences des Astres étoient la cause des Vents; C'est l'opinion d'Aristote dans ses méteores. Voilà de quelle maniere il faut entendre, ce qu'on a supposé que les Vents sont fils du Ciel & de la Terre. St. Augustin lui même au Livre *de la quantité de l'ame* où il s'étend fort sur cette matiere, dit que le Ciel & la Terre produisent les Vents. Les Poëtes feignent que Jupiter leur a donné pour Roy ou Gouverneur, Eole, qui les tient enfermez dans le creux des Rochers d'où il les lâche quand il le juge à propos. Au premier Livre de l'Enéide, Neptune, Dieu de la Mer, trouve mauvais qu'ls aient excité une tempête sans sa permission.

Eurum ad se Zephyrum que vocat: dehinc talia fatur:
Tanta-ne vos generis tenuit fiducia vestri?
Jam Cœlum Terramque, meo sine Numine, VENTI,
Miscere; & tantas audetis tollere moles?
Quos ego... sed motos præstat componere fluctus,
Post mihi non simili pœna commissa luetis.
Maturate fugam, Regi que hæc dicite vestro:

Non

Non illi imperium pelagi sævumque tridentem,
Sed mihi sorte datum. Tenet ille immania saxa,
Vestras, Eure Domos. Illa se jactet in aula
Æolus, & clauso Ventorum carcere regnet.

Eole étoit grand Astronome & avoit une parfaite connoissance des Vents qu'il prédisoit en observant le cours des nuées & de la fumée, qui sortoit de l'Isle de Vulcain où il regnoit. Diodore de Sicile dit que ce fut un Prince pieux & juste qui faisoit bon accueil aux Etrangers, & qui inventa l'art de se servir de voiles dans la navigation. Strabon ajoute que par le flux & le reflux des Eaux il jugeoit de la nature du Vent qui devoit regner bientôt après, & qu'ainsi il prédisoit les tempêtes: ce qui fit croire au vulgaire ignorant que les Vents étoient sous sa domination. Ses avis ne furent pas inutiles à Ulisse, qui le consulta en passant, & qui apprit de lui les Vents qui devoient regner pendant son voiage. Homere a donné à cette histoire un tour fabuleux, mais fort ingenieux: car il feint que cet Eole tenoit les Vents dans des cachots, & qu'un jour il les enferma tous dans un outre, dont il fit present à Ulisse. Bochart remarque qu'*Aol* est un mot Phénicien qui signifie *Tempête* & duquel est derivé celui *d'Aella* en Grec. C'est apparemment delà qu'Homere a fait Eole Roi des Tempêtes, & comme dit Horace, *Ventorum pater,*

On

On dit qu'au païs des Lapons, il y a des Sorciers qui vendent le Vent à ceux qui vont en mer, & qui font lever celui qui leur est necessaire, parcequ' ils connoissent peut être, par de certains signes naturels tirez des Eaux ou des Astres, le Vent qui se doit lever, & qu'ils le prédisent aux Pilotes ignorans.

(14) L'Eau est le troisieme des quatre Elemens; Celle, dont il s'agit, est formée des vapeurs de la Terre que le Soleil attire, condense & resoud ensuite. La Gréle est une Eau condensee & congelée par le froid en tombant de la moyenne région de l'air. Elle prend diverses figures selon les divers degrez du froid ou de la chaleur de l'air que rencontrent les parties de la nuë qui se fond & se dissoud Ce sont quelque fois de petits Glòbules sphériques; quelque-fois les particules, qu'on appelle Grêle, sont aigues, ou en forme pyramidale. Quelque fois la Gréle est mince & platte, & taillée en forme d'Etoiles à six pointes égales. La Glace est une Eau fixee, arrêtée par le froid, & qui a perdu son mouvement. Les Philosophes croient communément que ce qui fait la Glace, ce sont certains esprits de nitre, qui en hiver se mêlent parmi les parties de l'Eau, & qui étant d'eux mêmes peu propres au mouvement, à cause de leur figure & de leur inflexibilité, affoiblissent & détruisent peu à peu celui des parties ausquelles ils se sont attachez. On cherche encore la raison pour laquelle les corps aqueux se dilatent par la Gelee, & pourquoi le volume de Glace est plus grand & occupe plus de place

que

que le volume d'Eau. La Gelée blanche est une premiere & mediocre Gelée qui fixe la Rosée dans les premieres matinées fraiches de l'Automne. C'est un amas de parcelles de Glace, qui ont des figures differentes, selon les differens états où le froid, qui est survenu, a rencontré les parties de vapeurs, dont elles sont composées. La Neige vient de ce qu'en hiver les régions de l'air sont tout à fait froides, & que dans ce grand froid les nuées passent fort vîte, de la condensation, qui peut les reduire en pluye, à celle qui peut les reduire en glace; de sorte qu'en hiver, sitôt que les nuées commencent à se changer en de très-petites gouttes d'Eau, chacune de ces petites parties se glace & se touchant les unes les autres, elles forment des flocons de Neige, qui laissant dans eux mêmes plusieurs petits intervalles, comme autant de pores remplis d'air subtil, sont fort legers. La Neige est blanche, parceque les petites parties de Glace qui composent ses flocons étant dures, solides, transparentes & differemment arrangées, elles reflechissent la lumiere de toutes parts. La Rosée est causée par la froideur & l'humidité de la nuit qui condense les vapeurs. Je voudrois par la même occasion expliquer ici la cause de l'Arc en Ciel, mais on n'en a encore rien trouvé jusqu'à present qui puisse contenter un esprit raisonnable. On croit cependant que ce météore n'est qu'un effet de la réfraction des raions du *Soleil*, laquelle se fait au travers des gouttes spheriques d'Eau, dont l'air est rempli, & qui sont tout à fait transparentes.

(15) Les

(15) Les Eclairs qui annoncent & précédent le bruit du Tonnerre, consistent, en ce que les exhalaisons, qui se trouvent entre deux nuës, étant enflammées ou par le choc, ou par la chûte des nuës, ou par la rapidité de leur mouvement, elles poussent les petites boules du second Elément vers les objets d'alentour, d'où se réflechissant vers nos yeux, nous sommes excitez à voir ces objets, comme s'ils étoient enflammés ou éclairez du Soleil. A l'égard du Tonnerre ou de la Foudre, c'est une exhalaison grasse, nitreuse & sulphurée, qui s'enflamme par le choc des nuës, lesquelles se forment quelque fois les unes audessus des autres, & sont alternativement, composées de vapeurs, & d'éxhalaisons que la chaleur a enlevées des entrailles de la Terre. L'Air qui s'est échauffé dans le voisinage de la Terre, s'élevant vers les plus hautes nuës, s'y applique & en condense les parties; ce qui fait que cette nuë descend toute entiere avec vitesse sur la plus basse: cela étant, l'air qui est pressé entre la nuë de dessus, & celle de dessous sort par les extrêmités, & par un passage si étroit qu'il produit un grand bruit en s'échappant.

(16) Les Poëtes feignent que le Soleil va se coucher tous les soirs dans le sein de Thetis, femme de l'Ocean. Ils lui donnent un Char attelé de quatre chevaux ailez qu'ils nomment Pyroïs, Eoüs, Ethon, & Phlegon, Ovide en parle au second Livre de ses Métamorphoses en ces termes:

Interea

Interea volucres Pyroïs, Eoüs & Æthon,
Solis equi: quartus que Phlegon, hinnitibus auras
Flammiferis implent.

Ovide décrit dans le même Livre d'une maniere fort ingenieuse l'avanture de Phaëton fils du Soleil & de Climéne, lequel se laissant entraîner à son ambition osa entreprendre de conduire le Char de son Pere au moins pour un jour: mais ne sachant point la route qu'il faloit tenir, & n'ayant pas assez de force pour gouverner les chevaux, il s'approcha trop près de la Terre qui fut presque entiérement brûlée: Ce qui irrita si fort Jupiter qu'il le tua d'un coup de foudre & le précipita dans le Pô. On croit que ce qui donna lieu à cette Fable fut, que Phaëton, Prince des Liguriens & grand Astrologue, s'appliqua uniquement à étudier le cours du Soleil & négligea absolument la conduite de son Royaume. On ajoute que de son tems l'Italie se vit embrasée du côté du Pô, de chaleurs si extraordinaires que la Terre en devint seche & sterile pendant plusieurs années.

(16*) Voy. plus haut la Note (13)

(17) Voy. plus haut la Note (8)

(17*) Socrate, Philosophe Athénien, naquit la 4e année de la LXXVII Olympiade, l'an 469 avant J. C. Il étudia sous Anaxagoras & Archelaüs. Après avoir cultivé l'étude de la Physique, il l'abandonna

donna pour s'attacher entiérement à la Morale. L'Oracle d'Apollon le déclara l'homme de toute la Gréce le plus ſage; mais quelques Auteurs croient que cet Oracle n'eſt autre choſe, que la réputation qu'il s'étoit aquiſe par ſa modération & ſes autres bonnes qualités. Il diſoit ſouvent qu'on avoit grand ſoin de faire un portrait qui reſſemblât, mais qu'on ne ſe donnoit aucune peine pour reſſembler à la Divinité dont on eſt le portrait; qu'on ſe paroit au miroir, mais qu'on ne ſe regardoit jamais dans celui de la vertu. Ses ſentimens, à l'égard de Dieu, étoient très-reſpectueux, & très-raiſonnables. Il ſe moquoit, dit on, de la pluralité des Dieux du Paganiſme: ce qui le fit accuſer d'impiété par Anytus & Melitus, & condamner à boire du jus de Ciguë. Lors qu'on lui rapporta qu'il avoit été condamné à mort par les Athéniens: *Et eux*, dit il, *par la Nature.* Mais *c'eſt injuſtement*, dit ſa femme. *Voudrois-tu que ce fût juſtement?* reprit-il. Le jour qu'il devoit boire le poiſon, un de ſes amis lui aiant envoyé une belle robe: *comment*, dit-il, *celle qui m'a ſervi pendant ma vie, ne me ſuffira pas à la mort?* Il mourut ainſi à l'age de ſoixante dix ans, la premiere année de la XCV Olympiade, l'an 400. avant J. C. Les vertus & la fin de ce ſage Philoſophe, lui ont attiré les éloges de St. Juſtin martyr & de pluſieurs Peres de l'Egliſe, qui ont été jusqu'à dire qu'ils ne déseſperoient point de ſon ſalut. Eraſme ne s'eſt point fait ſcrupule d'écrire dans un de ſes Dialogues, qu'autant de fois qu'il liſoit la belle fin de Socrate, il ne pouvoit preſque pas s'empecher de s'écrier:

O Saint

O Saint Socrate priés pour nous. Vix mihi tempere, ce ſont ſes termes, *quin dicam: Sancte Socrates; ora pro nobis.*

(18) Epicure Philoſophe, né à Gargetium près d'Athénes ſous ſa CIX Olympiade l'an 342. avant J. C. faiſoit conſiſter le ſouverain bien dans la volupté, non pas, comme ſes ennemis l'ont cru, dans une volupté infame, mais dans une volupté inſeparable de la vertu. Quelques uns de ſes Diſciples, qui ſe plongerent dans toutes ſortes de plaiſirs brutaux, ont été cauſe que pluſieurs ſe ſont imaginez, qu'il enſeignoit une doctrine peu honnête. Il eſt conſtant neanmoins que la volupté d'Epicure, étoit accompagnée de temperance. Sa morale porte que les tourmens n'empechent point la felicité du Sage, bien que la douleur lui puiſſe arracher quelques ſoupirs. Ses ſentimens ſur l'ame & ſur la Divinité ont été très impies; car il ſoutenoit que les Dieux n'avoient aucun ſoin des choſes d'ici bas, & qu'ils ne faiſoient mal à perſonne; & à l'égard de l'ame, qu'elle étoit compoſée d'atomes & mortelle. Ses Sectateurs qui ont le nom d'Epicuriens, étoient de deux ſortes, les rigides & les relachez. La difference qu'il y avoit entre eux étoit grande. Ces derniers expliquoient fort mal les ſentimens d'Epicure, & faiſoient un très mauvais uſage de ſa doctrine, Car ſous pretexte que ce Philoſophe faiſoit conſiſter le ſouverain bien dans la volupté; aulieu de prendre la volupté, dans le ſens de leur Maitre, pour le plaiſir que donne la pratique de la vertu, de la juſtice, & de

& de l'honnêteté, ces faux Epicuriens la prenoient, au contraire, pour les infames plaisirs de la débauche. Les véritables Epicuriens appelloient ces indignes Sectateurs, les Sophistes de leur doctrine. Parmi ces Sophistes, Catius, dont parlent Ciceron, Horace, & Quintilien, tient le premier rang. Sénéque, quoique Stoicien, donne beaucoup de loüanges à Epicure. Il mourut d'une rétention d'urine, que lui causa la pierre, après avoir souffert des douleurs incroiables pendant quatorze jours, sans temoigner la moindre impatience. Il étoit dans la soixante douzieme année de son age, la deuxieme de la CXXVII. Olympiade & la 271 avant J. C.

(19) Les Stoiciens ou Stoïques étoient une secte de Philosophes dont avoit été auteur Zenon de Citium en Cypre, different de l'autre Zenon d'Elée dont il a été parlé plus haut sous la Note (7) Ces Philosophes prirent leur nom de secte d'un Portique dit par les Grecs *Stoa* où Zenon se plaisoit à discourir dans Athénes. Le fondement de leurs opinions étoit, que tout se faisoit par une nécessité fatale, qu'ils définissoient un ordre établi & ordonné de tout tems à toutes choses enchainées les unes aux autres, sans pouvoir être changées par Dieu même: & c'est ce qu'ils appelloient *Fatum*, ou *le Destin*, qu'ils disoient lier les mains à Jupiter même. Ils faisoient aussi les vices égaux: de sorte qu'ils disoient que c'etoit un aussi grand peché de tuer

un

un bœuf qu'un homme; & qu'il y avoit autant de mal de faire mourir le dernier de la populace que si c'étoit un Roi. Leurs opinions ont été combatues par les Platoniciens & les Péripatéticiens. Zenon avoit retenu beaucoup de la morale des Cyniques: C'est pour cela que Juvenal a dit que les Stoiciens & les Cyniques ne différoient entre eux que par les habits; mais que leur doctrine étoit la même. Zenon vouloit que toutes les femmes fussent communes entre les Sages, & que chacun eût commerce avec la premiere qu'il rencontreroit, sans s'attacher à aucune, disant que c'étoit le moyen d'empêcher la jalousie, & les soupçons de l'adultere; & que chacun regarderoit en particulier tous les jeunes gens comme ses propres enfans. Il faisoit consister la souveraine felicité à vivre conformément à la Nature, selon l'usage de la droite raison. Cleanthe, Chrysippe & les autres successeurs de Zenon, se sont tellement attachez à cette maxime, qu'ils ont soutenu qu'avec la vertu on pouvoit être heureux, au milieu même des tourmens & malgré les disgraces de la Fortune. Ils ont parlé de Dieu comme n'en reconnoissant qu'un: & Zenon soutenoit que les noms des autres Divinitez lui appartenoient, comme des titres dont les Grecs avoient voulu marquer tous les attributs de sa bonté & de sa puissance. Mais avec ce sentiment, ils sont tombez dans une grande erreur, en soutenant que Dieu n'étoit autre chose que l'ame du monde, qu'ils consideroient

comme son corps, & les deux ensemble comme un Animal parfait. Ils avoient encore des opinions erronées touchant le Sage, les Biens & les Arts Libéraux. Avec tout cela, il faut avoüer qu'il y a eu de Grands-Hommes dans cette Secte. On dit que Zenon s'étrangla de ses propres mains, après une chûte. Ses Disciples se sont maintenus dans cette liberté de se faire mourir eux-mêmes. Eusebe met cette mort sous la premiere année de la CXXIX Olympiade, la 264. avant J. C.

(20) Anaxagoras, l'un des plus illustres Philosophes de l'Antiquité, étoit né à Clazoméne dans l'Ionie, vers la LXX Olympiade, 428 ans avant J. C. Il fut Disciple d'Anaximénes. Il s'appliqua tout entier à la recherche de la Nature, & disoit qu'il étoit né pour contempler le Soleil, la Lune, & le Ciel. Comme il s'étoit établi dans Athénes, quelqu'un lui demanda s'il ne se soucioit point de son païs. Sa réponse fut admirable & digne d'un Philosophe qui eût été Chrétien: *Oui,* dit il, en levant la main vers les Cieux, *J'ai un souci extrême de ma Patrie.* Anaxagoras fut un esprit presque universel. Mais quelque sage qu'il fût, il eut un procès à soutenir dans Athénes: on l'y mit en prison, après l'avoir accusé d'impiété. Les uns disent qu'il fut condamné; Les autres, qu'il fut absous. Ceux qui avancent que ce Philosophe fut condamné, paroissent en trouver un témoignage dans ce que dit ici Boëce, & disent que lors qu'on en apporta la nouvelle à Anaxagoras, il répondit, en parlant de ses Juges: *Il y a*

ong

long-tems que la Nature a prononcé ſon arrêt autant contre eux que contre moi. Il compta pour très-peu de choſe de vivre ou de mourir hors de ſa Patrie; & comme on lui demanda à Lampſaque où il mourut, s'il vouloit qu'après ſa mort on le transportât à Clazoméne ſa Patrie; il dit à ſes amis qui lui en parloient: *Que cela n'étoit pas néceſſaire, le chemin des Enfers n'étant pas plus long d'un lieu que d'un autre.* Il ne faut pas cependant oublier, que la force & la ſublimité de ſon génie, ſon travail, ſon application & l'abondance de ſes découvertes, ne firent que le conduire à l'incertitude; car il ſe plaignoit que tout eſt plein de tenebres. Ce fut peut-etre ce qui l'obligea de dire que tout conſiſte dans l'opinion; & que les objets ſont ce que l'on veut, c'eſt à dire, tels ou tels, ſelon qu'ils nous ſemblent tels & tels. Du reſte quoi qu'il enſeignât que l'Ame eſt un Etre aërien, il la croioit immortelle, & il penſa d'un autre côté que le Ciel & la Terre périroient.

(21) Voy. plus haut la Note (17*).

(22) Le Philoſophe Zénon, dont il s'agit ici, n'eſt point le *Citien* dont j'ai parlé ſous le Note (19), mais l'Eléen déja mentionné ſous la Note (7). Ce Philoſophe étant entré dans une conſpiration, pour rendre la liberté à ſa Patrie opprimée par le Tyran Néarque; d'autres diſent par Demyle; l'entrepriſe fut découverte. Mais Zénon eut le courage de ſe couper la langue

 aveç

avec les dents, & de la cracher au visage du Tyran, de peur d'être forcé par la violence des tourmens, à réveler ses complices. Quelques uns ajoutent qu'il fut pilé tout vif dans un mortier.

(23.) Canius fut accusé par l'Empereur Caligula, d'avoir eu connoissance d'une conspiration qui avoit été formée contre ce Prince. Voy. plus bas la Note (52). Ce Canius est différent d'un autre surnommé *Rufus*, qui vivoit sous l'Empereur Domitien, & qui étoit un Poëte Latin, natif de Cadix, dont Martial parle comme d'un Ecrivain enjoué & délicat.

(24) Lucius Annæus Sénéque, Philosophe Stoïcien né à Cordoüe, vers l'an 13. de J. C. étudia la Philosophie sous Socion-Alexandrin & Photin de la Secte des Stoïques. Sous l'Empereur Caligula, il fut relegué dans l'Isle de Corse, d'où, apres deux ans de séjour, il fut rappellé par Agrippine, qui avoit épousé l'Empereur Claude; pour donner à ce Philosophe la conduite de son fils Neron qu'elle vouloit élever à l'Empire. Ce Prince profitant des instructions de son Précepteur, passa les cinq premieres années de sa domination, d'une maniere à servir d'Exemple aux meilleurs Princes. Mais après que Poppée & Tigellin se furent rendus maîtres de son esprit, il s'abandonna à ces crimes abominables, qui l'ont rendu la honte du Genre Humain. La vertu de Sénéque étoit une censure continuelle

de ses vices. Il s'en voulut débarasser par le poison, mais la chose n'eut point d'effet. Quelque tems après, Neron sachant que son Précepteur avoit sçu la conjuration de Pison contre sa personne, profita de cette occasion pour se défaire de lui. Il lui laissa le choix du genre de mort, & Sénéque se fit ouvrir les veines. Pendant ces derniers momens, il s'entretint avec ses amis qui pleuroient à l'entour de lui; & par de graves discours il tacha d'arrêter leurs larmes, se servant tantôt de la douceur & tantôt de la sévérité. Sa femme Pauline se fit ouvrir en même tems les veines, pour mourir avec lui. Sénéque ennuié des longueurs de la mort, pria Statius-Annæus, son medecin & son ancien ami, de lui donner un poison, qu'il lui gardoit depuis long tems à tout évenement. Mais les veines étant déja épuisées, & les membres froids, le venin n'y put faire aucune impression: de sorte qu'on fut obligé de l'étouffer avec la vapeur d'un bain chaud. Il mourut l'an 65. de J. C. Quelques Auteurs ont cru que Sénéque avoit été Chrétien, & avoit eu commerce de lettres avec St. Paul. Mais pour être convaincu du contraire, il ne faut que remarquer ce que Tacite en rapporte, lorsqu'il parle de sa mort: *Comme il entroit dans le bain*, dit-il, *il prit de l'eau dont il arrosa les plus proches de ses Domestiques, & dit qu'il faisoit ces éffusions à Jupiter le Liberateur.* On rapporte treize Epitres tant de Senéque à St. Paul que de St. Paul à Sénéque: mais on ne doute plus aujourdhui de leur supposition.

 (25) Je

(25) Je ne sais de qui Boëce veut ici parler, si ce n'est de Valerius Soranus, Poëte Latin qui vivoit du tems de Jules-Cesar, vers l'an 50. avant J. C. Il divulgua, à ce qu'on croit, le nom du Dieu tutelaire de Rome, & fut condamné à mort pour ce sujet. Varron rapporte ces deux vers de Soranus sur la nature de Dieu.

Jupiter omnipotens, Regum Rex ipse, Deusque,
Progenitor, Genitrix que Deûm, Deus unus & omnis.

Termes, qui, comme l'explique St. Augustin, réduisent la Divinité à la Vertu matérielle répandue dans le Monde, ou plus-tôt qui composent la Divinité de l'assemblage de tous les Etres materiels.

(26) Le Vésuve est une Montagne d'Italie, dans la province de Labour, à huit milles de Naples, laquelle se nomme aujourd'hui *Monte di Somma*, & jette des flammes qui font souvent d'étranges ravages. Dans le tems que Boëce écrivoit, il y avoit eu huit de ces débordemens de flammes: Savoir, cinq, avant l'Empire d'Auguste; Le sixieme sous l'Empire de Titus l'an 81. de J. C. dans lequel furent ruinées deux villes entiéres & une grande étendue de païs: Le septieme l'an 243. & le 8e l'an 421, 34. ans avant la naissance de Boëce.

Depuis

Depuis ce tems-là, on en a vû plusieurs autres, dans les années 685. 983. 993. 1036. 1038. 1138. 1139. 1430. 1500. 1631. 1660. 1682. 1685. 1687. 1688. 1694. 1696. 1707. & même encore depuis. On dit que les cendres en ont volé quelquefois jusques dans l'Afrique, la Syrie & l'Egypte. Pline *l'Ancien* voulant considerer de trop près cette terrible merveille fut suffoqué par les flammes, & puni de sa téméraire curiosité, l'an 76. de J. C.

(27) Voy. plus haut la Note (15)

(28). C'est de l'Ane que Boëce parle en cet endroit, citant à ce sujet le Proverbe Grec: ὄνος πρὸς λύραν.

(29) Boëce avoit une Bibliotheque remplie d'un grand nombre des meilleurs Livres Grecs & Latins. La maniere dont les anciens relioient leurs Livres faisoit, que leurs Bibliotheques n'étoient point semblables aux nôtres. Les Livres de figure quarrée n'ont presque point été en usage ni chez les Grecs, ni chez les Romains, que longtems après Catulle. A la verité Attalus Roi de Pergame voiant qu'on avoit trouvé le secret de préparer les Parchemins; de telle sorte qu'on y pouvoit écrire de chaque côté, fit donner une figure quarrée à quelques uns de ses Livres: mais l'ancienne maniere qui étoit de donner aux Livres, en les roulant, la figure d'une petite colomne, se maintint si bien, qu'au siecle de Ci-

ceron & long-tems après, toutes les Bibliotheques étoient composées de ces Rouleaux. La cherté du Parchemin, & le bon marché du Papier, dont on faisoit les Livres roulez, étoit cause qu'on n'en voioit presque point d'autres. Pour ce qui est de la Reliûre, on n'y apportoit point d'autre façon que de coler en long plusieurs feuilles de Papier les unes au bout des autres, autant qu'il en falloit selon la grandeur de chaque Livre. Quand elles étoient remplies d'un cote, on les rouloit toutes ensemble, commençant par la derniere qu'on appelloit *Umbilicus*, & à laquelle on attachoit un bâton de buis, d'ébeine ou de quelqu'autre matiere, afin de tenir le Rouleau en état. On colloit à l'autre extremité un morceau de Parchemin qui couvroit tout le Volume & servoit non seulement a conserver le Papier, mais aussi à lui donner de l'ornement, parce qu'il étoit peint de couleur de pourpre ou de cramoisi. Le Titre du Livre étoit écrit en lettres d'or sur le Parchemin par dehors; mais l'Epitre dedicatoire s'écrivoit sur le côté interieur. Après que le Rouleau étoit fait, on le rognoit par les deux bouts, & l'on mettoit sur chaque tranche bien polie avec une pierre ponce, des morceaux d'or, d'argent ou d'yvoire, que l'on attachoit au bâton enchassé dans l'*Umbilicus*.

(29*) J'ai parlé de ce Philosophe & de sa doctrine sous la Note (8)

(30) On

(30) On croit que Conigaste étoit un Partisan, Fermier ou Receveur des Impôts pour le Roi Théodoric.

(31) Cet Officier n'est connu dans l'Histoire par aucun autre endroit.

(32) Ce Roi est Théodoric Roi des Ostrogoths en Italie, surnommé *Amalius*. L'Empereur Zenon qui l'avoit adopté pour son fils, lui permit d'aller en Italie contre Odoacre. Ce dernier avoit défait Felethus ou Pheba Roi des Herules, dont le fils nommé Frederic, eut recours à Théodoric, qui battit Odoacre & l'assiegea dans Ravenne. Ce siege dura plus de deux ans; & Theodoric s'ennuiant de cette longueur, fit la paix avec son Ennemi l'an 493. & partagea l'Empire d'Italie avec lui; mais quelque tems après il le fit mourir sous de faux prêtextes. Alors se voyant maitre de toute l'Italie, il affermit sa nouvelle dignité par de puissantes alliances; car il épousa Anaflede ou Audoflede sœur de Clovis, Roi de France; & maria deux de ses sœurs; l'une à Alaric Roi des Wisigoths, & l'autre à Sigismond fils de Gondebaud Roi des Bourguignons. Il fit la paix avec l'Empereur Anastase, & avec les Vandales d'Afrique; De sorte que n'aiant plus d'Ennemis à craindre, il appliqua tous ses soins à policer son Royaume, où les guerres précedentes avoient introduit beaucoup de désordres. Pour y réussir, il se servit de l'esprit & du savoir de Cassiodore, qui étoit son Secretaire d'Etat. Quoique ce Prince fût Arien, on remarque que l'amour de sa Secte ne lui

 fit

fit assez longtems exercer aucune violence contre les Catholiques. Au contraire, il les protegea & leur fit en diverses occasions des graces considerables. Il ne trouvoit pas même bon, qu'ils changeassent de Religion, pour lui plaire; & il fit couper la tête à un de ses Officiers qu'il aimoit beaucoup, parcequ'il s'étoit fait Arien, lui disant ces paroles remarquables: *Si tu n'as pas gardé la foi à Dieu, comment me la garderas-tu à moi qui ne suis qu'un homme?* Enfin il fut longtems regardé comme un Roi parfait: de sorte qu'Ennodius, Diacre de l'Eglise Romaine, prononça un Panegyrique à sa louange, où il le compare aux plus grands Princes de l'Antiquité. Mais les dernieres années de sa vie ternirent l'éclat des premieres; car, apres avoir été cause de la mort du Pape Jean (sans parler de celle de Boëce & de Symmaque son beau-pere,) il fit encore couper la tête à divers autres Senateurs; ensuite de quoi, il ne regna pas longtems. Un jour qu'on luy servoit a table une tête de poisson dans un bassin, il s'imagina que c'étoit celle de Symmaque qui le menaçoit; & se levant saisi de frayeur, il se mit au lit, où peu de jours après, il rendit l'ame, agité de craintes que personne ne put calmer. Ce fut le 30. d'aoust de l'an 526. deux ans après qu'il eût fait mourir notre Boëce.

(33) Les Romains donnoient le nom de *Barbares* aux differens Peuples étrangers qui fonderent des Etats en Italie sur les ruines de l'Empire Romain. Les Goths, les Huns, les Herules, les

les Rugiens, & d'autres Barbares, furent les premiers qui, après s'être rendus Maitres de Rome, s'établirent en ce païs là, dans le cinquieme Siecle. Il est certain que c'étoient les seuls qui y fussent venus au tems que Boëce écrivoit. Les Goths que l'on appelloit Ostrogoths ou Goths Orientaux, pour les distinguer des Wisigoths ou Goths Occidentaux, entrerent, pour la premiere fois en Italie, l'an 402. sous leur Roi Alaric, qui y revint & la desola l'an 409. sous l'Empire d'Honorius. Attila, qui se faisoit appeller la Terreur de l'Univers & le Fleau de Dieu, y conduisit les Huns l'an 452. Mais après l'avoir pillée, il s'en retourna dans la Pannonie. Les Rugiens y vinrent ensuite avec leur Roi Felethus ou Pheba qui s'empara du Pavesan. Mais Odoacre Roi des Herules aiant été appellé en Italie par les partisans de Nepos l'an 476. se saisit d'abord du païs des Venitiens & de la Gaule Cisalpine, & ayant relegué Augustule dans un Château près de Naples, acheva de détruire l'Empire Romain en Italie. Au reste l'Histoire parle avantageusement de sa moderation. Il défit ensuite les Rugiens en l'année 487. & fit prisonnier leur Roi Pheba avec sa femme Gisa. Mais enfin Frederic, leur fils, aiant pris la fuite & imploré l'assistance de Théodoric Roi des Goths, ce dernier passa en Italie l'an 489. gagna trois Batailles sur Odoacre, puis après aiant fait la paix & partagé l'Empire d'Italie avec lui, il le fit tuer dans un festin l'an 493. & établit de cette maniere le Roiaume des Ostrogoths qui subsista jusqu'en l'an 55[illegible] sous Teia, Successeur de Totila,

& le

& le dernier des Rois Goths. Les Goths étoient d'anciens Peuples de la Germanie, qui habitoient originairement le long de la Vistule jusqu'à son embouchure dans la mer Baltique. Plusieurs Colonies d'entr'eux quitterent leur pais, & après diverses expeditions s'emparerent de la Dacie, d'où ils firent des courses dans les terres de l'Empire Romain. Les Huns nommés autrement *Avares*, habitoient l'ancienne Sarmatie, aux environs des Marais Meotides, & étant sortis de leur pais, ils s'établirent dans la Pannonie, d'où aiant été chassés par les Hongres, Peuples originaires de Scythie, ils se repandirent dans la Germanie, en Italie & ailleurs. Les Rugiens étoient des Peuples de Germanie, compris autrefois sous les Sueves Orientaux. Ils habitoient le long de la Mer Baltique dans la partie de la Pomeranie Ulterieure qui est entre les rivieres de Ruge & de Wipper. Enfin les Herules étoient les Peuples du Meklebourg.

(34) La Campagne de Rome est ce qu'on appelloit autrefois *le Latium* ou *pais des Latins*, dit aujourdhui *Campagna di Roma*. Rome en est la capitale. Les autres villes qui en font partie, sont Tivoli, Palestrine, Frescati, Aricia, Albe, Paterno, Ostie, Anatri, Anagni, Aquino, Gaeta, Fondi, Piperino, Sezze, Segni, Sora, Velletri, Monte Circello &c. Les anciens pais des Volsques, des Herniques & des Rutules sont compris là dedans.

(35) Le

(35) Le Prétoire étoit le lieu où le Préteur rendoit la justice. Le Préteur étoit donc le Chef ou le Préfet de cette Cour de Justice. Au commencement cet Officier étoit General des Cohortes de la Garde de l'Empereur, & ne jugeoit que les differens entre les Soldats: mais depuis, les Empereurs se dechargerent sur lui de l'Administration de la Justice, de la Surintendance des Finances, & de toute autorité sur les Présidens ou Gouverneurs des Provinces. L'Empereur Constantin, sur la fin du III Siecle, ou au commencement du IV, partagea cette charge, & établit quatre Préfets du Prétoire, l'un dans l'Orient, un autre dans l'Illyrie, un autre dans l'Italie, & un autre dans les Gaules: il leur ota le Commandement general sur les Gens de Guerre, bornant leurs fonctions aux affaires civiles. Telle etoit cette charge au tems que Boëce ecrivoit.

(36) Il y a apparence que *Paulin*, dont Boëce parle ici, n'est autre que *Decius Paulinus*, qui etoit Consul avec *Joannes Scitha*, l'an 498. de J. C.

(37) Paulin est ici qualifié du titre de *Consulaire*, parcequ' apparemment il avoit été Consul. Mais il faut remarquer, qu'on donnoit aussi cette qualité à ceux qui avoient eu seulement des Consuls dans leur famille, & même aux simples Gouverneurs des Provinces appellées Consulaires, quoiqu'ils n'eussent jamais été Consuls.

(38) Il y avoit à Rome des Délateurs de profession. C'étoient, ce me semble, ce que nous appellons aujourdhui des *Procureurs Generaux ou Fiscaux*, & leurs *Substituts*. Ces Délateurs étoient sujets à en abuser, pour déferer des personnes riches dont ils vouloient envahir les biens par haine ou par avarice. Juvenal parle d'un Délateur de ce caractere, que le P. Tarteron, dans sa traduction de ce Poëte, appelle *Regulus*; & qui après avoir ruiné son meilleur ami, étoit sur le point d'enlever à une Noblesse qu'il avoit abîmée, le peu qui lui étoit resté du naufrage. *Massa* redoutoit ce scelerat: *Carus* tachoit de le gagner à force de presens; & *Latinus* effraié & tremblant, envoioit sa femme *Thymele* le conjurer de ne le perdre pas.

. . . . magni delator amici,
Et citò rapturus de nobilitate comesa
Quod superest: quem Massa timet; quem munere palpat
Carus, & à trepido Thymele submissa Latino.
Juvenal Satyr. I.

Il ne faut pas oublier non plus cet autre Délateur Romain dont parle Tacite, & qui ne se plaisoit à déferer les personnes les plus considerables de Rome, que pour avoir la vanité de se faire plus d'illustres Ennemis: *ut magnis inimicitiis clauresceret.*

(39) Ce

(39) Le Délateur *Cyprien* n'est connu dans l'Histoire par aucun autre trait.

(40) Cet *Albin* dont parle Boëce, est apparemment le même qui, sous le nom de *Decius Albinus*, fut Consul avec *Eusebius Chronio* l'an 493. La famille *Albine*, quoique Plebeïenne, étoit considérable dès l'an 265. de Rome, 489. avant J. C. Mais il ne la faut pas confondre avec celle des Posthumiens dont quelques uns porterent aussi le surnom d'*Albin*.

(41) Voyez plus haut sous la Note (37) ce qu'il faut entendre quelquefois par le terme *Consulaire*, dans l'Histoire Romaine.

(42) Ce *Basile* n'est nullement connu dans l'Histoire à moins que ce ne soit celui qui fut Consul sous le nom de *Basile le jeune* en 529 & 541.

(43) Il y a eu à Rome deux Consuls du nom d'*Opilion*; l'un qui le fut avec *Vincomalus* l'an 453. & l'autre qui fut le Collegue de l'Empereur *Justin* l'an 524. *L'Opilion* dont Boëce parle, peut être ce dernier qui, pour récompense de sa lâcheté, aura été élévé au Consulat par l'autorité de Theodoric, pendant que Boëce étoit en prison.

(44) Ce Gaudence n'est absolument point connu dans l'Histoire.

(45) Dès le tems du Paganisme, les Temples étoient les aziles les plus communs & les plus inviolables. On disoit que les Dieux se chargeoient de punir les coupables qui imploroient leur miseri-

corde,

corde, & que les hommes ne devoient point être plus implacables qu'eux. Tibere voiant que les crimes demeuroient impunis, par le moien de ces aziles, en abolit l'usage. Le Pape Boniface V. voulut que les Eglises & les Autels servissent d'azile aux coupables. Mais il paroit, par ce que dit ici Boëce, que plus d'un Siecle auparavant les Eglises étoient deja en possession de ce privilege, qui leur avoit été effectivement accordé par les Empereurs Honorius & Theodose.

(46) Ravenne étoit le sejour du Roi Theodoric, au tems que Boëce écrivoit. C'est une ville de la Romagne en Italie, d'une grande ancienneté. Quelques Auteurs prétendent qu'elle fut fondée par les Sabins, & d'autres, par les habitans de Thessalie. Elle avoit été si puissante qu'elle s'etoit opposée souvent aux Romains qui la reduisirent en province sous l'Empire d'Auguste. Sa situation pareille alors à celle de Venise, la rendoit le principal port des Romains sur le Golfe Adriatique. On voit encore à ses murs du côté qui regarde la mer, des anneaux où s'attachoient les vaisseaux; & l'on y trouve des restes d'une espece de Phare: Ce mot vient du Grec *Pharos*, que les Latins ont rendu en leur langue par celui de *Pharus*, & les François par celui de feu, de fanal ou de Phare. On nommoit originairement *Phare* une Tour sur un Rocher dans une Isle de ce nom, bâtie par l'ordre de Ptolomée Philadelphe, où l'on allumoit des feux, afin que ceux qui navigeoient pussent eviter les écüeils dont ces côtes sont remplies.

Et

Et aujourd'hui par rapport à cet ancien *Phare*, on appelle de ce nom les Tours élevées sur la côte dont le haut porte un fanal qu'on allume la nuit pour le même usage. Mais pour revenir à celui de Ravenne, la mer s'est retirée à trois milles delà, & le terrain autrefois submergé, est devenu une des plus belles campagnes de l'Italie. Il s'y étoit tenu un Concile l'an 419. par ordre de l'Empereur Honorius.

(47) Cette marque ignominieuse s'imprimoit avec un fer chaud de la même maniére qu'elle s'applique en France, sur les épaules des malfaiteurs qui sont fustigez, puis bannis, ou envoiez aux galéres. Il n'est pas aisé de fixer le tems où cette sorte de suplice commença à être pratiquée. On n'en voit rien dans ce commandement, que les Magistrats Romains faisoient aux Licteurs, à qui il appartenoit de punir les coupables: *J' Lictor, colliga manus, expedi virgas, plecte securi.* C'est à dire, *vâ Licteur, lie les mains à ce criminel, délie ton faisceau de de verges & tranche-lui la tête.* Ces Licteurs étoient des especes de Bourreaux, mais qui ne punissoient que les coupables qui étoient surpris en flagrant délit. Or comme il est certain que les Romains avoient d'autres supplices, tels que le crucifiement, il est sûr qu'ils avoient aussi d'autres Bourreaux qui y appliquoient les coupables. Ces derniers, à la difference des Licteurs, s'appelloient *Carnifices*, & n'étoient tirez que du nombre des Esclaves, parceque leur profession étoit infame. Que si la marque dont il s'agit, étoit en

 usage

uſage à Rome, c'étoient vraiſemblablement eux qui l'appliquoient aux Criminels, mais de dire ſi elle y étoit véritablement en uſage, & pour quelles ſortes de crimes les malfaiteurs la ſouffroient; c'eſt ce qui me paroît difficile. à déterminer. Peut-être auſſi ce ſupplice, qu'on voit dans le paſſage de Boëce pratiqué à Ravenne, ne fut-il introduit en Italie que par les Barbares qui y regnoient au tems de notre Auteur. Je croi cependant avoir lû quelque part, que les Romains faiſoient marquer au front les Eſclaves fugitifs, lors qu'ils étoient pris.

(48) Le nom de *Senàt* a été particulierement conſacré à celui de Rome, qui avoit la principale autorité dans l'Etat pour les affaires publiques. On fait remonter ſon établiſſement à Romulus, qui le compoſa de cent Senàteurs, choiſis par les Tribuns du Peuple, entre les plus ſages & les plus qualifiez, qui ſe trouvoient alors à Rome. Son autorité diminua ſous les premiers Empereurs; mais elle ſubſiſta encore long-tems, & fut peu à peu anéantie. Le Senat avoit droit de délibérer & de décider ſur les affaires publiques, à l'exception de la création des Magiſtrats & des Loix qui concernoient le Peuple; mais on ne pouvoit faire ni l'un ni l'autre, ſans le conſentement du Peuple, & ſans ſon autorité. C'étoit au Senat à juger les Criminels; & comme au tems de Théodoric il étoit encore en poſſeſſion de ce droit, il ſe vit obligé par condeſcendance pour ce Prince, de ſouſcrire à la condamnation de Boëce; comme notre Auteur le dit plus bas.

(49) Le

(49) Le titre de Majeſté eſt fort ancien. On l'attribua d'abord à la République Romaine, d'où il paſſa aux Magiſtrats, & reſta dans la ſuite aux Empereurs & aux Rois.

(50) Voy. plus haut la Note (48)

(50*) Voy. plus haut la Note (17*)

(51) La Ville de Rome étoit alors aſſujetie à Théodoric Roi des Goths. Voy. plus haut la Note (25).

(52) Boëce a deja parlé plus haut de ce *Canius* & de ſon ſupplice qu'il n'explique point. Voy. plus haut la Note (23).

(53) Boëce parle ici de *Cajus Julius Cæſar Germanicus*, ſurnommé *Caligula*, Empereur Romain, qui ſucceda à Tibère l'an 37. de J. C. Il harangua le Senat dans cette occaſion avec une modeſtie qui charma tous ceux qui l'entendirent: il leur promit une part entiere au Gouvernement, & de faire tout ce qu'ils jugeroient à propos, comme leur Fils & leur Eleve. Il refuſa enfin par une moderation affectée, les titres & les charges honorables que l'on vouloit lui donner. Mais il dégenéra enſuite d'une ſi horrible maniere, qu'il fit regreter le Regne de ſon prédéceſſeur, quoique très-cruel. Auſſi a-t'on dit de lui que la Nature l'avoit choiſi, afin de montrer au Monde juſqu'où elle pouvoit étendre ſes forces du côté du mal. Après avoir diſſipé en peu de mois un treſor de ſoixante deux millions ſix cens ſoixante quinze mille écus d'or, il commit les plus

odieuſes & les plus grandes baſſeſſes pour trouver de l'argent. Sa folie alla jusqu'à ſe vouloir faire paſſer pour un Dieu. Il avoit des machines avec lesquelles il faiſoit durant les éclairs une eſpece de tonnerre, & lorsque la foudre tomboit, il lançoit une pierre contre le Ciel, en diſant ces paroles impies: *Tuë-moi oujete tuerai.* Il courònna ſes extravagances par pluſieurs actions de cruauté. La premiere fut la mort du jeune Tibère, qu'il obligea de ſe tuer lui-même, ſous prétexte qu'il n'étoit permis à perſonne de mettre la main ſur le petit-fils d'un Empereur. Il traita de même ſa grand mere Antonia & ſon beau-pere Silanus. Il fit mourir quantité de perſonnes d'une manière inhumaine dans les ſpectacles publics. Il obligea Macron, ſa Femme & ſes Enfans, à qui il étoit redevable de l'Empire & de la vie, à ſe donner la mort. Il ſe ſouilla de pluſieurs adultères: conçut les projets ridicules d'élever ſon cheval au Conſulat & de bâtir un pont ſur la mer. Les dépenſes que lui occaſionna cette folle entrepriſe, le porterent à faire mourir pluſieurs perſonnes opulentes pour s'emparer de leurs biens. Il uſa de la même cruauté à l'égard des plus riches habitans des Gaules, ſous prétexte qu'il avoit perdu ſon argent au jeu. Enfin après une vie abominable, il fut tué de trente coups d'épée le 21. Janvier de l'an 41. de J. C.

(54) Germanicus, fils de Druſus & d'Antonia niéce d'Auguſte, fut adopté par Tibère ſon oncle, paternel, par ordre d'Auguſte. Il refuſa l'Empire que

que l'Armée lui vouloit déférer après la mort d'Auguste. Il mourut à l'age de trente quatre ans, non sans soupçon d'avoir été empoisonné: car outre les taches noires & livides qui paroissoient sur son corps, & l'écume qui couloit de sa bouche; après qu'on l'eut brûlé, on trouva, dit-on, parmi ses os son cœur encore tout entier. On ne douta point que Tibère n'eût été l'auteur de sa mort, & qu'il ne se fut servi du ministère de Pison, pour lors Gouverneur de Syrie. La jalousie que l'Empereur conçut des belles qualités de Germanicus, qui faisoit les délices du Peuple Romain, le porta à cette barbarie. Il mourut l'an 19. de J. C.

(55) Un Regne aussi Tyrannique que celui de *Caligula*, ne put pas manquer de donner lieu à plusieurs conjurations. L'Histoire fait mention de celle qui couta la vie à *Getulicus* & à *Lepidus*, & à laquelle ses propres sœurs avoient eu part, en punition de quoi il les chassa de sa Cour. Je ne sai si ce fut cette conjuration dont parle Boëce en cet endroit.

(56) Basile, Opilion & Gaudence, faisoient profession de l'Arianisme: hérésie qui avoit pris naissance en l'année 312. & dans laquelle on enseignoit: *que le Verbe n'étoit pas égal à son Pere, & qu'il n'avoit point été de toute éternité mais qu'il avoit été créé de rien, & qu'il étoit du nombre des Créatures.* On dit qu'Arius, chef de

cette secte, fit une terrible fin. Un Samedi au soir, avant le coucher du Soleil, ou le Dimanche suivant au matin, selon le Cardinal Baronius, pendant que cet heréſiarque étoit mené en pompe par les siens, & qu'il tenoit des discours vains & insolens, en passant dans une place de Constantinople, il se sentit tout à coup pressé d'une nécessité naturelle, & entra dans un lieu écarté pour se soulager. Là il tomba en défaillance, & y creva, comme un autre Judas, vuidant les boiaux, les intestins, le foye, la rate & le sang, en l'année 336. Mais je m'etonne de deux choses: La premiere, en supposant cette Histoire veritable, qu'on ne l'ait pas attribuée à l'effet d'un poison préparé charitablement par quelqu' ennemi d'Arius; & la seconde, qu'en doutant de cette avanture, on ne l'ait pas regardé comme une de ces pieuses fables, que les ennemis des sectaires sont soupçonnez d'inventer quelquefois pour rendre leur mémoire plus odieuse. Que de faussetez, par exemple, n'a-t'on pas débitées sur le compte de Calvin, que l'on a dit être mort comme un enragé? Accusation dont il est suffisamment justifié par M. De Thou, dans son Histoire, sous l'an 1564.

(57) Le Philosophe dont parle ici Boëce, est vraisemblablement un Stoicien: mais je n'en ai pu découvrir le nom.

(58) Ve-

(58) Verone, Ville d'Italie dans l'Etat de Venise, fondée ou rebâtie par les anciens Gaulois, avoit été pillée par Attila & possedée successivement par Odoacre Roi des Herules, & par Théodoric Roi des Goths, qui avoit cette Ville sous sa domination, au tems dont parle Boëce.

(59) Voy. plus haut la Note (49)

(60) Voy. plus haut la Note (40)

(61) Il est ici question de pas Géométriques dont les mille faisoient huit stades. Le mille d'Italie, est le tiers d'une lieue de France & le quart d'une lieue d'Allemagne. Le pas Géométrique est de cinq pieds de Roi, & le mille moderne d'Italie revient à un mille & un quart des milles anciens. Sur ce pied les cinq cens mille pas dont parle Boëce, n'en font que quatre cens mille modernes, ce qui fait cent trente trois lieues & demie de France, ou cent milles d'Allemagne: distance qui doit être, suivant Boëce, entre la Ville de Rome & celle de Pavie où il étoit prisonnier. On montre encore dans cette derniere Ville, une tour de brique qui est, à ce qu'on dit, celle où ce grand-homme perdit la liberté & la vie. Son corps avoit été d'abord inhumé dans l'Eglise de Saint-Pierre à l'entrée de la Chapelle de St. Augustin. Mais 470. ans après, savoir l'an 996. de J. C. l'Empereur Othon III. transféra ses cendres dans un tombeau de marbre qu'il lui fit élever.

(62) Tant que la République Romaine a subsisté, chaque Consul étoit annal. Le Peuple assemblé dans le Champ de Mars, en élisoit deux nouveaux tous les ans. Cette charge fut établie après qu'on eut chassé Tarquin le Superbe, dernier Roi de Rome, l'an 246. de la fondation de cette Ville & 508. avant J. C. D'abord l'autorité des Consuls étoit presque souveraine; mais elle diminua beaucoup sous les Empereurs, qui ne leur en laisserent que les marques, avec le pouvoir de convoquer le Senat, & de rendre justice aux particuliers. Boëce fut honoré trois fois du Consulat: la premiere, sous le nom de *Severinus Boëtius*, avec *Anicius Manlius* son collegue & son parent, en l'année 487. de J. C. la seconde, sous le nom de *Manlius Severinus Boëtius*, avec *Eutharicus* son collegue, en l'année 510. & la troisieme, sous le nom de *Severinus Boëtius* avec *Q. Aurelius Symmachus* son beau-pere, en l'année 522.

(63) Pythagore, Philosophe, & auteur de la secte dite *l'Italique*, né à Sidon vers la XLVII. Olympiade, environ 593. ans avant J. C. fut le premier des Philosophes après Thalès, qui soutint l'immortalité des ames; mais il enseignoit en même tems la Métempsycose, ou Transmigration des ames, après la mort, dans d'autres corps, & même des corps des hommes dans ceux des bêtes, & des corps des bêtes dans ceux des hommes. On croit que c'est la raison pour laquelle les Pythagoriciens s'abstenoient de manger de la Viande,

mais

mais d'autres prétendent que ce n'étoit que le prétexte. Pythagore a enseigné, comme plusieurs autres Anciens, que c'étoit la Terre, & non pas le Ciel, qui tournoit. Il est le premier, selon Platon, qui voulut que tout fut commun entre les amis. Ses Disciples, suivant cette maxime, mettoient tout ce qu'ils avoient en commun. C'est apparemment sur ce fondement, qu'un Religieux Carme (le Pere Philippe Tessier) soutint à Beziers en 1682. des Thèses dans un Chapitre Provincial, où il établissoit qu'il étoit probable, que Pythagore & ses Disciples étoient Religieux profès de l'Ordre de Montcarmel, aussi-bien que les anciens Druides Gaulois. Mais ces Thèses furent censurées à Rome. Pythagore fut tué à Metaponte dans une émotion populaire, agé de quatrevings-dix ans dans la IV. année de la LXX. Olympiade, 497. ans avant J. C. D'autres assurent que s'étant retiré dans le Temple des Muses, il s'y laissa mourir de faim. On dit que ce Philosophe étant venu en Italie, fit une fosse en terre, dans laquelle il se fit descendre; qu'il en sortit après bien du tems, comme s'il revenoit des Enfers; & qu'aiant été instruit par sa mere de ce qui s'étoit passé pendant qu'il étoit sous terre, il le rapporta aux assistans, pour leur persuader qu'il étoit descendu véritablement aux Enfers, où il avoit appris tout ce qui s'étoit passé sur la Terre. Mais cette Histoire paroît fabuleuse & indigne de la gravité d'un Philosophe tel que Pythagore.

(64) *Q. Aurelius Symmachus* étoit Prêfet de Rome & Conſul l'an 522. avec Boëce ſon Gendre, ainſi que je l'ai dit ſous la Note (54). C'étoit le premier homme du Senat par ſa ſcience, ſa probité, ſon expérience & ſa ſageſſe. Il étoit encore en liberté, lorsque Boëce écrivoit ceci: mais Théodoric l'aiant attiré à Ravenne avec le Pape Jean I. les fit enfermer tous deux dans une priſon, où le ſecond que l'on regardoit comme criminel de leze-Majeſté, mourut de faim, de ſoif & de toutes ſortes d'incommoditez. A l'égard de Symmaque, que l'on ſoupçonnoit d'avoir participé à tout ce qui s'etoit fait contre les Ariens, il eut le ſort de Boëce ſon Gendre, c'eſt à dire qu'il fut décapité; ce qui arriva en l'année 526.

(65) Voy. plus haut la Note (10) & la (12)

(66) Voy. plus haut la Note (12)

(67) L'Etoile dont Boëce parle ici, eſt cette Etoile brillante, qui précedant le lever du Soleil, eſt nommée *Lucifer*, & qui le ſuivant au ſoir, eſt appellée *Heſperus*. *Heſperus*, ſelon les Poëtes, fut fils de l'Aurore & de Céphale; mais ſuivant l'opinion la plus commune, il fut fils de Japhet & frere d'Atlas, & donna ſon nom à l'Italie. Etant monté ſur une des plus hautes pointes de l'Atlas, pour mieux obſerver le cours des Aſtres, il n'en deſcendit point & diſparut pour toujours; ce qui a donné lieu de feindre qu'il avoit été changé en Etoile.

(68) Le

(68) Le *Zéphyre* étoit un Dieu du Paganisme qui favorisoit, suivant les Poëtes, la naissance des Fleurs & des Fruits de la Terre, par un soufle doux & benin, qui ranimoit la chaleur naturelle des Plantes, & donnoit la vie à toutes choses. On le representoit sous la forme d'un jeune homme, d'un air fort-tendre, aiant sur la tête une couronne composée de toutes sortes de Fleurs. On disoit qu'il étoit fils de l'Aurore; & qu'il aimoit la Nymphe Chloris, à laquelle il avoit donné l'Empire des Fleurs. Car il est certain que celle que les Romains appelloient *Flore* étoit la même que les Grecs avoient appellée, avant eux, *Chloris.* Le *Zéphyre* est aujourdhui le nom d'un Vent qui soufle du côté d'Occident, & qui est extrémement sain & agréable; qui contribue à la naissance & à l'accroissement de tous les Fruits.

(69) Dans le tems que Boëce écrivoit, Athènes n'étoit plus, ni pour son lustre ni pour la nature de son Gouvernement, ce qu'elle avoit été autrefois. L'an 395 de J. C. Alaric, Roi des Goths, l'avoit prise, sous l'Empire d'Arcadius & d'Honorius. Et ce ne fut que dans le VI. Siecle, que l'Empereur Justin tacha de la rétablir. Athènes avoit été auparavant l'une des Villes du Monde les plus illustres & les plus florissantes. On ne laissoit pas cependant d'y cultiver encore les Sciences du tems de Boëce, puisque ce fut là qu'il s'appliqua pendant dix-huit ans à la lecture de tous les Philosophes, principalement d'Aristote, d'Euclide & de Ptolomée.

A l'egard

A l'égard du Gouvernement d'Athènes dont Boëce me fournit ici l'occasion de parler: après la mort de Codrus, dernier Roi d'Athènes, arrivée l'an 1092. avant J. C. les Athéniens jugerent à propos, pour honorer sa mémoire, de ne plus souffrir de Rois, & créérent des Magistrats qu'ils appellerent *Archontes* ou *Princes*. Le premier qui fut élu, fut Medon fils de Codrus, qui, en cette qualité, gouverna la République d'Athènes pendant vingt années. Les premiers Archontes étoient perpetuels: ils furent depuis decennaires, & demeurerent enfin annuels. La Guerre du Peloponèse, que les Athéniens eurent à soutenir, pendant vingt huit ans, contre les Thebains & les Lacedemoniens jaloux de leur puissance, leur fut enfin fatale. Les Thebains demandoient qu'on ruinât Athènes; mais l'avis des Lacédemoniens aiant prévalu, on y établit trente Tyrans qui furent chassez au bout de trois ans. Pausanias y rétablit le Gouvernement Populaire. Outre cela, il y avoit à Athènes l'Aréopage, qui étoit un Senat composé d'un certain nombre de Magistrats, que les uns font monter à 31. d'autres à 51. & d'autres encore jusqu'a 500. qui étoient perpétuels & les premiers de la Ville. Ce Senat subsistoit encore du tems de St. Paul.

(70) Il ne nous reste des Loix Romaines que quelques fragmens, dans lesquels je ne trouve point celle que Boëce met ici dans la bouche de la Philosophie. Cependant plusieurs prétendent qu'il y avoit à Rome une Loi, en vertu de laquelle qui-

con-

conque y venoit habiter, quoique banni de sa Patrie, y étoit reçu sans passer pour exilé, parceque Rome étoit considerée comme la Patrie commune de tous les Peuples de l'Univers. Je croi que l'origine de cette Loi vient de Romulus qui, lors qu'il jetta les fondemens de la Ville de Rome, donna la liberté à tous ceux qui voudroient y venir, d'en être habitans, ce qui contribua à rendre cette Ville très-peuplée.

(70*) Voy. plus haut la Note (29*)

(71) J'ai rendu par le terme de *Glaces* celui de *Verre* que Boëce a emploié. Je n'oserois cependant assûrer que les ouvrages de Verre, ausquels nous donnons proprement aujourdhui le nom de *Glaces de Miroir*, fussent connus du tems de notre Auteur. Mais il est vrai que l'invention nous en est venue d'Italie, les Venitiens aiant été long-tems les seuls qui en eussent la fabrique, qui subsiste encore dans un de leurs faux-bourgs nommé *Muran.* C'est delà que M. Colbert fit venir des Ouvriers, pour en former l'établissement en France pendant son Ministere; parcequ' encore que Louis XIII. eût accordé auparavant le privilege d'une pareille Manufacture à deux particuliers, nommez *de Grandmont & d'Anthonneüil*, ceux ci ne purent soutenir leur entreprise. A l'égard de la fabrique du Verre, elle est beaucoup plus ancienne. L'invention en est venue de Phénicie, suivant ces parolcs de Pline le Natu-

Naturaliste: *Sidon artifex Vitri.* On le faisoit, à ce qu'il dit, à 500. pas d'un Ruisseau nommé *Belus*, dont le sable y étoit très propre. On rapporte que cette propriété se reconnutpar des Matelots qui prirent de ce sable avec du nitre, pour faire une espace de trepié à leur marmite. Ils n'eurent pas plustôt allumé le feu, qu'ils en virent couler comme du Verre fondu. Ainsi ils apprirent à faire du Verre avec ce sable & du nitre mêlez ensemble. On ramassoit ce sable sur le rivage, & on le transportoit dans tous les endroits du Monde pour en faire du Verre. Quelquefois il y a eu des vaisseaux d'Italie qui en ont eté charger pour cet usage. Le Ruisseau *Belus*, qui est nommé aussi *Pagida* ou *Pacida* & Βέλεος dans les Antiquités Judaiques de Josephe, prend sa source du Lac Cendevia à 250. ou 300. pas de la Ville de Ptolémaide ou St. Jean d'Acre. Les matieres qu'on emploie aujourd'hui dans les Verreries, sont quelques especes de cailloux concassez, du sable de grais, ou même du sable commun, diverses sortes de soudes, des cendres de lessive & de fougere, avec du groisil ou Verre cassé. On sait qu'il n'y a en France que des Gentils-hommes qui puissent soufler & fabriquer le Verre: Bien loin que ce travail les fasse déroger, c'est une espece de titre de Noblesse, & l'on ne peut même y être reçu sans en faire preuve. Mais il n'y a que de pauvres Gentils-hommes qui embrassent cette profession. Le Poëte St. Amant étoit fils d'un de ces Gentils hommes Verriers; ce qui fit dire assez plaisamment à Maynard lui parlant:

Votre

Votre noblesse est mince,
Car ce n'est pas d'un Prince,
Daphnis, que vous sortés:
Gentil-homme de Verre,
Si vous tombés à terre,
Adieu vos qualités.

(71*) Constellation ou Signe du Zodiaque, dans lequel le Soleil entre au mois de juin, & fait le Solstice d'Eté. Les Poëtes feignent que c'est l'Ecrevisse que Junon envoia pour mordre Hercule pendant qu'il combattoit contre l'hydre: ce Heros l'aiant tuée, Junon la mit dans le Ciel pour la récompenser. Cette Constellation est composée de neuf Etoiles, qui représentent, à ce qu'on s'est imaginé, la figure d'une Ecrevisse. Mais il est plus croiable qu'on lui en a donné le nom, parceque le Soleil y entrant, commence à revenir vers l'Equateur, & semble marcher à reculons.

(72) Cerès, étoit fille de Saturne & d'Ops, Sœur de Jupiter & de Neptune & mere de Proserpine, suivant les Poëtes. Les Anciens la reconnoissoient pour la Déesse des Grains & des Fruits, & croioient que pour apprendre aux hommes l'art de cultiver la Terre, elle voiagea long-tems avec Bacchus. Elle enseigna, dit-on, au jeune Triptolème son éléve, la maniére de labourer la Terre & d'y semer du bled, & l'aiant fait monter sur un char tiré par des Serpens ailez, elle l'envoia par-tout l'Univers pour

pour enseigner l'Agriculture à tous les hommes. Quelques Auteurs croient que Cerès fut une Reine de Sicile. D'autres prenent Cerès pour la Terre, qui est la mere nourrice des hommes. On l'a nommée *Thesmophore* ou *Lêgislatrice*, parcequ' avant l'usage du Froment, les hommes vivoient dans les bois, sans loix & sans police. Dès que le Froment fut trouvé, il fallut partager & labourer la Terre, ce qui donna commencement à la police & aux loix, comme le dit Servius. Cerès est la mere de Proserpine & néanmoins l'une & l'autre est la Terre. Rhea est la mere de Cerès, & neanmoins ni l'une ni l'autre ne sont autre chose que la Terre. Les verités sont réelles & physiques, les Généalogies sont Poëtiques & figurées. Vossius croit que Rhéa est tout le Globe de la Terre; que Cerès n'en est que la surface, que l'on seme & qu'on moissonne; & que Proserpine n'est que l'Hémisphere de nos Antipodes. Quelques Ecrivains assûrent cependant que Cerès étoit venue de Sicile en Grece; qu'elle demeura à Athènes la seizieme année du regne d'Erichtée, que les Marbres d'Arondel fixent à l'an 1409. avant J. C. qu'elle apprit aux Athéniens à semer du Bled; que Triptolème fils de Celeus & de Nerée en sema dans le champ appellé *Rharius* proche d'Eleusine, & que cet art passa ainsi aux autres Nations.

(73) On croit qu'avant l'usage du Froment, les hommes vivoient de Gland dans les bois. Quelqu'un a dit à ce sujet, que leur nourriture n'étoit pas

pas agréable, si les Chênes d'alors ne produisoient que des Glands pareils à ceux d'aujourd'hui, dont la substance est fort amère. Mais il faut observer en premier lieu, que cette amertume n'est propre qu'au Gland de Chêne; que celui du Hêtre, que l'on nomme *Faine*, est d'un goût si doux & si agréable à manger, que de nos jours on en fait une huile fort estimée pour la friture & la salade; que non seulement il est probable que c'est de celui ci que les premiers hommes se sont nourris, mais qu'il est aussi vraisemblable, que, sous le terme de *Gland*, ils pouvoient comprendre les Fruits comestibles de plusieurs autres Arbres, tels que le Chateignier, l'Amandier, le Noisetier, le Noier, &c. Voy. les Notes (40) du Livre second.

(74) Voy. plus haut la Note (68)

(75) Vent de Bize, du Nord ou du Septentrion, autrement appellé *Boreas*. Ce Vent vient directement du Pole Arctique. Il est d'ordinaire foid & sec. Les Poëtes le représentent avec une queue de serpent, aiant sa barbe & ses cheveux couverts de neige & de glace.

(76) Bacchus, selon les Poëtes, étoit Fils de Jupiter & de Semelé. Il conquit les Indes & presque toute la Terre. On le fait Dieu du Vin, & on lui donne une couronne de feuilles de vigne. On le représentoit dans un char de triomphe, traîné tantôt par des Panthéres & tantot par des Tigres, qui lui étoient particulierement consacrez, comme un emblème des effets du Vin, qui, selon les sujets où il agit, dompte quelquefois les hommes les plus farouches, & quelquefois les rend furieux: ce qu'on

appelle vulgairement, *Vin de Singe & Vin de Lion.* Il n'y eut que les Scythes ſeuls qui ne voulurent point reconnoître Bacchus, diſant que c'étoit une choſe ridicule d'adorer un Dieu qui rendoit les hommes inſenſez. Il y a bien de l'apparence que ce faux Dieu n'eſt autre que le Noë de l'Ecriture, qui cultiva le premier la vigne, & en aiant fait du Vin en reſſentit les effets. On remarque que la France & l'Allemagne n'ont des vignes que depuis l'Empereur Aurelien, qui permit aux Gaulois, & aux Franconiens d'en planter, en l'année 271. de J. C. Les premiers plants furent tirez de la Dalmatie.

(77) Les Etoiles ſont des corps lumineux, que l'on diſtingue en Etoiles fixes & en Etoiles errantes ou Planétes. Comme j'ai parlé de ces dernieres ſous la Note (12), il ne ſera ici queſtion que des Etoiles fixes, ainſi nommées par ce qu'elles ſemblent être attachées au Firmament. Les Anciens ont cru qu'il n'y avoit dans le Ciel que mille vingt deux Etoiles apparentes & qui ſe puſſent bien connoître; & ils comprenoient toutes les autres ſous le nom d'*Etoiles nébuleuſes* ou *obſcures*. Mais par le moyen du Téleſcope ou Lunette de longue vuë, qui a été inventée dans le dernier Siecle, par Jacques Metius Hollandois, on en a découvert un bien plus grand nombre; & aulieu de quarante huit Conſtellations des Anciens, les Modernes en comptent ſoixante quatre: Savoir, douze dans le Zodiaque, que l'on appelle les douzes Signes; vingt-trois dans la partie Septentrionale, & vingt-neuf dans la partie Méridionale: Les douze Signes ſont appellez, le *Belier*, le *Taureau*, les *Gémeaux*, le *Cancer*, le *Lion*, la *Vierge*,

la

la *Balance*, le *Scorpion*, le *Sagittaire*, le *Capricorne*, le *Verseau*, & les *Poissons*. Les vingt-trois Constellations de la partie Septentrionale, sont nommées: 1. La *Petite Ourse*. 2. Le *Dragon*. 3. L'*Ourse*. 4. *Cephée*. 5. Le *Cygne*. 6. La *Lyre*. 7. *Hercule* 8. Le *Bouvier*. 9. Le *Charetier*. 10. *Cassiopée*. 11. *Persée*. 12. *Andromède*. 13 La *Tête de Méduse*. 14. *Pégase*. 15. Le *Petit Cheval*. 16. Le *Dauphin*. 17. Le *Dard*. 18. L'*Aigle*. 19. Le *Serpentaire*. 20. La *Couronne Septentrionale*. 21. Le *Serpent*. 22. La *Chevelure de Bérénice*. 23. Le *Triangle Septentrional*. Les vingt neuf Constellations de la partie Méridionale, sont: 1. La *Baleine*. 2 Le *Petit-Chien*. 3. Le *Grand Chien*. 4. *Orion*. 5. Le *Lievre*. 6. Le *Fleuve Eridan*. 7. Le *Poisson Austral*. 8. L'*Autel*. 9. La *Colombe*. 10. L'*Oiseau de Paradis*. 11. Le *Phénix*. 12. La *Gruë*. 13. L'*Indien*. 14. Le *Paon*. 15. La *Louve*. 16. Le *Centaure*. 17. Le *Corbeau*. 18. Le *Vase*. 19. L'*Hydre*. 20. Le *Navire* ou l'*Arche de Noë*. 21. La *Couronne Méridionale*. 22. La *Mouche*. 23. La *Pie* ou *Toucan*. 24. Le *Serpent Méridional* 25. La *Dorade*. 26. Le *Poisson volant*. 27. Le *Caméleon*. 28. Le *Triangle Austral*. 29. La *Croix Indienne*. On leur donne ces noms, non pas tant parcequ'elles en ont les figures, que pour pouvoir marquer le lieu des Etoiles, ou pour s'accorder avec les Poëtes qui ont feint des changemens de personnes, d'animaux, & d'autres choses, en plusieurs de ces Constellations. Les Astronomes distinguent six sortes d'Etoiles, selon la différence de leur grandeur apparente, à laquelle on ne peut pas dire que la veritable réponde, puisque vraisemblablement elles ne sont pas dans une même surface sphérique, mais dispersées

dans l'immense étendue de l'Univers, les unes plus près, les autres plus loin de nous.

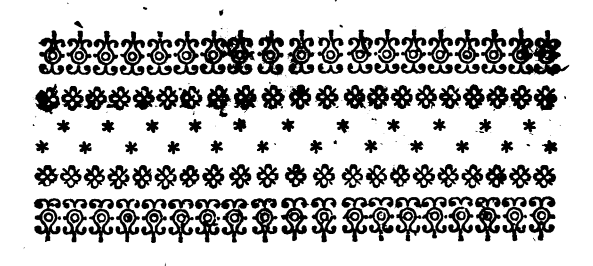
(78) Selon les Géographes, l'*Océan* est cette vaste & large étendue de Mer qui environne toute la Terre & qui en est aussi environnée. On peut aller par Mer d'un bout à l'autre du Levant au Couchant, depuis que Magellan, le Maire, & Browers, ont découvert des passages de la Mer du Nord dans la Mer du Sud ou Pacifique. Cet *Océan* est naturellement divisé en quatre grandes parties, qu'on appelle *Océan Oriental*, *Océan Méridional*, *Océan Occidental*, & *Ocean Septentrional.* Suivant les Poëtes, l'*Océan* est le Dieu de la Mer, Fils du Ciel & de Vesta, mari de Thétis & pere des Fleuves & des Fontaines. Les Anciens ont appellé l'*Océan* le pere de toutes choses, parcequ'ils ont cru qu'elles étoient engendrées de l'humidité; ce qui est conforme au sentiment de Thalès, qui établit l'Eau pour premier principe.

FIN DES REMARQUES

SUR LE PREMIER LIVRE.



LA



LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE DE BOËCE.

****

LIVRE SECOND.

Dans lequel la Philosophie applique les premiers remèdes aux maux de Boëce, & lui montre qu'il se plaint mal à propos de la Fortune.

APrès cela, la Déesse se tût un moment: & dès qu'elle eut réveillé mon attention par son silence mêlé de modes-

modestie; elle commença avec moi ce nouvel entretien.

LA PHILOSOPHIE.

Si j'ai bien connu les causes & la nature de votre maladie, mon cher Disciple: vous avés un regret de votre premiere fortune, qui vous consume & vous fait secher. C'est son changement que vous vous représentés, qui seul a bouleversé votre esprit. Je conçois toutes les diverses illusions de la Fortune; jusqu' à quel point elle flate ceux qui s'y laissent prendre; & combien aussi elle désespère ceux que ses faveurs abandonnent inopinément. Si cependant vous voulés rappeller à votre souvenir la nature, le caractere ordinaire, & le mérite de cette Idole, vous reconnoîtrés, bientôt qu'elle ne vous avoit donné, ni ne vous a fait perdre rien d'assez agréable, pour en desirer la possession, ou pour en regretter la perte. Mais je pense que je n'aurai pas beaucoup de peine à vous remettre ces choses dans

la

la mémoire. Car vous aviés coûtume de traiter rudement cette Fortune trompeuſe, lors même qu'elle s'approchoit de vous pour vous carreſſer. Vous aviés ſans ceſſe à la bouche quelqu'une de mes ſentences pour la rebuter & l'éconduire. Mais comme les choſes ne peuvent ſubitement changer de face, qu'elles n'excitent au dedans de nous une eſpece de révolution: voilà pourquoi vous avés perdu votre tranquillité naturelle. Or il eſt tems que je vous inſinue dans le cœur quelque choſe de doux & d'agréable, pour le diſpoſer à prendre, à plus longs traits, la médecine que je vous réſerve. Puiſſe l'éloquence de la Rhétorique (1) mettre ſur mes lèvres cette perſuaſion victorieuſe, qui n'eſt permiſe qu'autant qu'elle eſt jointe à mes préceptes; & que la Muſique (2), cette petite eſclave née dans ma maiſon, forme, de concert avec elle, des tons tantôt legers & tantôt graves!

Quel a donc été, mon Ami, le ſujet de votre affliction? vous avés vû ſans

doute quelque chose de nouveau & d'extraordinaire. Si vous pensés que la Fortune ait été changeante à votre égard, vous êtes dans l'erreur. Ce sont là ses habitudes continuelles, c'est son caractere & son naturel. Elle a conservé plustôt à votre occasion sa propre constance dans son changement même. Telle elle étoit, lorsqu'elle vous caressoit, & que les attraits d'une fausse félicité vous faisoient illusion. Vous avés vû le double visage de cette aveugle Divinité (3); & elle, qui se voile aux yeux des autres, s'est montrée toute entiere à vous. Si vous éprouvés ce qui lui est ordinaire, faites en usage & ne vous plaignés pas. Si vous avés horreur de ses perfidies, méprisés-les, mais rejettés-la aussi lorsqu'elle vous comble de ses caresses dangereuses. Car ce qui est maintenant la cause de votre chagrin, auroit dû être celle de votre tranquillité; puisque la Fortune, en vous abandonnant, vous a rendu le repos qui est incompatible avec elle. De bonne-foi, pouvés-vous regarder comme précieuse une

une félicité passagère? Pouvés-vous chérir la présence de la Fortune, dont la compagnie est aussi peu assurée, que son départ est mortifiant? Que s'il n'est pas en votre pouvoir de la retenir, ni de voir sa fuite sans être misérable, comment devés-vous considérer cette volage, si non comme le signe d'une prochaine misere? Car il ne suffit pas d'envisager le présent: il est de la prudence de faire attention à la suite des choses; & le peu de solidité qu'il y a dans l'un & dans l'autre, par rapport à la Fortune, doit autant empêcher de craindre ses menaces, que de desirer ses caresses. Enfin dès qu'une fois vous avés subi son joug (4), vous avés dû vous attendre, à souffrir patiemment tout ce qui viendroit de sa part. N'y a t'il pas de l'injustice à vous de contraindre une Maitresse à laquelle vous vous êtes soumis volontairement, à rester ou à s'en aller contre son gré? Et n'empirerés-vous point, par votre impatience, une condition que vous ne pouvés changer? Si vous vous mettiés sur la mer à la discretion des

Vents, vous iriés, non pas où votre desir, mais où leur impulsion vous pousseroit. Si vous cultiviés un champ, vous compenseriés les années de disette par celles d'abondance. Vous vous êtes assujeti à la domination de la Fortune; il faut qu'en humble Sujet, vous obéissiés à ses loix. Hé quoi! voulés-vous empêcher sa roue de tourner? Ne voiés-vous pas, (homme simple que vous êtes!) que si la Fortune étoit permanente, elle cesseroit d'exister?

* * *

Dans les déreglemens de ses flux & reflux
Non l'Euripe inconstant ne le fut jamais plus (5).
Elle abat à son gré le plus puissant Monarque;
Releve, rétablit le Monarque abattu;
Livre, quand il lui plait, le Vainqueur à la Parque (6)
Et transmet ses lauriers au malheureux Vaincu.

* * *

La cruelle en ses jeux toujours inéxorable
Rit des maux qu'elle a faits, jamais ne s'en repent:
Son oreille est fermée aux cris du misérable,
Et son œil insensible aux larmes qu'il répand.

Mais

*
* *

Mais le plus grand plaisir de cette impitoiable,
Est, par un promt retour, de faire, en un instant,
D'un objet méprisable, un objet important,
D'un important, un méprisable.

* *
*

Mais je suppose pour un moment, que la Fortune vous interroge par ma bouche : voiés si ce qu'elle vous demande est juste.

LA FORTUNE.

Mon Ami, pourquoi m'accusés-vous tous les jours, & vous plaignés-vous de moi ? Quel tort vous ai-je fait ? Quels biens, qui vous soient propres, vous ai-je ôtez ? Contestés avec moi, devant tel Juge qu'il vous plaira, sur la possession des richesses & des honneurs ; & si vous me montrés qu'un seul homme y ait le moindre droit de propriété, je vous accorderai volontiers, que ce que vous me redemandés, étoit à vous. Lorsque la Nature vous fit naître du sein de votre

votre mere, je vous reçus nû & dans l'indigence de toutes choses; je vous aï libéralement secouru de mes biens; & vous n'êtes aujourd'hui si insolent avec moi, que parceque j'en ai usé avec vous d'une maniere trop indulgente & trop favorable; vous aiant prodigué tout ce qui étoit en mon pouvoir. Il me plaît de reprendre maintenant ce que je vous avois prêté. Remerciés-moi de vous avoir fait joüir d'un bien qui n'étoit point à vous. Ainsi vous n'avés pas droit de vous plaindre de l'avoir perdu. Pourquoi donc vous en plaignés-vous? Je ne vous ai fait aucun tort. Les honneurs, les richesses, & autres choses semblables, sont de ma dépendance. Elles se trouvent par rapport à moi, ce que sont des Domestiques à l'égard d'une Maitresse. Elles viennent & s'en vont avec moi. Certainement, si ce que vous avés perdu eût été à vous, vous auriés été le maitre de ne le perdre pas. Serai-je la seule qui ne pourra user de ses droits? Il est permis au Ciel de faire succeder les nuits les plus obscures aux jours

jours les plus clairs. Il plait aux Saisons de couvrir la Terre, tantôt de fleurs & de fruits, tantôt de pluïes & de frimats. La Mer a droit d'être aujourd'hui calme & demain orageuse. Moi seule, je serai contrainte, par l'insatiable cupidité des hommes, de garder une constance opposée à mon caractère! Non non, voici mon pouvoir & mon amusement continuel. Je fais tourner ma roue avec rapidité, & je me divertis à faire monter en haut ce qui est en bas, & descendre en bas ce qui est en haut. Placés-vous y; si vous montés dabord, ne trouvés pas mauvais qu'ensuite je vous fasse descendre quand ce sera votre tour. Ne connoissiés vous pas mon naturel? Ignoriés vous que Crœsus (7), Roi de Lydie (8), après s'être rendu formidable à Cyrus (9), fut trainé misérablement au bûcher, dont les flammes l'auroient fait périr, sans une pluie que le Ciel envoia pour l'empêcher? Ne savés-vous pas que Paul (10) donna généreusement des larmes à l'infortune du Roi Persée (11) qu'il avoit fait prisonnier? Qu'y a t'il de plus

plus commun dans les Tragédies, que d'y voir les Roïaumes les plûs florissans renversez par un coup imprévû de la Fortune? N'avés-vous pas entendu dire dans votre jeunesse, qu'il y avoit aux portes du Palais de Jupiter (12) deux tonneaux pleins, l'un de biens, & l'autre de maux? Que si vous y avés puisé des biens en trop grande abondance: si je ne vous ai pas entierement abandonné: si vous trouvés enfin dans mon inconstance un juste sujet d'espérer un meilleur sort: Par toutes ces raisons, ne vous consumés pas l'esprit d'affliction; & puisque vous êtes dans un Etat où tout le monde a sa place, cherchés à y vivre comme vous en avés droit de vous-même.

*
* *

Quand l'Abondance inépuisable (13)
Distribuëroit à pleines mains
Autant de trésors aux Humains
Que l'Ocean roule de sable: (14)
Quand de sa Corne intarissable (15)
Elle feroit pleuvoir sur eux,

Des

Des monceaux d'or aussi nombreux,
Qu'on voit, dans la nuit la plus claire,
Briller d'étoiles dans les Cieux:
Leur cœur contre eux toujours en guerre
Ne les rendroit pas plus heureux.
Si quelquefois promt à leurs vœux
Dieu leur dispense & leur prodigue
L'or, les honneurs, tout ce que brigue
La vanité d'un Orgueilleux:
A d'autres biens leur cœur aspire
Et plus avide il en devient,
Idolatrant ce qu'il désire,
Le méprisant quand il le tient.
Comment calmer l'impatience
Que l'Argent ne fait qu'irriter?
Plus on voit ses biens augmenter
Plus on se croit dans l'indigence.

* * *

LA PHILOSOPHIE.

Si la Fortune vous parloit ainsi, vous n'auriés assurément rien à lui répondre. Mais que lui pourriés-vous répliquer, par exemple, pour votre défense? voions: dites: je vous laisserai parler.

BOECE.

BOECE.

Toutes les belles paroles que j'ai entendues, ne sont que de spécieuses allégations, que les artifices de l'Eloquence & la douceur de la Musique rendent agréables à l'oreille, mais incapables d'effacer les profondes impressions que l'adversité laisse dans le cœur. C'est pourquoi depuis que je cesse de les entendre, je sens au dedans de moi la même tristesse qu'auparavant.

LA PHILOSOPHIE.

J'en suis très-persuadeé: car je ne vous les ai pas données comme un remède à votre maladie, mais seulement comme un lenitif à la douleur opiniâtre qui empêchoit votre guérison. J'en emploierai de plus actifs, quand il sera tems. Cependant, afin que vous ne vous figuriés pas mal à propos d'être un homme infortuné; dites-moi: avés-vous oublié quel a été le genre & le degré de votre fortune? Je passe sous silence le double bonheur que vous êutes;

après

après la perte de vos parens, de tomber dans les mains des grands-hommes (16) qui prirent soin de votre éducation; & de voir ensuite rechercher votre alliance par les premiers de Rome (17), de qui vous fûtes chéri (ce qui est plus précieux que tous les liens du sang) avant que vous eussiés contracté cette alliance avec eux. Qui est-ce qui ne publioit pas que vous étiés l'homme du monde le plus heureux; aïant pour beauperes des Personnages de cette qualité; pour compagne, une Femme (18) pleine de modestie & de vertu; pour enfans, des Fils (19) d'un mérite distingué? Je passe encore sous silence (car à quoi bon s'arrêter à des choses ordinaires?) je passe, dis-je, ces emplois qui avoient été refusez à des vieillards, & qui vous furent déférez dans l'âge de l'adolescence. J'en veux venir à la seule chose qui fit le comble de votre bonheur: s'il y en a quelqu'une sur la Terre qui mérite ce nom. Est-il des maux capables d'effacer de la mémoire le souvenir de ce jour, où vous vîtes vos

deux Fils, Consuls comme vous, sortir de votre maison dans un char, (20) suivi de l'auguste corps des Sénateurs (21) & d'une foule de Peuple qui en marquoit sa joie? de ce même jour, où vos Fils étant assis au Sénat dans la chaise Curule (22), vous fites le panégyrique du Roi (23), & méritâtes la gloire de passer pour homme d'esprit & Orateur éloquent? de ce même jour enfin, où, en qualité de Consulaire (24), les aiant à vos côtez dans le Cirque (25), vous fites au Peuple assemblé des Largesses Triomphales (26) qui répondirent à son attente? Je m'imagine que vous cajoliés la Fortune pendant qu'elle vous caressoit, & qu'elle faisoit ainsi de vous ses délices. Vous lui avés enlevé ce qu'elle n'avoit jamais prêté à aucun particulier. Voulés-vous donc maintenant compter avec elle? Elle vient de commencer à vous regarder d'un œil d'envie: je l'avoue: mais si vous pesés bien les agrémens & les dèsagrémens que vous en avés reçus, vous ne pouvés pas nier que vous soiés encore heureux.

Que

Que si vous ne croiés pas l'être, par la raison que les agrémens dont vous avés joüi, ont pris fin, vous n'avés pas lieu non plus de vous croire malheureux, puisque les dèsagrémens que vous souffrés, finiront aussi. Etes-vous d'aujourd'hui sur le théatre du Monde? Pensés-vous qu'il y ait de la stabilité dans la vie, celle de l'homme n'aiant souvent pas la courte durée d'une heure? Car bien qu'il y ait rarement à compter sur celle de la Fortune, toujours est-il certain que le dernier jour de sa vie est le terme de la prospérité la plus durable. Qu'avés-vous donc à répliquer à cela? Ne l'abandonnés-vous pas en mourant? comme elle vous abandonne en fuiant?

* * *

Lorsque sur l'Horizon, le Dieu de la Lumière,
Dans son char rougissant, commence sa carrière (27),
A l'aspect importun de l'éclat qui le suit,
Il fait pâlir de loin les Astres de la Nuit.

* * *

Aux soupirs
Des Zéphyrs (28),

Dès que Flore (29)
Fait éclore
Les présens
Dù Printems;
Qu'un vent traître
Vienne à naître;
Leur odeur,
Leur fraicheur
Si nouvelle
Et si frêle
Se flétrit
Et périt.

* * *

Quelquefois l'Océan, plus uni qu'une glace (30),
Du calme aux Nautonniers fait goûter l'agrément.
Mais plus souvent encor le perfide Elément
Fait succéder soudain l'orage à la bonace.

* * *

Si le Monde est sujet à l'instabilité,
La faveur du Destin peut-elle être durable?
C'est un décret du Ciel de tout-tems arrêté,
Qu'il n'est rien de créé qui ne soit périssable.

* * *

BOECE.

BOECE.

Vous ne me rappellés que des choses véritables, ô la Mere de toutes les vertus! Je ne puis disconvenir que le cours de ma prospérité s'est écoulé bien vîte. Mais c'est justement ce qui me consume de chagrin, quand j'y pense. Car dans toutes les disgraces de la Fortune, c'est la plus grande que d'avoir été heureux.

LA PHILOSOPHIE.

Mais parceque vous portés la peine de la fausse opinion que vous avés euë des choses, vous ne pouvés pas legitimement l'attribuer à elles. En effet puisque vous vous en tenés au vain nom d'un bonheur fortuit, considérés avec moi combien vous êtes encore heureux. Car si je vous fais voir que ce que la Fortune vous a donné de plus précieux, vous a été inviolablement conservé, par une faveur particulière du Ciel; jouissant de si grands biens, aurés-vous sujet de dire, que vous êtes dans l'infortu-

fortune? Or il est certain que Symmaque (31) votre beaupere, cet incomparable ornement du Genre Humain, est plein de vie; & (ceque vous voudriés reconnoître aux dépens de la vôtre) cet homme si sage & si vertueux, est tellement touché de vos malheurs, qu'il est insensible aux siens. Vous avés encore au monde une Epouse (32) aussi aimable par la douceur de son esprit que par l'innocence de ses mœurs; &, pour tout dire en un mot, semblable à son pere. Vous avés, dis-je, le bonheur qu'elle conserve, pour l'amour de vous, une vie qu'elle hait. Mais (ce qui porte atteinte à votre felicité: j'en conviens) le regret qu'elle a d'être séparée de vous, lui fait verser des torrens de larmes, & la consume de douleur. Que vous dirai-je de vos Fils (33), qui ont hérité de votre Maison & de la sienne, le titre de *Consulaires* (34), & en qui, dès leur jeunesse, on voit briller déja les premières marques du mérite de leurs ancêtres? Le principal soin des hommes est de conserver leur vie: Mais si vous con-

noissiés

noiſſiés vos biens, vous verriés que vous êtes heureux, d'en poſſeder encore, qui paſſent dans l'eſprit de tout le monde pour être préférables, à l'avantage de vivre. Eſſuiés donc maintenant vos pleurs. La Fortune ne vous a pas abſolument haï; & c'eſt peu de choſe que la tempête que vous avés ſoufferte, puiſque vous tenés encore à des anchres, qui vous donnent de la conſolation pour le préſent & de l'eſpérance pour l'avenir.

BOECE.

Ah! Dieu veuille que ces anchres me reſtent! Avec elles, de quelque manière que les choſes tournent, j'échaperai du naufrage. Mais vous voïés combien je ſuis déchu des honneurs où j'étois monté.

LA PHILOSOPHIE.

J'ai déja fait quelque progrès ſur vous, ſi vous n'êtes pas encore las de votre ſort. Mais je ne puis ſouffrir de vous voir dans les délices, & de vous

entendre plaindre si amèrement, parce-qu'il manque quelque chose à votre félicité. Quel est le mortel si pleinement heureux, qu'il n'ait pas lieu d'être mécontent de son état à certains égards? Les biens du monde ont cela de chagrinant, qu'ou l'on n'en a pas autant qu'on voudroit, ou la jouissance en est trop courte. L'un a des richesses en abondance, mais sa naissance lui fait honte (35). L'autre est d'une noblesse qui le fait distinguer de tout le monde, mais dans l'indigence où il se trouve, il aimeroit mieux n'être connu de personne. Celui-ci, également considérable & par ses biens & par sa naissance, est contraint à regret de passer sa vie dans le célibat. Celui-là, après s'être avantageusement marié, se voit privé d'enfans à qui il puisse laisser des trésors qu'il amasse pour des héritiers éloignés. Enfin cet autre, qui s'est réjoui d'être pere de famille, a eu le chagrin ensuite de déplorer le libertinage & la conduite criminelle de son fils ou de sa fille. Delà vient qu'il est difficile qu'on soit parfaitement satis-

fait

fait de sa condition. Car il y a dans chaque état quelque dégoût qu'on ne se persuade point, quand on ne l'a pas éprouvé, mais qui est bien sensible quand on l'éprouve. Joignés à cela qu'un homme, qui est dans la prospérité, a le sentiment fort-délicat; & que par cette raison, dès que les affaires ne vont pas comme il veut, n'étant pas dans l'habitude de l'adversité, il se laisse abattre aux moindres revers. Tant il faut peu de chose pour ôter aux hommes les plus heureux, tout ce qui fait leur bonheur! Pensés-vous combien il y a d'hommes qui se croiroient de petits Dieux, s'ils avoient une seule portion des débris de votre fortune? Ce lieu même que vous appellés celui de votre éxil, est une véritable patrie pour ceux qui l'habitent. Ainsi il n'y a d'infortune que ce qu'on croit être tel; & au contraire toute condition est heureuse dans laquelle on vit avec tranquillité. Quel est l'homme fortuné qui, se laissant aller à l'impatience, ne désire de changer d'état? Que la douceur des prospé-

ritez humaines eſt mêlée d'amertume, ſi elles ſont agréables à ceux qui en jouiſſent; & qu'ils ne puiſſent pas néanmoins les conſerver, lors qu'ils ſont ſur le point de les perdre! Il eſt donc évident que ces proſpérités ont des avantages bien miſérables, puiſqu'elles ne ſont que paſſagères pour ceux qui ont de la fermeté d'ame, & que dèsagréables à ceux qui en craignent la perte. Ainſi, ô Mortels, pourquoi cherchés-vous hors de vous-mêmes un bonheur que vous poſſedés intérieurement? Vous êtes bien les dupes de l'erreur & de l'ignorance. Je vais vous montrer en peu de mots, en quoi conſiſte la ſouveraine félicité, Y a-t-il quelque choſe pour vous de plus précieux? Rien, me dirés-vous. Si donc vous voulés prendre l'empire ſur vous-même, vous aurés la poſſeſſion d'une choſe que vous ne voudrés jamais perdre, & que jamais la Fortune ne vous ravira. Or pour comprendre que la félicité dont je vous parle, ne réſide point dans des biens paſſagers, faites avec moi ce raiſonnement. Si la félicité eſt le ſouve-

ſouverain bien d'nn Etre raiſonnable, ce ne peut être un bien ſuprême, dès qu'il eſt d'une nature à pouvoir être enlevé. Car il y en auroit un ſupérieur, ſavoir: celui qui ne pourroït point être enlevé. Ainſi la Fortune étant la choſe du monde la plus variable, il eſt évident qu'elle ne peut pas procurer cette félicité. Avec cela, quiconque ſe flate de la trouver dans les faveurs paſſagères de la Fortune, ſait ou ne ſait pas que cette dernière félicité eſt peu ſolide. S'il l'ignore, quel bonheur peut-il y avoir dans la condition d'un homme qui eſt aveuglé par une ſi groſſière ignorance? S'il le ſait, il doit craindre néceſſairement de perdre ce qu'il eſt ſûr qu'il peut perdre; & par conſéquent cette crainte continuelle empêche encore qu'il ne ſoit heureux. Penſe-t-il, s'il perd cette félicité, qu'elle ne vaille pas la peine de s'en ſoucier? C'eſt un bien fort-médiocre, que celui dont on ſupporte la perte ſans regret. Pour vous, comme vous êtes le même que je ſais avoir été perſuadé & convaincu de l'immortalité de l'ame, par un grand nombre

nombre de preuves inconteſtables ; & qu'il eſt certain que la félicité du corps finit à la mort : il eſt hors de doute que tout le monde en mourant, perdant cette félicité, tombe par conſéquent alors dans la misère. Que ſi nous ſavons que pluſieurs ont cherché à ſe procurer la jouiſſance de la félicité, non ſeulement par la mort, mais auſſi par les douleurs & les tourmens ; comment la vie préſente peut-elle rendre les hommes heureux, puisqu'elle ne les rend pas malheureux, lorsqu'ils ceſſent de vivre ?

* * *

Pour vous faire un logis permanent & ſolide,
Où vous braviés des vents le ſoufle impétueux ;
N'habités ni le ſein de l'Elément liquide,
Ni d'un Mont élevé le ſommet ſablonneux.

* * *

Là, presque à chaque inſtant, les vents rompant leur chaine (36),
Renverſent les objets qu'on leur veut oppoſer :
Là le fond incertain de la mouvante aréne
Se refuſe aux fardeaux, qu'on lui veut impoſer.

Un

*
* *

Un ſuperbe Palais n'offre pas à ſon hôte
Des dangèrs moins fréquens, parmi l'or & l'azur:
Dans un profond rocher, creuſés vous une grotte,
Vous aurés un séjour moins riant & plus sûr.

*
* * *

A l'abri de la chûte, à l'abri du naufrage,
Vous n'y ſentirés point la colère des Cieux:
Vous verrés approcher le terme de votre âge,
Exemt des noirs ſoucis d'un ſort capricieux.

* *
*

Mais puisque l'adouciſſement qui accompagne mes raiſonnemens, commence à s'inſinuer au dedans de vous, il me paroît que vous êtes en état d'en entendre de plus forts. * Hé bien! quand les préſens de la Fortune ne ſeroient pas auſſi fragiles & d'auſſi peu de durée qu'ils ſont, qu'y a-t-il en eux qui puiſſe vous les faire regarder comme votre bien, ou qui ne les rende vils à vos yeux, ſi vous les examinés de près?

Les richesses sont-elles richesses en elles-mêmes, ou ne le sont-elles que par rapport à la nature de l'homme? Qui en est la plus précieuse, la qualité ou la quantité? Il est sûr qu'elles font plus d'honneur, lorsqu'on les dépense, que quand on les accumule; vû que l'avarice rend les hommes toujours odieux, & la libéralité toujours estimables. Que si une chose ne peut rester dans les mains de quelqu'un, lorsqu'elle est transférée à un autre, l'argent (37) ne devient précieux que quand, l'aiant dépensé & ainsi fait passer à d'autres, on cesse de le posseder. Mais si tout l'argent qui est au Monde, se trouve rassemblé dans les coffres d'un seul homme, il rendra tous les autres, pauvres & indigens. La voix peut bien, sans souffrir de l'altération, remplir les oreilles de plusieurs auditeurs: mais il n'en est pas de même de vos richesses, qui ne peuvent passer dans les mains de plusieurs personnes, sans que ce partage les diminue: & en ce cas elles rendent nécessairement pauvres ceux qu'elles abandonnent. O que les ri-

chesses

chesses sont donc bien bornées & bien défectueuses, que plusieurs personnes à la fois ne puissent en posseder la totalité, ni elles-mêmes se communiquer à quelqu'un, sans en appauvrir d'autres! L'éclat d'un diamant (38) frappe-t-il les yeux? Mais s'il y a quelque mérite dans cet éclat, il est propre à la pierre même & non pas aux hommes: quoique je n'approuve pas qu'ils l'admirent autant qu'ils font. En effet quel est l'être dépourvû de mouvement, d'ame & de raison, qui puisse avec justice paroître beau à des Créatures animées & raisonnables? Ce sont à la vérité des ouvrages du Créateur, qui, par leur distinction, méritent d'être mis au rang des belles choses; mais leur beauté étant infiniment au dessous de l'excellence de votre nature, n'étoit nullement digne de votre admiration. La beauté d'une Campagne vous réjouit-elle? Pourquoi non? Elle est en effet une belle partie d'un très-bel ouvrage. C'est ainsi qu'avec plaisir on voit la Mer dans un tems calme. C'est ainsi qu'on admire le Ciel, les Etoiles,

le

le Soleil, la Lune (39). ¶ Tous ces êtres ont-ils quelque chose de commun avec vous? Auriés-vous la présomption de vous glorifier de leur éclat? Les Fleurs du Printems vous donnent-elles de la variété? Ou l'abondance des Fruits de l'Eté vous rend-t-elle plus fécond? Pourquoi donc vous laisser aller à des joies frivoles? Pourquoi vous attachés-vous à des biens étrangers, comme s'ils étoient à vous? Jamais la Fortune ne fera que des biens soient à vous, qui ne vous sont pas naturellement propres. Les Fruits de la Terre ont été créez sans doute pour servir d'alimens aux animaux. Mais si vous voulés seulement satisfaire aux besoins de la Nature, l'abondance qui vient de la Fortune, vous est inutile. Car la Nature se contente de peu: si vous l'obligés à prendre plus qu'elle ne demande, ce superflu lui deviendra ou désagréable ou nuisible.

Venons aux parures & aux ornemens du corps. Regardés-vous comme une beauté personnelle dans un homme,

me, de porter des habits màgnifiques? Pour moi, si je les trouve beaux ou bienfaits, je me contenterai d'en admirer la richesse de l'étoffe ou l'habileté de l'Ouvrier.

Dirons-nous qu'il y a du bonheur à trainer après soi une longue suite de Domestiques? Si ce sont des Coquins, c'est un meuble bien dangereux dans une maison, & bien nuisible à un Maitre. S'ils sont gens de bien, au contraire, quel droit avés-vous de compter la probité d'autrui au nombre de vos richesses?

Ainsi de tous ces biens que vous regardés comme les vôtres, vous voiés manifestement qu'il n'y en a point qui soit véritablement à vous. Que s'ils n'ont en eux aucune beauté qui soit désirable, pourquoi vous affligés-vous de leur perte, ou vous réjouissés-vous de leur possession? Que s'ils ont naturellement quelque beauté, qu'est-ce que cela fait à vous? Car ils plairoient également par cette beauté, lors même qu'ils

ne feroient point partie de vos richesses. Ainsi ce n'est point parce qu'ils en font partie, qu'ils sont précieux. C'est au contraire parcequ'ils vous ont paru précieux que vous les avés mis au rang de vos biens. Pauvres insensés! que demandés vous à la Fortune avec tant de bruit? vous cherchés, dites-vous, à chasser l'indigence par l'abondance. Mais il en arrive tout autrement. Certes quiconque veut conserver différens meubles de prix, est obligé d'avoir recours à divers moiens: Or c'est une vérité que personne n'a un plus grand nombre de besoins que ceux qui possèdent le plus de biens; & qu'il n'y a pas de moins indigens que ceux qui mesurent leur abondance aux nécessitez de la Nature, & non pas à la superfluité de leurs désirs. Est-il possible que vous n'aiés au dedans de vous, aucun bien qui vous soit propre & naturel; & que vous en cherchiés dans des choses qui vous sont étrangères? D'où vient un tel renversement dans la condition des Créatures, qu'un Animal, qui par l'avantage de

sa

ſa raiſon, reſſemble à la Divinité, ne paroiſſe avoir d'autre éclat que celui qu'il doit à la poſſeſſion d'un bien inanimé? Les autres Animaux ſe ſuffiſent à eux-mêmes: vous ſeuls, que l'intelligence rend ſemblables à Dieu, vous avés recours aux choſes les plus baſſes, pour relever une Nature auſſi excellente que la vôtre: ne comprenant pas combien vous faites, par là, d'injure à Celui qui vous a créés. Il a voulu que le Genre Humain fût au deſſus de toutes les Créatures terreſtres; & vous degradés votre condition, en la réduiſant au deſſous des plus viles. Car ſi, généralement parlant, un bien a plus de prix en ſoi que quiconque le poſſede; lorsque vous faites conſiſter les vôtres dans les plus mépriſables, vous vous déclarés de vous-mêmes plus mépriſables qu'eux: ce que vous mérités bien aſſurément. Tel eſt en effet le ſort de la Nature humaine, qu'elle ne s'éleve au deſſus de toutes les choſes créées, que quand elle ſe connoît; & qu'elle s'abaiſſe au deſſous de la bête, dès le moment qu'elle perd de vûe la

I 2 con-

connoiſſance d'elle même. Car il eſt de l'eſſence des Animaux d'ignorer leur être, mais il eſt honteux à l'Homme de ne pas connoître le ſien. Voiés-vous donc combien vous êtes dans l'erreur, de croire, que des ornemens, qui ſont étrangers à une choſe, puiſſent être pour elle de véritables ornemens? Je vous le dis encore: cela ne peut être. Car ſi ce que je ſuppoſe, ne brille que par des dehors artificiels, on ne remarque, on ne loue que ces dehors, tandis que ce qu'ils enveloppent, reſte dans ſa difformité. Je nie encore qu'un bien, qui nuit à celui qui l'a, ſoit un bien. N'eſt-il pas vrai? Sans doute, me dirés-vous. Or les richeſſes ont nui ſouvent à ceux qui les poſſédoient, comme quand un ſcélérat, qui eſt ordinairement plus avide du bien d'autrui qu'un autre, ſe croit le ſeul digne de poſſéder tout l'or & toutes les pierreries du monde. Vous, donc qui craignés d'être aſſaſſiné, ſi vous éties entré dans le monde en pauvre paſſager, vous chanteriés hardiment à la vûë des voleurs. O la plaiſante féli-

félicité que celle des richeſſes! On ne l'a pas pluſtôt aquiſe, que l'on perd ſa tranquillité.

*
* *

Trop heureux étoit l'Age, où nos premiers
Parens (40)
N'éprouvoient pas encor ces ſoucis dévorans!
Contens, ils ne devoient qu'aux ſoins de la Nature,
Les biens qu'un petit champ leur donnoit ſans
culture.
La Nature elle-même avoit fait tous les frais
Des ſimples alimens qu'ils mangeoient ſans ap-
prêts (40*).
Le Luxe étoit banni de leurs repas champêtres.
Ils y ſervoient le fruit, l'unique fruit des Hêtres (41);
Et la fécondité de leur gland nourricier,
Suffiſoit aux deſirs d'un goût neuf & groſſier.
S'ils y joignoient les dons de la ruſtique Abeille (42),
Ils ne les mêloient point au nectar de la Treille (43);
Ni pour teindre d'un Ver la ſuperbe toiſon (44),
Ils ne ſavoient pas l'art d'emploier le poiſon (45).
Au Flambeau de la Nuit, couchez ſur l'herbe
tendre (46),
Un ſommeil bien-faiſant venoit les y ſurprendre.
Une ſource argentine, un paiſible ruiſſeau,
Pour les déſaltérer, leur prodiguoit ſon eau (47):

Le feuillage d'un Pin, haut, verdoiant & sombre,
Leur prêtoit en tout tems la fraicheur de son ombre.
Un bois frêle & leger ne bravoit pas les Mers,
Pour chercher des Trésors au bout de l'Univers. (48)
On ne frémissoit pas un bruit de la Tempète:
On ne s'assembloit pas au son de la Trompete (49):
Ni l'homicide Acier par la haine aiguisé (50),
Du sang d'un Ennemi n'étoit pas arrosé.
De tant de vrais plaisirs empoisonnant les charmes,
Pourquoi, l'un contre l'autre, auroient-ils pris les armes?
Qu'auroit servi de voir leurs blessures saigner?
Ils avoient tout à perdre & nul bien à gagner.

*
* *

Plût à Dieu qu'aujourd'hui l'on eût cet avantage!
Plût à Dieu qu'il revint, ce tems, cet heureux Age!
Mais, helas! c'est envain qu'on voudroit s'en flater:
Les feux du Mont Etna sont moins à redouter (51),
Et dans leurs mouvemens, n'égalent point les flammes
Que la Cupidité soufle au fond de vos âmes.
Ah! quel fut l'insensé, de qui l'esprit fatal
De l'Argent, le premier, déterra le Métal! (52)
Ce dangereux présent est la funeste Pomme (53),
Qui, du comble des biens, a précipité l'Homme.

*
* *

Que

Que dirai-je de la Puiſſance & des Honneurs, que vous portés jusqu'au Ciel, parceque vous ne connoiſſés ni les vrais Honneurs ni la véritable Puiſſance? Si l'un & l'autre tombent à un ſcélérat: quels embraſemens du Mont Etna (54), quel déluge (55) eſt comparable aux maux qu'il pourra faire? Vous vous ſouvenés, ſans doute, d'avoir entendu dire, que vos Peres avoient eu deſſein d'abolir l'autorité Conſulaire, à cauſe de l'arrogance des Conſuls (56); de la même manière qu'ils avoient auparavant ſupprimé dans Rome le titre de la Roiauté (57), à cauſe de la Tyrannie des Rois (58). Mais, ſi quelque fois, ce qui eſt très-rare, les Honneurs ſont déférez à des gens de bien; ces Honneurs deviennent-ils recommandables par d'autres endroits que par la probité de ceux qui en ſont revêtus? De-là vient que ce ne ſont pas les Vertus qui ſont honorées par la Dignité, mais les Dignitez au contraire par la Vertu. Après tout, en quoi cette Puiſſance, que vous vantés tant, eſt-elle ſi excellente

& si désirable ? Ne considerés-vous pas, ô vils animaux, quels sont ceux sur lesquels vous paroissés dominer ? Si vous remarquiés une Souris (59), qui voulût s'arroger la Puissance & l'Autorité sur ses pareilles, quels éclats de rire n'en feriés-vous pas ? Mais que trouverés-vous de plus foible que l'Homme, si vous jettés les yeux sur son corps ? La morsûre d'un Insecte (60), les moindres Reptiles (61) qui y entrent sont capables de lui donner la mort. Et puis, comment un Homme peut-il exercer quelque droit sur un autre, à moins que ce ne soit, tout au plus, sur son corps, & sur ce qui est encore moins : je veux dire ses biens ? Aurés-vous jamais de l'autorité sur un esprit libre ? Pourrés-vous troubler une Ame qui voudra fermement user de sa raison ? Un Tyran (62) s'étant imaginé pouvoir obliger par les tourmens, un certain homme libre (63) de déclarer les complices d'une conspiration, qui avoit été tramée contre sa personne ; cet homme se coupa la langue avec les dents & la cracha au

au visage du Tyran. Ainsi cet homme sage, trouva dans les tourmens une matière de vertu, aulieu d'y en trouver une de cruauté, suivant l'opinion du Tyran. De plus, qu'est-ce qu'un homme peut faire contre un autre, qu'il ne puisse en souffrir autant de lui? Nous savons que Busiris (64), qui avoit coûtume d'égorger ses hôtes, fut égorgé lui-même par Hercule (65) son hôte. Régulus (69) avoit mis aux fers plusieurs prisonniers de guerre qu'il avoit faits sur les Carthaginois (67). Mais il porta ensuite à son tour les chaines de ceux qu'il avoit vaincus. Faites-vous donc cas de la Puissance d'un homme, qui ne fait pas ce qu'il peut faire à autrui, de peur qu'un autre ne lui fasse la même chose? Outre cela, s'il y avoit quelque chose de bon qui fût propre & naturel à la Puissance & aux Dignitez; elles ne seroient jamais possedées par les méchans. Car il n'y a point d'union entre deux contraires: La Nature ne le souffre pas. Or comme on sait qu'il est ordinaire de voir les plus mechans

parvenir aux plus hautes Dignitez, il est évident par cette raison, que ces Dignitéz ne sont pas des biens; c'est à dire, ne sont pas bonnes en elles-mêmes, puisqu'elles se laissent unir aux méchans. Cela est si vrai, qu'à bien dire, ce sont les plus méchans qui se trouvent le mieux partagés des présens de la Fortune. Considérés aussi que l'on connoît l'homme fort à sa force, le bon coureur à son agilité: de même que la Musique (68) fait le Musicien, la Médecine (69) le Medecin, & la Rhétorique (70) le Rhéteur. Car il est de la nature de chaque chose de faire ce qui lui est propre, de ne confondre pas ses effets avec ceux de son contraire, & même de rejetter ce qui lui est opposé. Or l'on ne voit pas, ni que les Richesses satisfassent une insatiable avarice; ni que la Puissance rende maitre de lui-même, un homme que de honteuses passions arrêtent dans leurs entraves; ni qu'une Dignité conferée à des Méchans, les en fasse devenir dignes, ne servant plustôt qu'à les trahir & faire voir leur indignité.

Pour-

Pourquoi cela? c'eſt que vous prenés plaiſir à donner aux choſes de faux noms que leurs effets contrediſent. C'eſt pourquoi vous en donnés aux Richeſſes, à la Puiſſance & à la Dignité, qui ne leur conviennent point. Enfin l'on en peut dire autant de toute la Fortune, qui n'a conſtamment rien ni de déſirable, ni de naturellement bon; qui n'eſt pas inſéparablement attachée aux ſeuls gens de bien; & qui ne rend pas gens de bien ceux auſquels elle eſt attachée.

*
* *

Toute la Terre a ſçû l'Hiſtoire épouvantable
Des malheurs que cauſa ce Monſtre déteſtable (71),
Qui, pour ſe retracer un ſpectacle odieux,
Vit agréablement brûler Rome à ſes yeux: (72)
Qui fit périr Burrhus (73): qui fit périr ſon Frere (74);
Et qui trempa ſes mains dans le ſang de ſa Mere (75).
Il vit ſon corps percé, ſur le marbre étendu;
Il la vit expirante; & loin d'en être ému,
L'Ingrat! loin d'expier ce forfait par ſes larmes,
Il oſa dans ſon ſein chercher ſes premiers charmes.
Ce Monſtre, cependant, l'horreur du Monde entier,
Voioit tout l'Univers ſous ſon ſceptre plier.

Ah!

Ah! que produisit donc cet excès de Puissance?
Changea-t-il de Néron la rigueur en clémence?
Terrible est le Méchant, qui veut tout ce qu'il peut!
Plus terrible est celui, qui peut tout ce qu'il veut!

* * *

BOECE.

Vous n'ignorés pas, ma chère Maîtresse, que la passion des choses périssables n'a point eu d'empire sur moi: mais j'ai souhaité d'exercer, dans la conduite des affaires, la vertu dont je faisois profession; de peur que l'oisiveté ne l'affoiblît.

LA PHILOSOPHIE.

C'est à dire, que les Ames naturellement grandes, mais qui ne sont pas encore montées, par leur perfection, au dernier dégré des vertus, peuvent être sensibles aux aiguillons de la gloire, & aux désirs de rendre leurs services illustres dans leur Patrie. Mais considerés avec moi combien cette gloire que vous recherchés, est bornée, frivole & méprisable.

fable. Vous avés appris par l'Astronomie (76), que le Globe de la Terre (77) n'est qu'un point, en comparaison de l'étenduë des Cieux (78). C'est à dire, qu'au prix de la grandeur dû Globe Céleste, la sienne, à proprement parler, n'est rien. De plus, vous savés, après les preuves que Ptolomée (79) en a données, qu'il n'y a environ que le quart d'une si petite partie du Monde, habité par des animaux qui nous soient connus. Que si de ce quart, vous ôtés à peu près la place qu'occupent les mers, les marais, & les vastes régions que le manque d'eau rend inhabitables; à peine restera-t-il un très-petit espace à habiter pour les Hommes. Enfermez donc & resserrez dans l'imperceptible point d'un point, vous pensés à y faire éclater votre nom & votre réputation! Mais que peut avoir de grand & de pompeux, une gloire réduite dans des bornes si étroites? Ajoutés que dans ces mêmes bornes, sont un grand nombre de Nations de langues, de mœurs & de coûtumes differentes; ausquelles, soit par la difficulté des

des chemins, soit par la diversité du langage, soit enfin par le manque de commerce, non seulement la réputation de chaque Homme en particulier, mais même celle des villes entières, ne peut point parvenir. Marcus Tullius (80) dit en quelque endroit (88) de ses Ouvrages, que de son tems, la renommée que Rome (82) croioit s'être aquise dans tout l'Univers, ne s'étendoit pas encore au delà du mont Caucase (83). C'étoient cependant alors les plus beaux jours de la République (84), qui s'étoit rendue formidable aux Parthes (85) mêmes, & aux autres nations voisines (86). Voiés-vous donc combien est bornée la Gloire que vous vous efforcés d'étendre? Un Citoien Romain (87) fera-t-il voler sa réputation en des lieux où Rome-même n'a pu faire passer son nom? Et puis, ne voiés vous pas, que les mœurs & les coûtumes des diverses Nations, étant différentes, ce qui mérite de la louange chez les unes, est digne de chatiment chez les autres? Par cette raison, il n'est nullement avantageux à un

homme

homme affamé de gloire, d'étendre sa réputation dans toutes sortes de païs. On se contentera donc de la faire éclater parmi les Siens, & parlà cette fameuse immortalité dont on flate son orgueil, se trouvera renfermée dans les limites d'une seule contrée. Mais de combien de Personnages, illustres dans leur tems, a-t-on perdu la mèmoire, par la disette ou par l'oubli des Ecrivains? D'ailleurs, de quoi servent le plus souvent ces Ecrits, qu'une trop longue & obscure ancienneté fait périr avec les noms de leurs Auteurs? Deplus, vous vous figurés vous rendre immortels, en pensant que votre réputation vivra dans l'avenir. Que si vous en comparés l'éloignement aux espaces infinis de l'Eternité, quel sujet y trouvés-vous à vous glorifier de la durée de votre nom? Car si vous mesurés le cours d'un instant à celui de dix mille années (88), quelque peu de proportion qu'il y ait entre l'un & l'autre, qui sont des espaces limitez, il s'y en trouve toujours. Mais ce même nombre d'années, à quelque

point

point qu'il soit multiplié, ne peut être mis en comparaison avec un espace aussi indéterminé qu'est l'Eternité. En effet il n'y a aucun rapport de l'infini au fini, comme il y en a toujours un plus ou moins grand, entre le fini & le fini. C'est pourquoi, lorsque vous comparerés la durée de la réputation, quelque longue qu'elle puisse être, avec celle d'une Eternité sans bornes, non seulement vous ne trouverés pas entre elles la plus petite proportion, mais vous n'y en trouverés absolument aucune. Enfin vous ne faites de bonnes actions, vous autres, qu'en vûë de faire parler de vous, & de vous attirer de vaines louanges. Ainsi méprisant les avantages de la conscience & de la vertu, vous ne faites consister votre récompense, que dans des discours frivoles que des Etrangers font de vous. Ecoutés, je vous prie, comme quelqu'un se moqua un jour de cette sotte vanité. Un certain homme (89) en injurioit un autre (90), qui avoit pris faussement la qualité de Philosophe, pour s'en faire gloire & non pas

pour

pour s'attacher à la pratique de la vertu. Mais le premier voiant que l'autre ne répondoit pas à ses injures; *Je vois bien*, lui dit-il, *que je me suis trompé & que vous êtes effectivement Philosophe.* „Vous le connoissés donc enfin : lui répondit celui-ci, d'un ton railleur. *Non pas maintenant*, répliqua le premier : *J'en étois persuadé, si vous aviés continué de vous taire.*

Au reste, qu'importe aux grands Hommes (car c'est d'eux que je parle) : qu'importe, dis-je, à eux, qui ne cherchent de la Gloire que dans la Vertu, qu'on parle d'eux après leur mort? Car si (ce que nos principes nous empêchent (91) de croire) les Hommes meurent tout entiers (92), la Gloire est un être imaginaire, puisque celui de qui l'on dit qu'elle est, n'existe point. Si au contraire l'ame est immortelle, cette ame juste, se trouvant dégagée de la prison du corps, & s'envolant librement au Ciel, ne méprisera-t-elle pas tout ce qui a rapport à la Terre, puisqu'elle ne

peut goûter la félicité céleste, qu'elle ne se réjouisse d'être délivrée des misères d'ici-bas?

*

* *

Quiconque s'enyvrant d'une Gloire chétive,
Ose la comparer au bonheur le plus grand;
Qu'il compare des Cieux la grandeur excessive (93)
A l'espace borné du terrestre Néant! (94)

*

* *

Tout resserré qu'en est le circuit habitable,
Encor ne sauroit-il le remplir de son nom!
O l'insensé qu'il est! O qu'il est méprisable,
De dégrader ainsi sa sublime Raison! (95)

*

* *

Quand l'éclat de ses faits, son mérite & sa gloire
Pourroient du Monde entier parcourir tous les coins;
Sujet, par sa nature, à passer l'onde noire (96),
Périssable, en un mot, en périroit-il moins?

*

* *

Helas! du froid Tombeau les jalouses ténébres
Couvrent également le Lâche & le Héros.
De Caton, de Brutus, autrefois si célébres (97),
Où gisent aujourd'hui les cendres & les os?

Je

*

* *

Je veux qu'à votre mort, on grave ſur le cuivre(98)
Le faſtueux récit de vos exploits vantez.
Nous voions, tous les jours, ces éloges ſurvivre:
Mais connoiſſons-nous ceux qui les ont méritez?

*

* *

Dans un profond oubli, que votre orgüeil abhorre,
Tombent ainſi vos noms, & vos honneurs trop courts;
Ou ſi, pour quelque tems, de vous on parle encore;
Ce tems court expiré, vous mourés pour toujours.

* *

*

Mais ne croiés pas pourtant que je ſois l'implacable ennemie de la Fortune. Je conviens que cette trompeuſe rend quelquefois de bons ſervices aux Hommes: comme, par exemple, lors qu'elle s'ouvre à eux; qu'elle leur découvre ſon viſage, & leur fait voir ce qu'elle eſt. Peut-être ne m'entendés-vous pas. En effet ce que je veux dire eſt quelque choſe de ſi ſurprenant, qu'à peine puis-je trouver des termes pour vous l'exprimer. Je dis que les adverſitez de la Fortune ſont plus profitables aux Hom-

mes que ses prospéritez. Car toutes les fois qu'elle se pare des faux dehors de la félicité, & qu'elle affecte de faire des caresses, elle n'est rien moins que ce qu'elle paroît. Mais elle paroît toujours ce qu'elle est, lorsqu'en changeant, elle fait voir son inconstance naturelle. Flateuse, elle trompe: Inconstante, elle instruit. En donnant de faux biens, elle asservit ceux qui en jouissent: En faisant connoître combien leurs félicitez sont fragiles, elle rend à ces Esclaves leur liberté. C'est pourquoi, sous la première face, vous la voiës enflée de vanité, outrant toutes choses, & incapable de faire le moindre retour sur elle-même: Mais sous l'autre, elle devient modérée, humble, discrète & prudente; toutes vertus que donne l'habitude des disgraces. Enfin, dans ses faveurs, elle écarte de la route du vrai bien, ceux que ses caresses en ont fait sortir: Et dans ses rigueurs, au contraire, les ramenant en cette route, elle les y tient invariablement attachez. Comptés-vous encore pour peu de chose le service

que

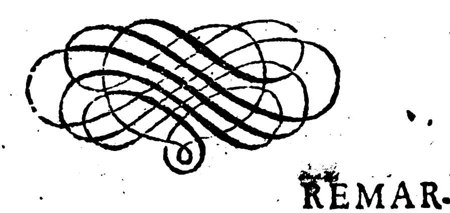
que vous a rendu cette Fortune, ſelon vous, ſi facheuſe & ſi horrible, en mettant à l'épreuve la fidélité de vos amis? Elle a ſéparé les vrais d'avec les faux, a emmené, en s'en allant, ces derniers qui étoient à elle, & vous a laiſſé les premiers qui ſont à vous. A quel prix n'auriez-vous pas acheté un pareil ſervice, lors que vous vous imaginiez être au prétendu comble de votre fortune? Ceſſez donc de regreter maintenant les biens que vous avez perdus; puiſque vous avez trouvé des richeſſes d'un genre infiniment plus précieux, en trouvant des amis.

*
* *

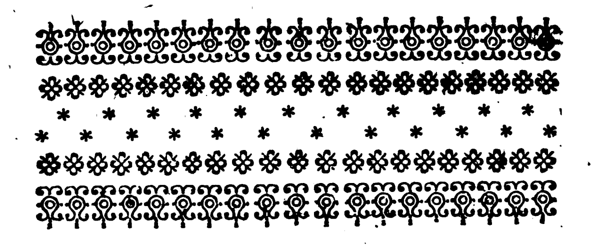
Si toujours la Nature, en ce vaſte Univers,
Produit ſi conſtamment des effets ſi divers;
Si des quatre Elémens nul ne détruit la Terre(99)
Encor qu'ils ſoient toujours l'un contre l'autre en guerre:
Si vers le ſein des eaux, Phœbus finit ſon tour (100),
Pour faire ſuccéder les ténébres au jour;
Enfin ſi la Mer même, en ſes bornes ſerrée (101),
Y vient briſer ſes flots, en dépit de Borée; (102)

Des miracles si grands, sont causez par l'Amour (103);
Par cet Amour qui regne au Céleste Séjour:
Qui condensa la Terre, & qui fit fluer l'onde:
Sans l'éternelle ardeur qu'il entretient au monde,
Tout ce qu'on voit d'accord par ce feu mutuel,
On le serroit glacé d'un froid perpétuel;
Et des fiers Elémens la discorde intestine (104)
Bientôt de l'Univers dissoudroit la machine.
C'est lui, qui rassemblant des Peuples sous des Rois (105),
D'une sainte union leur a prescrit les loix;
Lui, qui d'un nœud sacré, joignant l'Homme à la Femme,
Fait qu'ils n'ont dans deux corps, qu'un seul cœur & qu'une Ame; (106)
Et qui, par des liens les plus tendres de tous,
Forme de l'Amitié le commerce si doux. (107).
De cet Amour divin chérisses vous l'un l'autre;
O Mortels! nul bonheur n'égalera le vôtre.

FIN
DU SECOND LIVRE.



REMAR-



REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES

SUR

LE SECOND LIVRE.

****

(1) LA *Rhétorique* eſt un des Arts Libéraux que l'on définit dans les Ecoles, *L'Art de bien-dire.* On lui donne cinq parties, qui ſont: L'Invention, la Diſpoſition, l'Elocution, la Prononciation, & la Mémoire. L'*Invention* conſiſte à imaginer des ſujets propres à perſuader. La *Diſpoſition* les diſtribue, & les met en ordre. L'*Elocution* y ajoute le Style, les termes éloquens & ce qu'on appelle des *Figures de Rhétorique.* La *Mémoire* eſt néceſſaire à la déclamation, auſſi bien que la *Prononciation*, qui ne conſiſte pas ſeulement dans les diverſes infléxions de la voix, mais encore dans la manière de compoſer ſes yeux, ſes mains & tout ſon corps, ſuivant les ſujets qu'on a à traiter.

(2) L'Ecriture sainte attribuë à Jubal l'invention de la *Musique*: Les Paiens en ont donné la gloire à Apollon: Et selon Vossius, Jubal & Apollon sont le même. Les Poëtes ont cependant aussi regardé Mercure, comme auteur de cet Art. Boëce fait entendre ici que les premiers Musiciens étoient des Philosophes. Du moins est-il certain que plusieurs Philosophes ont écrit sur la *Musique*. Pythagore, dont j'ai parlé sous la Note (63) du Livre I. fut chef d'une Secte en *Musique*, qui étoit opposée à celle des Aristoxéniens, ainsi appellez, à cause du Philosophe Aristoxène, leur chef, qui vivoit dans la CXIV. Olympiade, 324. ans avant l'Ere Chrétienne, & qui étoit Disciple d'Aristote. Ces deux sectes différoient, en ce que la première, pour juger des tons, n'avoit égard qu'aux raisons des proportions, & que l'autre croïoit qu'il y falloit joindre le jugement de l'oreille, à laquelle il appartient principalement de régler ce qui concerne la *Musique*. Ptolomée le Mathematicien, dont j'ai parlé sous la Note (10) du Livre I. fit un Traité *de l'Harmonie*, sur lequel Porphyre, Philosophe Platonicien, travailla aussi dans le III. Siecle de J. C. Boëce lui-même traduisit du Grec en Latin, l'ouvrage que Pythagore avoit fait sur cette matière, & écrivit de plus cinq autres Livres *de la Musique*. Enfin l'on sait que les Bardes des anciens Gaulois, ainsi que les Amautas du Pérou, joignoient de même l'étude de la *Musique* à celle de la Philosophie.

(3) La *Fortune* étoit du nombre des Divinitez ausquelles les Grecs & les Romains élevèrent des Temples

Temples & des Autels. Ils la considéroient comme l'ame de toutes les affaires. Ils s'imaginoient qu'elle distribuoit, les biens & les honneurs, comme il lui plaisoit; & c'est pour cela qu'ils la placèrent dans le Ciel. Ils la représentoient ordinairement comme une femme aveugle & chauve, qui se tenoit debout sur une roue, avec deux aîles aux pieds: expression assez naturelle de l'inconstance & de l'aveuglement de la *Fortune.*

(4) Le *Joug*, dans le sens propre, est une pièce de bois qui sert à atteler des bœufs à la charrue. Les Romains faisoient passer sous le *joug*, les ennemis qu'ils avoient vaincus: ce qu'on regardoit comme une grande infamie, parcequ'ils passoient sous une espèce de fourches patibulaires. C'étoit une arme, comme une pique ou une hallebarde, posée de travers & soutenuë sur deux autres posées à plomb.

(5) L'*Euripe* est un canal ou bras de mer entre l'Achaie & l'Isle de Négrepont. Les Historiens, les Géographes, & les Voiageurs n'ont écrit, suivant le P. Babin, qu'une partie de ce qui en est; soit qu'ils ne l'aient pas vû & qu'ils en aient seulement parlé sur le rapport d'autrui; soit qu'ils l'aient consideré peu attentivement, & non pas en divers tems, selon les divers Quartiers de Lune & les divers jours du mois. A l'endroit où est la Ville de Negrepont, l'*Euripe* est si serré, & de si peu de largeur, qu'à peine une Galère y peut passer sous un pont-levis qui est entre la Citadelle & la Tour des Véni-

tiens. Cet endroit eſt principalement appellé l'*Euripe*. On donne auſſi ce nom à l'étendue d'environ douze lieuës de chaque côté, où le canal étant plus large, ſon cours inconſtant n'eſt viſible qu'au pied du Château. Dans l'eſpace de ces douze lieues de chaque côté, on trouve pluſieurs petits Golfes, où l'on peut remarquer par l'accroiſſement & le décroiſſement de l'eau, la diverſité de ce flux & reflux. Le cours de l'*Euripe* doit être conſidéré en différens tems. Dans chaque Lune, il eſt réglé pendant dix huit ou dix neuf jours, & déreglé durant onze jours. Les huit premiers jours de la Lune, le 14, 15, 16, 17, 18, 19, & 20. de la pleine Lune, & les 27, 28, & 29. qui ſont les trois du dernier Quartier, l'*Euripe* eſt reglé. Les 9, 10, 11, 12, 13, du premier Quartier, & les 21, 22, 23, 24, 25, 26, du dernier Quartier, il eſt déreglé. Ainſi dans chaque Lune, il a onze jours de dereglement, & les 18 ou 19 autres, ſon cours eſt réglé. Pendant les jours de ſon dereglement, il a dans un jour naturel, c'eſt à dire en 24 ou 25 heures, onze, douze, treize, & méme quatorze fois ſon flux, & autant de reflux. Lorſque le cours de l'*Euripe* eſt réglé, il a cela de ſemblable à la mer Océane & au Golfe de Veniſe, qu'en 24 ou 25 heures, il a ſeulement deux fois ſon reflux; & chaque jour il retarde d'une heure comme l'Océan, & dure ſix heures en ſon montant, & autant en ſon deſcendant, ſoit en Hiver, ſoit en Eté, ſoit que le vent ſoit violent, ou qu'il y ait bonace. Dans les jours du dereglement, le montant eſt d'environ une demi heure,

heure, & le descendant de trois quarts d'heure. Toutes ces marées de l'*Euripe*, reglées ou non reglées, ont encore deux differences d'avec celles de l'Océan; La premiere est que l'eau ne s'éleve d'ordinaire que d'un pied dans son montant, & rarement vient jusqu'à deux: Aulieu que l'Océan s'éleve quelquefois jusqu'à la hauteur de 80 coudées, comme dans les ports de Bretagne. La seconde différence est, que dans l'Océan, l'eau s'abaisse, lors qu'elle se retire en haute mer, & qu'elle s'éleve, quand elle s'approche des côtes. Mais le montant de l'*Euripe* arrive, quand son eau s'écoule vers les Isles de l'Archipel où la Mer est plus grande; & sa descente, lorsqu'elle court vers la Thessalie, dans le Canal par où les Galères passent pour aller à Salonichi. Entre le montant & la descente, il y a un petit intervalle, qui fait paroître l'eau en repos: de sorte que les plumes & la paille demeurent sur l'eau sans mouvement, à moins qu'il n'y ait du vent. On a encore observé que quand la mer monte, elle cesse quelquefois de monter un quart d'heure ou une demi-heure, quoiqu'elle coure toujours; & qu'alors elle a deux montans dans un même flux. Au reste on n'y reconnoît point de changement sous les Solstices ni sous les Equinoxes. Le P. Babin conféra de toutes ces choses avec les Turcs & les Grècs, lesquels ont soin de deux moulins qui sont sur ce détroit, & ils lui assurèrent qu'ils avoient fait les mêmes remarques sur les cours de l'*Euripe* depuis 14. ans; ce qui leur étoit aisé, parceque les roues des moulins tournent tantôt d'un coté, tantôt de

de l'autre, ſelon le flux & le reflux de l'eau. Que ſi l'on demande la raiſon pourquoi l'*Euripe* eſt reglé dans de certains jours & déreglé dans d'autres, c'eſt ce qu'il eſt bien difficile de ſavoir. On ne ſait pas non plus, pourquoi en quelques endroits, comme, à Dieppe, les grandes marées ſont deux ou trois jours après la nouvelle & la pleine Lune, pourquoi elles croiſſent à la nouvelle Lune, quand cet aſtre a le moins de force, & qu'elles diminuent, lorsqu'il commence à ſe fortifier; pourquoi dans une mer des Indes, l'eau eſt quinze jours à monter & quinze jours à deſcendre; pourquoi dans les ports de Cambaye, les grandes marées ne ſont qu'à la pleine Lune, & qu'au port de Calicut, qui n'en eſt pas éloigné, elles n'arrivent qu'à la nouvelle Lune. Il nous faut avoüer avec le Prophéte Roi: *Que les Elevations de la mer ſont ad- admirables & que ſes ſecrets ſont inconnus aux hommes!*

(6) Voy. la Note (114) du Livre III.

(7) *Crœſus*, cinquieme & dernier Roi de Lydie, l'an 557. avant J. C. devint un des plus puiſſans Princes du Monde, par le grand nombre de Conquêtes qu'il fit, en même tems qu'il en devint auſſi le plus magnifique & le plus libéral. Il n'y avoit point de Temple célebre dans la Grèce, où il n'envoiât des préſens dignes d'un grand Roi. Il attira les plus ſavans hommes à ſa Cour, & voulut profiter de leurs entretiens.

Sa

Sa grande puiffance ne l'ébloüit pas tellement, qu'il n'approuvât la liberté avec laquelle ils lui parloient. Solon lui affûra impunément qu'il faifoit peu de cas de fon bonheur, & Bias ou Pittacus gagna fes bonnes graces, en lui faifant fentir par une affez vive raillerie la témérité de l'entreprife qu'il étoit prêt de former fur les Isles voifines du Continent de l'Afie. Son bonheur fut troublé d'abord par la mort du feul de fes fils, qui fût capable de regner après lui. Ce jeune Prince fut tue malheureufement à la chaffe; & deux ans après ce funefte accident, Aftyagès fut détroné, & l'Empire des Mèdes détruit par Cyrus. *Crœfus*, beaufrere d'Aftyagès, fut moins touche de fon malheur, que des progrès du nouveau Conquérant. Et le defir d'ajouter la Cappadoce à fes Etats, fe joignant encore à la jaloufie qu'il avoit conçue contre Cyrus, l'engagea enfin dans une guerre qui lui fut fatale. Cyrus aiant gagné fur lui une Bataille, vint mettre le fiège devant la Ville de Sardes, qu'il prit en quatorze jours. *Crœfus* fur le point d'y être tué par un Soldat qui ne le connoiffoit pas, fut délivré de la mort, par le feul fils qui lui reftoit, & qui avoit éte muet jufqu'alors. Ce jeune Prince effraié au dernier point de ce fpectacle, s'ecria, dit-on, par un effort merveilleux que la Nature fit en lui; *arrête, Soldat, ne porte point ta main fur le Roi mon pere.* *Crœfus* comptoit alors la 14. annee de fon regne, & c'étoit la 544. avant J. C. On le mena devant Cyrus, qui fit élever auffitôt un bucher, pour l'y

bruler

brûler avec 14. jeunes Lydiens. Mais *Crœsus*, en ce moment, reconnoissant la vérité de ce que Solon lui avoit dit, qu'on ne pouvoit assûrer de personne avant sa mort, qu'il fût heureux; il ne put s'empêcher de s'écrier; *O Solon, Solon!* cette parole remarquée par Cyrus, lui sauva la vie: On obligea *Crœsus* de déclarer ce qui le faisoit s'écrier ainsi; & son vainqueur prenant des sentimens plus humains, ordonna qu'on éteignit le feu, ce qu'on n'auroit pû faire, si, comme dit Boëce, une pluïe abondante n'avoit favorisé l'empressement des Persans. *Crœsus*, délivré pour la seconde fois de la mórt, entra bientôt dans la confidence de son nouveau Maître, par les avis qu'il lui donna, pour conserver les richesses de la ville de Sardes, & pour empêcher les Lydiens de se révolter. Il l'accompagna ensuite dans toutes ses expéditions, & en particulier dans celle que ce Conquérant entreprit contre les Massagètes: occasion où il fit paroître tant de prudence & de grandeur d'ame, que Cyrus prêt à éxposer sa vie, jugea à propos de le conserver à l'abri du danger, pour servir de conseil à Cambyses son fils. Celui - ci, après avoir traité quelque tems *Crœsus* comme il le méritoit, lui fit enfin sentir le poids de la servitude. Car s'offensant des sages conseils qu'il lui donnoit, il se saisit de son Arc pour le percer d'une flèche, & le voiant s'échaper, il ordonna qu'on le fit mourir. Hérodote ne dit plus rien de *Crœsus*, si non que ceux qui reçurent cet ordre, ne l'exécutèrent pas, & que Cambyses charmé de le revoir, punit néanmoins de mort ceux qui l'avoient con-

conſervé. On ne ſait pas quand il mourut, mais il y a apparence qu'il ſurvêquit peu à Cambyſes, puiſqu'on ne le retrouve plus ſous le regne de Darius.

(8) La *Lydie* a été un païs conſidérable de l'Aſie mineure, qui a porté auſſi le nom de *Mœonie* & qui a préſentement celui de *Caraſie.* Le Roiaume de Lydie commença par Argon, de la branche des Héraclides, & dura jusqu'à Candaules qui étoit le vingt-deuxieme Roi, & qui fut tué par Gygès. Celui-ci commença la branche des Mermnades, & eut pour ſucceſſeurs, Ardys, Sadyettès, Alyattès, & Crœ̈ſus, qui en fut le dernier Roi. La *Lydie* fut depuis ſujette aux Perſes, aux Grècs, & aux Romains. Préſentement elle eſt ſous la domination des Turcs.

(9) *Cyrus* nâquit de Cambyſes, Roi des Perſes, & de Mandane fille d'Aſtyagès, Roi des Mèdes, l'an 599. avant J. C. Dès l'age de ſeize ans, il eut part à la défaite d'Evilmerodach, fils de Nabuchodonoſor, Roi d'Aſſyrie, qui avoit fait des courſes dans la Médie. Peu après il fut rapellé par ſon père, qui le fit élever avec un ſoin extrême dans tous les exercices capables de former un grand Prince. En l'année 559. il prit le commandement de l'Armée des Perſes & de celle des Mèdes, pour faire la Guerre à Neriglіſſorus, Roi de Babylone, avec Cyaxarès ſon Oncle maternel. Les années ſuivantes, il défit Crœſus, & le fit enfin priſonnier. L'an 543. il ſoumit l'Ionie. Delà il tourna ſes armes contre Nabo-

Nabonidus, défit ce Prince, l'affiégea dans Babylone; & aiant pris cette Ville, il éteignit l'Empire des Babyloniens, l'an 538. Il en laiffa la fouveraineté à fon Oncle Cyaxarès, ou Darius Mède, dont il époufa la fille unique, & regna depuis fur l'Arabie, les deux Phrygies, l'Ionie, la Lydie, la Carie, l'Eolide, la Paphlagonie, la Cilicie, & l'Isle de Chypre. Enfin aprês avoir levé une armée de fix cens mille hommes d'Infanterie & de cent vingt mille hommes de Cavalerie, & deux mille chariots armés de faulx, pour réduire tous les Peuples qui s'étendoient depuis la Syrie jusqu'à la mer Rouge, il fucceda à fon pere Cambyfes & à fon beaufrere Cyaxarès, qui venoient de mourir, & réunit ainfi la Monarchie de tout l'Orient. Les Auteurs varient extrémement fur la manière dont il mourut. Hérodote & Juftin difent, qu'aiant été vaincu par Tomyris, Reine des Maffagètes ou Scythes, elle lui fit couper la tête, & la plongea dans un outre rempli de fang, lui reprochant fa cruauté par ces paroles: *Satia te fanguine quem fitifti:* C'eft àdire: *Saoule-toi du fang dont tu as été fi alteré.* Diodore dit que l'aiant fait prifonnier, elle le fit crucifier. Ctefias rapporte que dans un combat contre les Derbices, Peuple voifin de l'Hircanie, *Cyrus* fut bleffé d'un coup de trait dont il mourut trois jours après. D'autres difent qu'il fut tué dans un combat naval contre les Samiens. Xénophon le fait mourir dans la Perfe, de mort naturelle: mais l'Hiftoire la plus véritable eft qu'il fut tué dans la Guerre qu'il fit aux Scythes, l'an 529. avant J. C.

(10) Boëce

(10) Boëce parle ici de *Paul Emile*, surnommé le *Macédonique*, Genéral Romain, qui fut deux fois consul; la première avec Cn. Bebius Tamphilus l'an 572. de Rome & 182. avant J. C. Année dans laquelle il triompha des Liguriens; & la seconde fois avec C. Licinius Crassus l'an 586. Ce fut alors, qu'aiant surmonté le Roi Persée, réduit la Macédoine en Province, & démoli soixante-dix places, qui avoient favorisé les Ennemis, il merita le surnom de *Macédonique*, & retourna comblé de gloire à Rome, où le Triomphe qu'on lui décerna, dura trois jours. Pendant la première journée de cette superbe pompe, on vit passer les chariots remplis d'une infinité de rares statues & d'éxcellens tableaux pris dans les villes conquises. Le second jour, on porta les armes les plus riches des Macédoniens; & ces dépouilles étoient suivies de trois cens hommes chargés de sept cens cinquante vases pleins d'argent monnoyé, & pesant chacun trois talens. D'autres portoient de riches coupes & des vaisseaux précieux. Le troisième jour, avant que le Soleil fut levé, les Trompètes & les autres Joüeurs d'Instrumens, commencèrent à s'avancer vers le Capitole. Derrière eux marchoient six vingts bœufs blancs, avec leurs cornes dorées, d'où pendoient des guirlandes de fleurs. Ces victimes étoient conduites par de jeunes hommes, qui avoient devant eux des tabliers faits à l'éguille, & par d'autres qui tenoient à la main des haches d'or, pour servir aux sacrifices. Ensuite, passèrent les Officiers qui portoient l'or monnoyé dans soixante-dix-sept grands vases,

 pesant

pesant trois talens chacun; & ceux qui soutenoient cette grande coupe d'or massif enrichie de pierres précieuses & du poids de dix talens, dont *Paul Emile* alloit faire une offrande aux Dieux. Après vinrent ceux qui portoient les vases d'or de Persée, d'Antigonus & de Seleucus, suivis du char de Persée dans lequel étoient ses armes & son Diadéme. Les enfans de ce malheureux Prince marchoient ensuite & après eux Persée, vêtu de noir, accompagné de ses amis qui pleuroient son esclavage. Devant le Triomphateur, on vit 400. Couronnes d'or, dont les villes de Grèce avoient honoré *Paul Emile* à cause de ses grandes vertus. Enfin ce vaillant Capitaine parut sur un char magnifique, couvert d'un manteau tissu d'or & de pourpre, & tenant une branche de laurier à la main droite. Il étoit suivi des Soldats, qui portoient aussi chacun une branche de laurier & chantoient des airs de réjouissance. Le Roi Persée faisoit le plus bel ornement de ce Triomphe. *Paul Emile* avoit pleuré le malheur de ce Prince, avec une générosité sans égale; & lui-même il eut celui de perdre deux de ses fils, pendant les réjouissances de son Triomphe. Tant il est vrai qu'il n'y a point de joie qui ne soit mêlée d'amertume.

(11) *Persée*, dernier Roi de Macedoine, succéda, l'an 178. avant J. C. à son pere Philippe, qui n'étant pas satisfait de sa conduite, avoit eu dessein de le deshériter & de donner le Roiaume à Antigonus, fils du frere de son Tuteur. *Persée* fit mourir son compétiteur, & fit la Guerre aux Romains, sans

aucun

aucun succès. Il fut souvent battu & entièrement défait à la bataille de Pydne par Paul Emile l'an 168. Dans la déroute génerale de son armée, il prit la fuite, & s'etant retiré dans l'Isle de Samothrace, il y fut découvert par les Romains & mené en Triomphe à Rome devant le Char de Paul, son vainqueur, comme je l'ai dit dans la Note précédente. Quelques Critiques modernes prétendent, qu'il fut réduit à la dure nécessité d'exercer le métier de Serrurier, pour gagner sa vie.

(12) Passage Grèc, que Boëce a conservé dans la Langue originale & qu'il a tiré du dernier Livre de l'Iliade d'Homère.

(13) Les Poëtes feignent qu'Amalthée, fille de Melisse Roi de Candie, allaita Jupiter du lait d'une chèvre qu'il laissa à sa Nourrice avec cette propriété qu'elle lui fourniroit abondamment toutes choses. C'est pourquoi elle fut appellée *Corne d'abondance.* D'autres disent qu'Hercule aiant arraché une des cornes du fleuve Acheloüs, transformé en Taureau, les Nymphes l'emplirent de fleurs & de fruits, & la consacrèrent à la Déesse *Abondance.*

(14) Voy. la Note (78) du Livre I.

(15) Voy. plus haut la Note (13). L'Explication historique que l'on donne de la *Corne d'Abondance*, est qu'il y a un terroir en Lybie de la figure d'une corne de Bœuf, fort fertile en vins, &

en fruits exquis, qui fut donné par le Roi Ammon à sa fille Amalthée, que les Poëtes ont feint avoir été Nourrice de Jupiter.

(16) Boëce n'a pas pris la peine de nous apprendre les noms des personnes qui se chargèrent de lui faire donner de l'éducation dans sa jeunesse: mais il y a apparence que c'étoient quelques uns des *Aniciens*, des *Manliens*, ou des *Sévérins*, ses parens: Surquoi il ne sera pas inutile de rapporter ici ce qu'on sait de ces trois Familles. Celle des *Aniciens*, qui étoit plébeïenne, fut très-illustre à Rome sous les Empereurs chrétiens, & avoit même produit des Consuls avant Jules Cesar. Le premier de cette famille que l'on trouve dans l'Histoire, est un *L. Anicius Gallus*, Préteur, l'an de Rome 585. & 169. avant J. C. Il eut cette année-là les honneurs du Triomphe, pour avoir commandé avec un très-grand succès en Illyrie & en avoir fait prisonnier le Roi nommé *Gentius*. Il est sans doute le même que *L. Anicius Gallus*, qui fut Consul en 594. & 160. ans avant J. C. quoique les Auteurs du Moreri en fassent deux personnes. On trouve après cela *Anicius Céréalis*, ainsi surnommé pour avoir pourvû à la subsistance de la ville de Rome dans un tems de disette; Il fut désigné Consul l'an 64. de l'Ere Chrétienne; & se tua l'année suivante, pour ne pas tomber dans les mains de Néron, qui le soupçonnoit d'avoir trempé dans une conjuration contre sa personne. *Anicius Maximus* fut Proconsul de Bithynie, sous l'Empereur Trajan, qui vivoit sur la fin

fin du I. Siecle & au commencement du II. *Q. Anicius Fauſtus* fut *Proprætor Auguſtorum*, c'eſt-à-dire Lieutenant de l'Empereur Sévére dans la Dace vers l'an 203 : *Anicius Feſtus* étoit Proconſul d'Aſie en 217 & 218. ſous l'Empire de Macrin. *Anicius Fauſtus* fut Conſul ſous Dioclétien en 298. & Préfet de Rome l'année ſuivante. *Anicius Julianus*, que Symmaque a loué comme le plus noble, le plus riche, & le plus puiſſant perſonnage de ſon tems, ſe diſtingua encore plus par ſon eſprit & par ſa bonté, que par ſes avantages extérieurs. Il fut le premier de ſa famille qui embraſſa la Religion Chrétienne, & l'on croit qu'il fut pere de Baſiline, épouſe de Jules-Conſtance, frere de Conſtantin & même de Julien l'*Apoſtat*. Il fut conſul, ſous Conſtantin, en 322. Gouverneur de la Tarragonoiſe en 326, & preſque toujours continué dans la Préfecture de Rome depuis l'an 326 juſqu'en 329. *Anicius Paulinus* fut auſſi Préfet de Rome, ſous Conſtantin, en 331 & 332. Un de ſes freres du même nom fut Proconſul d'Aſie & de l'Helleſpont, puis Conſul en 334. On vante ſa nobleſſe, ſon éloquence, ſon amour pour la juſtice & la gravité de ſes mœurs. Outre le Conſulat, il exerca encore la Préfecture de Rome une partie de cette année & la ſuivante. On croit qu'il fut pere d'*Anicius-Sextus-Petronius-Probus*, qui fut celui des *Aniciens* qui ſe diſtingua le plus. Il étoit le quadris-aieul de notre Auteur. Ammien-Marcellin, Auſone, Symmaque & le Code Theodoſien en font une trés-honorable mention. Il vivoit dans le IV. Siecle, & avoit la réputation d'un

 des

des plus grands & des plus celébres Magiſtrats de l'Empire. Il fut Conſul ordinaire l'an de J. C. 371. avec l'Empereur Gratien. Toutes les Provinces ſe loüèrent des bontes de ce Grand-Homme. Il quitta ſa charge de Prefet du Prétoire, comme nous l'apprend Ammien-Marcellin, & il mourut ſaintement. Sa maiſon étoit des plus belles de la Ville de Rome; & il poſſedoit de ſi grands biens, que Zoſime, qui en parle avec une maligne envie, dit qu'il ſembloit qu'il eût ramaſſé chez lui toutes les richeſſes des Romains. On lui avoit juſtement donné le ſurnom de *Probus*, qui paſſa depuis à pluſieurs de ſes deſcendans, puisque la probite étoit le caractère de toutes ſes actions. Il eut de ſa femme *Proba-Falconia*, trois fils, *Anicius-Sextus-Olybrius*, *Anicius-Sextus-Probinus* & *Anicius-Sextus-Probus*. Les deux premiers furent Conſuls en 395. & le troiſième en 406. Nous avons encore le Poëme que Claudien compoſa à l'occaſion de leur Conſulat. En voici quelques vers, qui ſont un bon témoignage de la grandeur de cette famille.

Quemcumque requires,
Hac de ſtirpe virum, certum eſt de Conſule naſci.
Per faſces numerantur avi, ſemperque renata
Nobilitate virent, & prolem fata ſequuntur
Continuum ſimili ſervantia lege tenorem:
Nec quiſquam procerum tentat, licet ære vetuſto
Floreat, & claro cingatur Roma Senatu,
Se jactare parem.

Olybrius

Olybrius mourut jeune & Rome pleura sa perte. Ses deux freres firent poser cette inscription au bas d'une Statue qu'ils élevèrent à la mémoire de leur pere.

Sexto. Petronio. Probo. Viro.
Clarissimo.
Proconsul. Africæ. Præfecto. Prætorio.
Quater. Italiæ. Illyrici. Africæ.
Galliarum. Consuli. Ordinario. Patri.
Consulum.
Anicius. Probinus. Vir. Clarissimus.
Consul. Ordinarius. Et. Anicius. Probus.
Vir. Clarissimus. Quæstor. Candidatus.
Filii.
Munus. Singulari. Religione. Debitum.
Dedicarunt.

On voit encore maintenant à Rome le Tombeau du même *Anicius Petronius* & de sa femme *Proba Falconia*; & il y en a peu de ces tems-là qui soient aussi magnifiques. L'inscription ou Epitaphe qu'on y lit, mérite aussi de trouver place en cet endroit:

Sublimes quisquis tumuli miraberis arcus
Dices, quantus erat, qui, Probus, hic situs est!
Consulibus proavis, soceroque Ex-Consule major.
Quod geminas Consul reddidit ipse domos.

Præfectus quartum totâ dilectus in Urbe,
Sed fama emensus quicquid in orbe hominum est.
Æternos, heu, Roma tibi qui pôsceret annos,
Cur non vota tui vixit adusque boni?
Nam cum sexdenos mensis suspenderet annos,
Dilectæ è gremio raptus in Æthra Probæ.
Sed periisse Probum meritis pro talibus absit;
Credas, Roma, tuum: Vivit & astra tenet.
Virtutis, fidei, pietatis, honoris, amicus,
Parcus opum nulli, largus at ipse fuit.
Solamen tanti Conjunx tamen optima luctus.
Hoc, Proba, sortita est, jungat ut urna pares.
Felix, heu, nimium felix, dum vitâ maneret,
Digno juncta viro, digna simul tumulo.

Anicius Sextus Probus, l'un des fils de *Petronius*, fut le tris-aieul de Boëce. Son nom étoit si vénerable à tous les Peuples de l'Univers, que deux sages d'entre les Perses, qui vinrent l'an 390. à Milan pour y voir St. Ambroise, passèrent expressément à Rome pour y visiter *Anicius Probus*. Il étoit contemporain d'*Anicius Bassus*, son parent, qui fut Consul ordinaire avec Philippe en 408. & avec Flavius Antiochus en 431. *Bassus* crut avoir sujet de se plaindre du Pape Sixte III. Pour s'en vanger, il se ligua avec un Sénateur de ses amis nommé Marinien, & en 433. ils accusèrent ce Pape d'avoir corrompu une Vierge de l'Eglise. L'Empereur Valentinien, pour connoître de cette affaire, fit assembler un Concile à Rome, auquel Sixte se soumit. Mais il y fut déclare

déclaré innocent, après un éxamen très-rigoureux: & l'affemblée priva *Baffus* & Marinien de la Communion, qui ne devoit leur être accordée qu'à la mort. Valentinien n'etant pas fatisfait de cette peine, confisqua tous les biens de *Baffus*, & les donna à l'Eglife. *Baffus* mourut trois mois après; & le Pape, qui en fut fans doute fort affligé, embauma charitablement fon corps, & l'enterra dans la chapelle des Aniciens, qui étoit derrière le chœur de l'Eglife de St. Pierre. Mais les Savans ont montré que les Actes du Concile dont j'ai parlé, font manifeftement corrompus. Les autres Perfonnages de la Famille des *Aniciens*, que l'on connoît encore pour avoir été Confuls, font: *Anicius Maximus* en 433. *Anicius Glabrio Fauftus* en 438. *Flavius Anicius Maximus* en 443. *Anicius Olybrius* en 464. *Anicius Fauftus* en 482 & 490. *Anicius Manlius* en 487. *Anicius Probinus* en 489. *Anicius Olybrius* le jeune en 491. *Anicius Probus* en 513 & 525. *Anicius Maximus* en 523. & *Anicius Olybrius* le jeune en 526. Tous ceux-ci étant contemporains de Boëce ont pu, à l'exception des derniers, être du nombre de ceux qui prirent foin de fon éducation. Il y a cependant plus d'apparence que, comme ils ne lui touchoient de parenté que par fa bifaieule maternelle, fille d'*Anicius Sextus Probus*, laquelle avoit été mariée à *Manlius Theodorus*; c'étoient pluftôt quelques uns de la famille de ce dernier ou de celle des *Séverins*, comme étant parens paternels de Boëce, qui furent fes tuteurs après la mort de fon pere. La famille des *Manliens*

ne fut ni moins célébre à Rome, ni moins féconde en hommes illuſtres que celle des *Aniciens*. On y compte jusqu'à trois Conſuls, douze Tribuns avec la puiſſance du Conſulat, & deux Dictateurs. On croit qu'ils deſcendoient de *Manlius* ou plustôt d'*Octavius Manilius*, chez lequel Tarquin ſon beau-pere ſe retira, après avoir été chaſſé de Rome, l'an 245. de cette ville & 509. avant J. C. comme nous l'apprenons de Tite-Live. *Manlius-Theodorus*, bis-ayeul de Boëce, fut Conſul avec l'Eunuque Eutrope l'an 399. de J. C. C'eſt de lui que St. Auguſtin fait mention, en addreſſant ces paroles à Monique ſa mere: „Un homme s'eſt diſtingué ſur tous les „autres dans ce Siecle, autant par ſon eſprit, ſon „éloquence & l'éclat de ſa fortune que par la ſo-„lidité de ſon jugement. C'eſt *Theodore* que vous „avés particuliérement connu; & il eſt tel que ni „maintenant ni dans les Siecles avenir, il n'y aura „pas lieu d'accuſer celui-ci d'avoir été ſtérile en „hommes de lettres.„ Le Poëte Claudien, dont j'ai déja parlé, fit, ſur le Conſulat de *Manlius*, un poëme ſur la fin duquel, faiſant des vœux pour toute la famille *Manlienne*, il y ajoute une prédiction qui ſemble ne regarder que Boëce. Voici ce qu'il dit:

Conſul per populos idemque graviſſimus auctor
Eloquii, duplici vitta ſubnixus in ævum
Procedat, pariter libris faſtisque legendus.
Accipiat patris exemplum, tribuat que nepoti
Filius, & cœptis ne deſit faſcibus hæres.
Decurrat trabeata domus, tradat que ſecures

Mutua

Mutua posteritas, servato que ordine fati
Manlia continuo numeretur Consule proles.

On trouve encore un autre *Manlius Theodorus* qui fut Consul l'an 505. mais comme il pouvoit être à peu près de l'age de Boëce, on doute qu'il ait été du nombre de ses tuteurs, d'autant plus qu'on croit que notre Auteur étoit du *côté* paternel de la famille des *Severins* quoiqu'il portât avec ce nom, ceux d'*Anicius* & de *Manlius Torquatus*. Or l'on prétend, (car la chose n'est pas encore bien éclaircie) ou que *Manlius Theodorus* eut une fille qu'il maria à un *Severin* aieul de Boëce, ou qu'un fils de *Manlius* passa par adoption dans la famille des *Severins* & que de lui sortit Boëce pere de notre Auteur, lequel étant Préfet du Prétoire fut tué l'an 455. avec le Patrice Ætius dans le Palais & de la propre main de l'Empereur Valentinien III. Prince naturellement jaloux, défiant & déja prevenu contre l'un & l'autre au sujet de l'évasion des Huns: Injustice à laquelle ce Prince ne survêcut pas longtems: car *Flavius Anicius Petronius Maximus*, le même dont j'ai parlé plus haut, & duquel Valentinien avoit violé la femme, voulant s'en vanger, profita du ressentiment de quelques Officiers, fachés de la mort d'Ætius, àqui ils devoient leurs fortunes, & les porta à se défaire de l'Empereur, ce qui fut executé le 17. mars 455. l'année même dans laquelle Boëce notre Auteur étoit né. On trouve deux de ses parens l'un nommé *F. Severinus* Consul en 461. l'autre sous le sim-

ple

ple nom de *Severinus* aussi Consul en 481. & ce sont vrai-semblablement ceux ausquels il fut redevable de l'excellente éducation qu'il reçut.

(17) Boëce se maria deux fois: la première avec *Elpis*, Dame d'une famille des plus considérables de Messine. Cette aimable personne n'étoit pas moins illustre par son goût pour les belles lettres que par l'éclat de ses vertus. Elle aimoit surtout la Poësie. On ne sait pas précisément de quelle maison elle sortoit, mais il est sûr que son pere étoit élevé aux premiers honneurs de sa patrie. Elle avoit une sœur nommée *Fauste* ou *Faustine* femme de *Tertulle*, Senateur Romain, & mere de plusieurs Martyrs: Savoir de *Placide*, de *Flavie d'Eutiche* & de *Victor*. *Elpis* a laissé quelques hymnes, qui se trouvent dans le Breviaire Romain, sur le Martyre de St. Pierre & de St. Paul, comme celle qui commence par ce vers: *Aureâ luce & decore roseo.* Et celle ci: *Jam bone pastor, Petre clemens, accipe.* Elle composa aussi cette autre sur St. Pierre dans les liens. *Petrus Beatus catenarum laqueos.* Les Auteurs du Moreri disent qu'*Elpis* mourut à Pavie, où elle s'étoit retirée, parceque Boëce son époux y étoit prisonnier par les ordres de Théodoric Roi des Lombards. Cela ne paroît pas exacte, parceque long-tems avant la détention de Boëce, il avoit épousé *Rusticienne* sa seconde femme. Il y a plus d'apparence que la première fut inhumée dans le vestibule de St. Pierre de Rome, où l'on lit encore son Epitaphe, qui étoit, dit-on, de la façon d'*Elpis*.

Elpis

Elpis dicta fui, Siculæ regionis alumna,
Quam procul à patria conjugis egit amor.
Quo sine mœsta dies, nox anxia, flebilis hora,
Nec solum caro, sed spiritus unus erat.
Lux mea non clausa est, tali remanente marito,
Majori que animæ parte superstes ero.
Porticibus sacris jam nunc peregrina, quiesco
Judicis æterni testificata thronum.
Ne qua manus bustum violet, nisi forte jugalis
Hæc iterum cupiat jungere membra suis.
Ut thalami tumuli que comes nec morte revellar
Et socios vita nectat uterque cinis.

Le Buste d'Elpis se voit, dans la Salle de la Maison de Ville de Messine, entre les statuës d'Annibal, de Scipion l'Africain, & de Ciceron, avec une belle Inscription, qui marque que ce Monument de marbre fut placé en cet endroit là en 1543. Le Senat le fit venir de Palerme, où il étoit entre les mains des Jesuites.

(18) L'Epouse dont parle ici Boëce, étoit sa seconde, nommée *Rusticienne*, fille de Symmaque, duquel j'ai parlé sous la Note (64) du Livre I. Cette Dame ne fut point enveloppée comme son pere & son mari dans leur disgrace: elle leur survêquit assez long-tems, puisqu'elle vivoit encore quand Totila

Totila Roi des Goths, qui avoit été mis fur le Thrône d'Italie, après la mort d'Evaric, vers l'an 541. prit Rome, & en donna le pillage à fes Soldats. Ce fac fut le fpectacle du monde le plus trifte, & réduifit toutes les perfonnes de qualité à une fi grande misère, que les principales Dames, & entre autres la femme de Boëce, furent contraintes de mandier leur pain aux portes des Goths, ce qui arriva vers l'an 542. ou 543.

(19) Boëce eut, de fon premier mariage, deux fils, *Patrice* & *Hypace*. Ils furent faits Confuls tous deux enfemble l'an 500. Voy. plus bas la Note (22). Il eut de fon fecond mariage, deux autres fils, aufquels il donne la qualité de *Confulaire*, non pas pour avoir été Confuls, mais comme étant nés d'un père qui l'étoit. Quelques uns qui n'ont pas fait cette réflexion, ont prétendu que ces deux fils avoient été Confuls en l'année 522. fous les noms de *Boëce* & de *Symmaque*. Mais il eft vifible qu'ils confondent les fils avec leur père *Boëce*, qui fut en effet collégue de *Symmaque* fon beaupere, dans le Confulat, en l'année 522. Voy. la Note (62) du Liv. I.

(20) Les Poëtes attribuent l'invention des *Chars* à *Erichtonius*, quatrième Roi des Athéniens, qui regnoit, dit on, l'an 2546. du Monde, 1489. avant J. C. Ils difent qu'il s'en fervit, pour y cacher la moitié de fon corps, à caufe de la difformité de fes jambes, qui étoient tortues comme des ferpens.

(21) Les

(21) Les *Sénateurs* Romains (dont j'ai deja parlé sous la Note (48) du Livre I. en parlant du Sénat), étoient des Magistrats que Romulus avoit créez pour être ses Conseillers d'Etat & pour juger les differens du Peuple. Leur nombre fut d'abord de cent. Mais après que les Sabins eurent été reçus dans la Ville de Rome, Romulus & le Roi Tatius créèrent cent nouveaux *Sénateurs* tirés, comme les premiers, des plus illustres Maisons de Rome. Tarquin l'Ancien augmenta encore ce nombre, choisissant dans les Familles Plébéiennes, ou bourgeoises, cent personnes remarquables par leur vertu. Il leur donna le titre de *Patriciens*, & les fit ensuite recevoir dans le Sénat, qui fut alors composé de de trois cens *Sénateurs*. Ceux qui avoient été ajoutés aux deux cens premiers, furent appellés *Conscripts*; & delà est venu l'usage, quand on parloit au Sénat, de donner aux *Sénateurs* le titre de *Patres Conscripti*. On comptoit plus de quatre cens *Sénateurs*, sous le consulat de Messala & de Pison. Ils etoient au nombre de six cens du tems de Gracchus. Pendant les Guerres Civiles ils furent réduits à trois cens. Jules-César les augmenta jusqu'à huit ou neuf-cens; & les Triumvirs, après lui, jusqu'à mille. Mais Auguste les réduisit à six cens. Dans les premiers tems, il n'y avoit que ceux qui étoient de race Patricienne, c'est à dire, descendus des trois cens anciens *Sénateurs*, qui fussent admis dans le Sénat. Ensuite on y fit entrer les Plébeiens, quand ils avoient passé par les Magistratures. Il falloit qu'un *Sénateur* fût au moins âgé

de

de vingt ans, & qu'il eût huit cens mille sesterces de biens, ce qui monte à quinze mille écus d'Allemagne, ou vingt mille de France. Après y avoir été admis, s'il lui survenoit quelque perte qui diminuât considérablement son bien, il perdoit sa charge & son rang. C'étoit aux Censeurs à choisir ceux qui devoient avoir entrée dans le Sénat, & à les en chasser, quand ils s'en rendoient indignes. Les *Sénateurs* avoient aussi le droit de choisir entre eux celui qui devoit tenir le premier rang, à qui l'on donnoit le nom de *Prince du Sénat.* Cette dignité étoit à vie, & on n'en nommoit un nouveau qu'après sa mort. L'habit des *Sénateurs* étoit une Tunique ornée de grands galons, qu'ils appelloient *Latus clavus*, ce qui les distinguoit des Chevaliers.

(22) Les Sénateurs avoient droit de s'asseoir sur la chaise appellée *Curule.* C'étoit un siège garni d'yvoire, que ces Magistrats mettoient dans leur char, lorsqu'ils se montroient en public. Mais par ce que dit Boece, il paroît que les Sénateurs avoient de pareilles chaises dans le Sénat. Les Ediles *Curules* avoient aussi droit de s'asseoir sur de semblables sièges: c'est delà qu'on les appelloit *Curules*, parceque ces sièges les distinguoient des simples Ediles.

(23) Boëce parle du Roi *Théodoric*, qui s'étant rendu à Rome, où il étoit fort souhaité, fit beaucoup de caresses au Sénat, pourvût la Ville de Bled pour une année, & assigna annuellement pendant le

cours

cours de pluſieurs autres, une groſſe ſomme d'argent pour en reparer les murailles. Boëce, à la tête des Senateurs, fit à ce Prince un diſcours public à cette occaſion. A quoi Théodoric, répondant en termes les plus obligeans, promit au Senat qu'il ne feroit jamais rien de contraire à ſa dignité & à ſes interêts. Le Roi harangua auſſi le Peuple au milieu du Cirque, en préſence des Sénateurs, de Boëce & de ſes deux fils. Il donna des marques publiques de ſa liberalité, & la Fête finit par un grand feſtin que ce Prince donna aux Sénateurs, de la même manière qu'on en uſoit dans les jours de Triomphe. Tout cela arriva en l'année 500.

(24) Boëce ſe donne ici le titre de *Conſulaire*, parcequ'il avoit été *Conſul* treize ans auparavant en l'année 487. voy. les Notes (37) & (61) du Liv. I.

(25) Le *Cirque* étoit une place où le Peuple s'aſſembloit pour voir les ſpectacles. Sa forme, qui étoit *circulaire* ou ronde, lui avoit donné ce nom. L'origine des *Cirques* vient de la Grèce, & a commencé par les jeux olympiques. Le grand *Cirque* de Rome étoit un lieu fort ſpacieux, entre le mont Palatin & le mont Aventin, deſtiné pour les ſpectacles publics. On dit que Tarquin l'Ancien fut le premier qui le fit environner d'echafauts de bois, ſur lesquels étoient aſſis & placez les ſpectateurs, qui jusques-là s'étoient tenus debout. L'aire du *Cirque* étoit en cercle, comme le nom même le

marque: mais d'une figure ovale, plus longue que large. Sa longueur étoit de trois ſtades & demie, & ſa largeur de quatre arpens. Il étoit environné de foſſez. Dans la ſuite des tems, cette place devint un des plus magnifiques édifices de la Ville de Rome. L'Amphithéatre, qui entouroit trois côtéz de cette place, avoit au bas des degrez de pierre, audeſſus desquels il y avoit deux étages de loges de bois & des galleries qui regnoient à l'entour, afin d'éviter la confuſion. Il avoit huit ſtades de pourtour & cent pas de hauteur. Il pouvoit contenir 150. mille hommes. Ces trois côtez étoient couverts; le quatrieme étoit découvert. Dans ce dernier, il y avoit des loges grillées, où étoient renfermez les chevaux & les chariots, qui devoient courir, & qui partoient auſſitôt que les portes grillées étoient ouvertes. Au dehors de l'amphitheatre du *Cirque*, il y avoit un grand portique où étoient les boutiques. A l'extremité de la place du *Cirque* étoit placé le But, que les Latins appellent *Meta*, dont les chariots faiſoient le tour, quand ils étoient parvenus jusques-là. Les autels de Saturne, de Jupiter, & de Mars étoient de ce côté là: ceux de Venus, de Mercure, & de la Lune, du côté des loges grillées. Quelques Empereurs prirent plaiſir à orner le *Cirque*. Claude fit dorer les pilliers ou Colomnes qui ſervoient de But, & revêtir de marbre les loges grillées, qui n'étoient auparavant que de tuf. Caligula fit ſabler la place de terre rouge & de couleur d'or. Héliogabale la fit parſemer de poudre d'or & d'argent. Les bancs étoient garnis de matelats de

de rozeau & chaque place séparée des autres par des jalousies. Les Citoiens Romains y étoient placés par ordre de dignité: Savoir, les Sénateurs & les Chevaliers dans les endroits qui leur étoient destinez, & le Peuple par Décuries.

(26) Le *Triomphe* étoit une cérémonie solemnelle, qui fut instituée par Romulus, après avoir vaincu Acron Roi des Ceniniens. Quelques uns néanmoins ont écrit que ce fut Tarquin l'Ancien, qui entra le premier dans Rome, sur un char avec une pompe très-magnifique, lorsqu'il triompha environ cent ans après. Quoiqu'il en soit, il est certain que, depuis ce Tarquin, il n'y eut plus de *Triomphe*, pendant le regne des Rois, & que Valerius Publicola, Consul, fut le premier qui reçut cet honneur de la République. Dans la suite des tems, on vit souvent des *Triomphes*. On ne l'accordoit qu'à un Dictateur, à un Consul, ou à un Préteur. Le General d'Armée qui demandoit le *Triomphe*, étoit obligé de quitter le commandement de l'Armée, & de demeurer hors de la Ville de Rome, jusqu'à ce que cet honneur lui eût été accordé. Il écrivoit des Lettres au Sénat, qui contenoient le récit de la victoire qu'il avoit remportée; & le Sénat s'assembloit dans le Temple de Mars, où il en faisoit faire la lecture, & prenoit le serment des Centurions, qui juroient que ce récit étoit véritable, & qu'il y avoit eut 5000. hommes de tués du côté des Ennemis; car ce nombre étoit nécessaire pour obtenir le *Triomphe*. Lorsque le Sénat avoit donné son décret, on

assembloit le Peuple, qui rendoit le Commandement au Général d'Armée, & approuvoit son *Triomphe*, qui se faisoit ainsi. *Le *Triomphateur* couronné de laurier, & tenant une branche de cet arbre, à la main droite, faisoit une harangue au Peuple & aux Soldats assemblés en un même lieu; puis il distribuoit ses présens avec une partie des dépouilles des Ennemis. Cependant la Pompe commençoit à paroître vers la Porte *Triomphale*. Les Trompettes marchoient à la tête, ensuite les Taureaux destinés pour le sacrifice, lesquels étoient ornés de rubans & couronnés de fleurs, & avoient quelquefois les cornes dorées. Après on voioit les dépouilles des Ennemis portées par de jeunes Soldats ou dans des chariots, & les Images des Villes & des Nations subjuguées, qui étoient représentées en or ou en argent, ou faites de bois doré, d'yvoire, ou de cire, avec leurs noms & inscriptions en grosses lettres. On y portoit aussi les figures des Fleuves & des Montagnes les plus remarquables, des Lieux que le *Triomphateur* avoit soumis à l'Empire Romain. Ensuite marchoient les Rois & les Capitaines captifs, chargés de chaines de fer, d'or, ou d'argent, & aiant la tête rasée, pour marque de leur servitude. Ils étoient accompagnés de Joueurs de flûtes & de guitarres, & de plusieurs Officiers de l'Armée. Celui qui marchoit le dernier à cette pompe, étoit un Bouffon qui railloit les vaincus, & exaltoit la gloire des Romains. Quelle petitesse! Enfin le *Triomphant* paroissoit sur un char d'yvoire, rond, en forme de tour, & enrichi d'or. Sa robe étoit de pourpre,

char-

chargée de figures & de palmes en broderie d'or. Il tenoit une branche de laurier à la main droite & un sceptre d'y voire surmonté d'un petit-aigle d'or à la gauche. Son char étoit suivi des Sénateurs & de la Milice Romaine. Lorsqu'il étoit arrivé au Capitole, il faisoit un sacrifice à Jupiter, & un festin magnifique; puis il étoit condu t dans son palais. Tertullien remarque, que, pendant la pompe du *Triomphe*, un Officier qui étoit derrière le *Triomphant*, prononçoit à haute voix ces paroles: *Souvenés vous que vous êtes Homme* C'est apparemment de-là, que vient la coûtume de bruler des étoupes au nés du Pape, au moment qu'on l'*adore* après son élection, & de l'avertir qu'il est mortel, par ces paroles: *Sic transit gloria Mundi.*

(27) Voy. la Note (16) du Livre I. Il y a deux sortes d'*Horizon*, l'un *rationel* ou *intelligible*, & l'autre, *sensible*: Il ne s'agit ici que du dernier, qui ne s'étend pas plus loin que notre vûe se peut étendre en pleine campagne sans aucun obstacle. Il divise la partie du Monde, que nous pouvons découvrir, d'avec celle qui est cachée à nos yeux, à cause de la rondeur de la Terre. L'*Horizon* sert à faire voir le lever & le coucher du Soleil, de la Lune & des Etoiles, combien de tems chaque Etoile demeure sur notre hemisphère, & combien dure chaque jour artificiel. Ce nom vient du Grec ὁρίζω. qui signifie *je borne*, parceque l'*Horizon* borne notre vue & la durée du jour dont il determine la longueur.

(28) Voy. la Note (68) du Livre I.

(29) Voy. la Note (68) du Livre I.

(30) Voy. la Note (78) du Livre I.

(31) Voy. la Note (64) du Livre I.

(32) Voy. plus haut la Note (18)

(33) Voy. plus haut la Note (19)

(34) Voy. plus haut la Note (19), & la (37) du Liv. I.

(35) Certainement Boëce ne fit pas sa Consolation Philosophique, dans le dessein qu'elle fût vûe du Roi Théodoric; Car il lui auroit mal fait sa cour par ce passage, n'étant pas naturel qu'il eût ignoré que ce Prince étoit Bâtard, & né d'une concubine du Roi Valamir son père, nommée *Erlieve* ou *Eusebie*.

(36) Voy. la Note (13) du Livre I.

(37) Sous le nom d'*argent*, on comprend toutes les sortes de *monnoies*, dont on dit que le nom latin *moneta*, vient de *monere*, *avertir*, parceque leur matière & leur empreinte font connoître leur valeur & celui qui l'a fait fabriquer. La fin principale de la *Monnoie* a été l'utilité publique; le Commerce étant beaucoup plus aisé par le moien de la *monnoie*, que par l'échange des choses en espèce, en ce que les pièces d'*or*, d'*argent*, ou d'autre *métal*, ont une estimation certaine. Avant que l'on marquât la *monnoie*, on tailloit grossièrement des morceaux de métal, qui étoient donnés au poids, comme on fait encore dans

dans plusieurs païs de l'Orient. Enſuite on régla le poids des pièces; & enfin on y imprima une marque pour en faire connoître la valeur. On ne ſait pas qui a été le premier inventeur de la *monnoie*. Car l'Hiſtoire Sainte n'en parle point avant le Déluge. Joſephe ſemble l'attribuer à Cain, lorsqu'il dit qu'il inventa les poids & les meſures; la *monnoie*, ſelon lui, pouvant être compriſe ſous le nom de *poids*. Mais cette conſéquence ne me paroît pas bonne; car ſi, avant l'uſage de l'*argent*, on ne faiſoit le Commerce que par échange, il étoit naturel que l'on eût recours dabord aux *poids & meſures* pour faire ces marchez avec juſteſſe, quoique l'*argent* n'y entrât pour rien. Cependant il eſt vraiſemblable que ces *poids & meſures* donnérent lieu par la ſuite à l'invention de la *monnoie*. D'autres diſent que ce fût Tubal-Cain qui l'inventa, parcequ'il travailla le premier en cuivre & en fer. Quoiqu'il en ſoit, il n'eſt pas croiable que, pendant plus de 1650 ans, la *monnoie* ait été inconnue à ceux qui poſſedoient toutes les Sciences & tous les Arts. Après le Déluge, Noé renouvella cet uſage qui s'eſt répandu depuis, parmi tous les Peuples civiliſés, pour entretenir plus aisément la ſociété. La Bible néanmoins ne parle de *monnoie*, que vers l'an du Monde 2180. & 483. ans après le Deluge, lorsqu'elle fait mention des mille pièces d'*argent* qu'Abimelech donna à Sara, femme d'Abraham. Elle parle enſuite des 400. Sicles d'*argent* de bonne *monnoie* qu'Abraham donna à Ephron, & des cent *Kſchita* ou *Agneaux*, c'eſt à dire cent pieces de *monnoie* d'*ar-*

d'*argent*, marquées d'un Agneau, que Jacob donna aux Enfans d'Hemor. D'autres ont interpreté le mot *Kschita* d'un *Arc*, & ont cru qu'elles étoient marquées de la figure d'un Archer. Hérodote dit que les Syriens ont été les premiers qui aient fait battre de la *monnoie* d'*or*, & d'*argent*. On n'en connoissoit point l'usage parmi les Grècs, du tems de la Guerre de Troye. Strabon, sur le témoignage d'Ephore & d'Elien, rapporte que ce fut dans l'Isle d'Egine que l'on frappa la première *monnoie*, par l'ordre de Phædon, d'où ces pièces furent appellées *Eginettes*. Lucain attribue l'usage de mettre l'*argent* en commerce, à Ithon Roi de Thessalie, fils de Deucalion. D'autres veulent qu'Erichtonius fils de Vulcain, élevé par les filles de Cecrops, Roi d'Athènes, ait communiqué l'usage de la *monnoie* aux Lyciens & aux Athéniens. Voy. plus bas la Note (48).

(38) Boëce se sert du mot *Gemma*, qui signifie toute sorte de *Pierres précieuses*. Pline & Solin sont les premiers, parmi les Anciens, qui ont parlé du *Diamant*. Les Physiciens ont découvert que les *Pierres précieuses* sont composées d'un éau tres-simple & très-épurée, coagulée par un sel spécifique. Elles sont *colorées* ou *non colorées*. C'est une Eau très-simple, coagulée par un sel simple, qui forme les non *colorées*; & cela se prouve par la génération de la Glace, qui est d'autant plus claire qu'elle est composée d'une eau plus pure. Il y a grande apparence que toutes les *Pierreries* se forment de la

même

même ſorte, puiſqu'étant pulveriſées, chaque grain de la poudre paroît comme du Criſtal, quand on ſe ſert d'un microſcope pour le regarder. La fuſion du verre avec les métaux, qui lui donnent diverſes couleurs, eſt auſſi une preuve que les *Pierreries colorées* tirent leur couleur du principe metallique, & l'on croit que l'eau ſaline, qui fait la baſe des *Pierreries*, venant à paſſer dans les lieux ſoûterrains où la matière première des métaux eſt renfermée en forme liquide, & combattant enſemble; la première abſorbe & coagule avec ſoi des particules métalliques colorées, qui font la couleur de la *Pierre*. Le *Rubis*, l'*Eſcarboucle*, le *Grenat*, & autres, qui ſont de *couleur de feu*, tiennent cette couleur du ſouffre de l'or. Le *Saphir* doit la ſienne à l'argent, qui renferme en ſoi une *couleur celeſte*. L'*Emeraude*, & les autres *Pierres vertes* tirent leur couleur du cuivre; & les *jaunes* ou *brunes*, comme la *Topaſe* & la *Chryſolithe*, la doivent au fer. A l'égard du tems où les *Pierres précieuſes* commencèrent à être recherchées, on ne le peut déterminer par l'Hiſtoire profane; & l'Ecriture n'en fait nulle mention avant l'édification du Tabernacle par Moyſe, l'an du Monde 2510. 1489. ans avant J. C. Mais alors on voit que, non ſeulement on eſtimoit la *Sardoine* la *Topaſe*, l'*Emeraude*, l'*Eſcarboucle* (*Pierre* que les uns regardent comme imaginaire, & que les autres diſent être le *Rubis* parvenu à une certaine groſſeur): le *Saphir*, le *Jaſpe* (que quelque Interprètes diſent être en cet endroit le *Diamant*, ce qui n'eſt pas vrai-ſemblable, parcequ'il n'y eſt mis qu'au

second rang): le *Ligure* (*Pierre* inconnue, si ce n'est pas le *Porphyre*, ou quelqu'autre espèce de *Marbre* fin): l'*Agathe*, l'*Amethyste*, la *Chrysolithe*. l'*Onix*, & le *Beril*; mais même qu'on avoit déjà le secret d'enchasser ces *Pierres* & de les graver.

(39) Voy. la Note (12) du Livre I.

(40) Boëce parle ici, à la façon des Poëtes Grècs & Latins, qui distinguent quatre *Ages* du Monde, savoir: l'*Age d'Or*, l'*Age d'Argent*, l'*Age de Bronze* ou *d'Airain*, & l'*Age de Fer*. C'est la distinction qu'en fait Ovide, au premier Livre de ses Métamorphoses. D'autres, comme Virgile, n'en distinguent que deux; l'un avant le regne de Jupiter, dans lequel on commença à partager & à labourer la Terre, & l'autre depuis. Sénèque a suivi ce sentiment, en ne distinguant que les deux *Ages*, de l'homme juste & heureux, & de l'homme injuste & malheureux: c'est à dire l'*Age d'Or*, & l'*Age de Fer*. Juvenal fait la distinction des quatre *Ages*; mais il les réduit lui-même à deux, quand il dit que les adultères commencèrent dès l'*Age d'Argent*, sous Jupiter, qui en fut lui-même l'auteur. Hésiode avoit précédé de plusieurs Siècles tous ces Poëtes Latins, & il avoit distingué avant eux cette diversité d'*Ages*; & représenté les trois premiers d'une manière, qui approche fort de celle d'Ovide. Il les nomme aussi *Siècles d'Or*, *d'Argent* & *d'Acier*. A l'egard du quatrième, il en fait un Siècle de justice & de valeur. Mais cette fiction des Poëtes est contraire tant à l'Hi-

l'Histoire profane qu'à l'Ecriture sainte. La première nous dépeint les Hommes dans leur origine, comme des Barbares, sans foi, sans loi, sans demeure assurée, toujours prêts à attaquer & faire mourir impitoiablement leurs voisins, s'entretuant les uns les autres, n'aiant ni mariages réglés & légitimes, ni police, ni Magistrats; enfin vivant comme des Bêtes féroces: en sorte que ce que les Poëtes nous ont dit de l'ordre des différens *Ages*, doit être renversé; & qu'il faut convenir que le premier *Age* est un *Age* de barbarie & de violence que l'on peut plustôt appeller l'*Age de Fer* que l'*Age d'Or:* Que dans la suite les hommes commençant à se défaire de la barbarie, établirent des Villes, des Etats, des Républiques; & que c'est alors que le *Siecle d'Argent* commença: Qu'enfin les hommes étant instruits par les Sciences & les Arts, & conduits par les Loix, ils parvinrent à un dégré de perfection dans la conduite de la vie, dans la justice, dans l'honnêteté des mœurs & dans les vertus morales; ce que l'on peut appeller l'*Age d'Or*. Tout cela est confirmé par l'Histoire sainte, où l'on voit qu'aussitôt que le premier homme eut péché par sa désobéïssance envers Dieu, il fut condamné au travail & à la peine; & qu'enfin des deux premiers fils qu'il eut, l'un trempa ses mains dans le sang de l'autre. Ainsi je ne vois pas en quel tems on pourroit placer ce que les Poëtes appellent l'*Age d'Or*, si ce n'est pendant le séjour qu'Adam & Eve firent dans le jardin d'Eden, depuis le moment de leur création jusqu'à celui de leur péché. Mais alors le Genre humain ne consi-

stoit

ſtoit encore qu'en ces deux perſonnes, qui loin d'être reduites à ſe nourrir de gland, comme les Poëtes le ſuppoſent, avoient au contraire la liberté de manger de tous les fruits qui étoient dans ce lieu de delices.

(40*) Cela doit être entendu hiſtoriquement dans le ſens de l'Ecriture, de la nourriture qu'Adam & Eve prenoient dans le Paradis Terreſtre. Car ſi, ſuivant la Genèſe, Abel, ſecond fils d'Adam, offrit à Dieu les premiers nés de ſon troupeau, en même tems que Caïn ſon frère offroit des fruits de la Terre; & ſi ceux qui interprètent ainſi ce paſſage, conviennent qu'on ne devoit offrir à Dieu que ce qui étoit en uſage parmi les hommes; il s'enſuit que dès ce tems là, on mangeoit de la chair des animaux; & qu'ainſi c'eſt ſans fondement que quelques Auteurs ont avancé que l'on n'en avoit pas mangé avant le Deluge. Le ſavant M. Huet eſt du ſentiment que je défens, dans ſon Traité *du Commerce des Anciens.*

(41) Voy-la Note (73) du Livre I. & la (40) cy-deſſus.

(42) Il eſt ſûr que l'uſage du *Miel* eſt fort ancien, comme le dit ici Boece. „ Les Auteurs, ſur tout les Poëtes, ont fort celebré dans leurs Ouvrages, le *Miel* du Mont-Hymette & celui du Mont-Hybla, par rapport au grand nombre d'Abeilles qu'il y avoit ſur ces deux Montagnes, dont la première eſt

ſi-

située dans l'Attique, contrée de la Grèce, où regna Cécrops, & l'autre en Sicile. Plusieurs Auteurs, & entre autres Virgile, ont aussi pris plaisir à faire de ces insectes d'agréables Descriptions; mais ce qu'ils disent de leur production artificielle, aussi bien que de leur Roi & du Gouvernement de leur République, est en partie fabuleux.

(43) Les Poëtes attribuent l'invention du *Vin* à Bacchus. Voy. la Note (76) du Liv. I. L'Ecriture en donne la gloire à Noé, & dit que l'Usage n'en etoit pas connu avant le Deluge: ce qui pourroit donner lieu à un de nos Anacréons modernes, de dire:

Dieu voulant dans les Eaux submerger la Nature,
Pour les péchez du Genre humain;
A Noé, de la Vigne il n'apprit la culture
Qu'après cette triste avanture.
Suivons, mes chers Amis, cet éxemple divin:
Et si quelqu'un, dans ce Festin,
Ne peut se passer d'Eau, qu'il boive de l'Eau pure,
Plustôt que d'y noier le Vin.

(44) Le *Ver* dont Boëce parle ici, est le *Ver à Soie*, petit insecte, moins merveilleux encore par cette précieuse matière qu'il fournit pour diverses Etoffes, que par les différentes formes qu'il prend, soit avant, soit apres s'être enveloppé dans la coque qu'il se file lui-même. Voici ses differentes metamorphoses: De Graine ou Semence qu'il est d'abord

bord, il devient un *Ver* assez gros, d'un blanc tirant sur le jaune. Devenu Ver il s'enferme dans sa coque, où il prend la forme d'une espèce de féve grisâtre, à qui il semble ne rester ni mouvement ni vie. Il ressuscite ensuite pour devenir *Papillon*, après s'être fait une ouverture pour sortir de son tombeau de *Soïe*. Et enfin mourant véritablement il se prépare, par la Graine ou Semence qu'il jette, une nouvelle vie, que le beau tems & la chaleur de l'Eté, lui aident à reprendre. C'est de cette coque, qu'on nomme *cocon* ou *coucon*, où le *Ver* s'étoit enfermé, qu'on tire les différentes qualites des *Soies*, qui servent également au luxe & à la magnificence, des Riches, & à la subsistance des Pauvres, qui s'occupent à les filer, à les dévider & à les mettre en œuvre. La *Soie* a pris son nom du Latin *Serica*, qui tiroit le sien des *Sères*, Peuples qui habitoient entre le mont Imaüs & la Chine, ce qui est aujourd'hui à l'extrémité de la Grande Tartarie, où sont les Roiaumes de Tongut & de Niuche. Les anciens *Séres*, aussi bien que ceux qui occupent présentement leur païs, ont toujours été célébres pour les manufactures & ouvrages de *Soie*. Mais comme ils fuïoient la fréquentation des Etrangers, ce ne fut qu'assez tard qu'ils leur en communiquèrent l'usage. Cependant cette *Soie* qu'il travailloient, n'étoit pas celle que l'on voit & que l'on prépare communément en Europe aujourd'hui, puis qu'ils la tiroient des feüilles des arbres, au rapport de Daviti, qui ajoute que les habits, qu'ils en faisoient, étoient de grand prix. Et vraisemblablement cette *Soie* n'etoit

autre

autre que celle qui s'appelle *Soïe d'Orient*, laquelle vient d'une plante qui la produit dans une gousse à peu près semblable à celle des cotoniers. La matière que cette gousse contient, est extrémement blanche, déliée & assez lustrée. Elle se file aisément; & l'on en fait une espèce de *Soie* qui entre dans la fabrique des Etoffes des Indes & de la Chine. Ce qui rend cette conjecture plus probable, c'est que le même Daviti dit que la *Soie* des *Sères* étoit une espèce de *coton*, qu'ils trempoient dans l'eau, pour la filer ensuite, & en faire de la Toile. Quoi qu'il en soit, on prétend que la *Soie* passa premièrement de ces Peuples aux Perses, cette Nation si molle & si somptueuse. Aussi ne vit-on en Europe la première Etoffe de *Soie* qu'après la Conquête de la Perse par Aléxandre. C'étoit encore de ce païs-là que les Romains tiroient la *Soie*, quand leur Empire fut devenu florissant : Mais elle fut long tems d'une cherté prodigieuse en Europe On l'achetoit au poids de l'or, ce qu'il faut prendre à la lettre. Car les Perses eurent grand soin de ne pas laisser passer aux païs étrangers, le secret d'une manufacture, qu'ils trouvoient tant de profit à debiter. Ils réussirent pendant long-tems à empêcher qu'on ne transportât hors de chez eux des *Vers à Soie*, ou qu'il ne sortit du païs quelqu'un qui sût la manière de les élever. Quelques Auteurs disent que c'est par cette raison qu'on savoit si peu comment se faisoit la *Soie*, que l'on croioit communément que c'étoit un arbre qui la produisoit. Mais ces Auteurs ignoroient apparemment ce que j'ai dit plus haut de la *Soie*

d'O-

d'Orient. Au reste les Romains la méprisoient tellement, qu'il n'y avoit que les femmes qui portassent des Etoffes de *Soie*, & qu'un homme qui en auroit porte, auroit passe pour un effémine. C'est pourquoi, vers le commencement du Regne de Tibère, au rapport de Tacite, on fit une Loi, qui defendoit aux hommes de se dèshonorer, en portant un habit de *Soie* : *Ne vestis serica viros fœdaret.* Quand, dans la suite, les hommes commencerent a en porter, ce n'etoient dabord que des Etoffes de *Soie* mêlees de *laine* ou de *lin* ; celles de *pure Soie* demeurant affectees aux femmes. Aussi l'Histoire remarque-t elle comme une chose infame dans Heliogabale, qu'il ait ete le premier homme qui eût porte une Etoffe toute de *Soie.* Les choses etoient encore sur ce pied du tems de Boëce, ce qu'il est bon de remarquer : Mais depuis lui, l'Empereur Justinien, qui mourut l'an 565. trouvant qu'il etoit bien rude d'acheter si chèr des Perses, cette marchandise, envoia deux Moines aux Indes, pour y apprendre comment se faisoient ces Etoffes, & pour lui apporter des *Vers*, afin d'y faire travailler dans ses Etats. D'autres disent que ces Moines se presentèrent d'eux-mêmes à l'Empereur, qui les renvoia à *Serinde* où ils avoient demeuré. Les Moines, à leur retour, lui dirent qu'on ne pouvoit pas transporter les *Vers* si loin. Il les renvoia une seconde fois, pour lui apporter seulement des *œufs*, ce qu'ils firent. On reussit à les faire éclore à Constantinople ; & c'est de ces *œufs* que sont provenus tous les *Vers* à *Soie*, qui sont aujourd'hui en Eu-

Europe. Car un Roger de Sicile, environ l'an 1130. fit venir dans cette Isle & dans la Calabre des Ouvriers en *Soie*, qui furent une partie du butin que ce Prince rapporta d'Athènes, de Corinthe & de Thèbes, dont il fit la conquête, dans son expédition de la Terre Sainte. Peu après, le reste de l'Italie & l'Espagne, & ensuite les François apprirent des Siciliens & des Calabrois à nourrir les *Vers à Soie*, à filer leur production, & à la mettre en œuvre.

(45) Les Latins donnoient le nom de *Poisons*, comme fait ici Boëce, aux Drogues dont les Anciens tiroient leurs Teintures: Temoin ce vers du second Liv. des Georgiques de Virgile: *Alba nec Assyrio fucatur Lana Veneno?* Ces passages de Pline: savoir, au IX. Livre de son Histoire Naturelle: *Queis virus grave in fuco?* Au XXI. Livre: *Hoc est venenum quod innocentissimi auctores simpliciter dorycinion appellavere, ab eo quod cuspides in præliis tingerentur.* Au XXVII. Livre: *Limeum herba appellatur à Gallis qua sagittas in venatu tingunt medicamento quod venenum cervarium vocant.* Temoins aussi ces vers de Lucain:

Strata jacent: Tyrio quorum pars maxima fuco
Cocta diu, virus non uno duxit aheno.

Et encore ceux-ci d'Avienus, dans les Phenomènes d'Aratus:

. . . . . *Agenoreo color hinc mentirier ostro*
Incipit, Assyriumque bibunt nova vellera succum,
Ebria ut extremo splendescat lana veneno.

Je pourrois donner ici une ample Dissertation sur l'Art de la *Teinture* des Anciens, dont j'ai fait la lecture dans notre Académie Roiale des Sciences & des Belles-Lettres de Berlin. Mais comme je me suis proposé de la faire imprimer incessamment, avec l'Histoire de la *Teinture* des Modernes à la tête de mes Mémoires *des Arts*, j'ai cru qu'il ne convenoit pas de l'insérer ici.

(46) Il est vrai-semblable que les Hommes n'eurent besoin de *Lumiere* pour s'éclairer la nuit, que quand ils commencèrent à donner à la cupidité un tems jusque-là destiné à leur repos. Occupés d'abord du soin de leurs troupeaux ou de l'agriculture, ils se contentoient d'y vâquer le jour. Leurs travaux innocens commençoient avec l'Aurore & finissoient au coucher du Soleil. La *Lumière Artificielle* à laquelle ils eurent recours par la suite, fut sans doute le *Feu*. Un simple *Bois allumé* servoit alors à les éclairer. Virgile nous marque cet ancien usage, en disant au VII. Liv. de son Enéide, que Circé brûloit du *Cedre*, pour s'éclairer la nuit: *Urit odoratam nocturna in lumina cedrum*. On voit encore de nos jours, dans les villages d'Allemagne, les femmes & les filles filer & coudre à la clarté de quelques copeaux de *sapin résineux*, qui brûlent dans un foier plus élevé que celui des cheminées de France. Dans les lieux où le *bois gras* étoit moins commun, on apprit par cette raison à enduire d'autre Bois, de quelque matière onctueuse & inflammable. Cela fit connoître la propriété des

Huiles & la commodité des *Lampes*, dont on a continué de se servir dans tous les Siècles & dans presque tous les païs du Monde. Enfin l'on découvrit, mais fort long-tems après, la manière d'emploier le *suif* & la *cire*, c'est à dire de faire la *Chandelle* & la *Bougie*. Solin, qui vivoit, à ce qu'on croit, dans les premiers Siècles de l'Ere chrétienne, dit qu'on trouva dans un sépulchre une *Chandelle* qui brûloit depuis plus de quinze cens ans, & qui tomba en poussière entre les mains de ceux qui la prirent. On trouva de même en Italie, dans le seizième Siècle, une *Lampe* sépulchrale, qui étoit enfermée depuis quinze cens cinquante ans dans l'Urne du tombeau de Tullia, fille de Ciceron. Trithème assûre qu'une *huile* faite de *Fleur de soulphre*, de *Borax* & d'*Esprit de Vin*, brûle plusieurs années sans se consumer. On croit que la mêche de ces anciennes *Lampes* étoit faite avec de l'*Amiante*, qui est un espèce d'*Alun* incombustible, ou avec de l'*Or préparé* & rendu spongieux par une opération de chymie. Malgré cela, toutes les Histoires qu'on rapporte des anciennes *Lampes* sont fort suspectes. Les Voiageurs parlent d'une *Bougie de canelle*, qui se fait dans l'Isle de Ceylan, d'où la *canelle* nous est apportée. Cette épicerie est l'écorce d'un arbre, qui porte un fruit semblable au Gland, lequel étant boüilli dans l'eau, jette une *huile* qui surnage & qui devient, quand elle est congelée, aussi dure & aussi blanche que le *suif* & d'un odeur très-agréable. La *Bougie* qu'on en fait, est réservée, pour le service du Roi de Ceylan.

 (47) C'est

(47) C'est une question de savoir si, avant l'invention du *Vin*, les Hommes n'usoient pas de quelqu'autre *liqueur*. On n'en voit rien dans l'Ecriture: cependant il ne s'ensuit pas pour cela que les hommes n'en faisoient pas usage. Car comme il est probable qu'ils bûvoient du lait & qu'ils mangeoient de la viande, parcequ'ils avoient des Bestiaux, il est vrai-semblable aussi qu'aiant des *fruits* en abondance, ils apprirent bientôt à en exprimer le *jus*, pour en faire une *boisson*. Par cette raison, je regarde le *Cidre* comme la première, dont l'usage s'établit dans le Monde. Je n'oserois en dire autant de la *Bière*, qui étant une *boisson* plus composée, doit être d'une invention plus récente. On l'attribue communément aux habitans de Péluse, ville d'Egypte, fort ancienne & près des ruines de laquelle fut bâtie celle de Damiète. C'est de la *Bière* de cette ville que parle Columelle dans ce vers: *Ut Pelusiaci proritet pocula Zythi.* Les Latins donnent aussi à cette Boisson les noms de *Cervisia* ou *Cerevisia*, terme formé de celui de *Cerès*, la Déesse des Bleds & de l'Agriculture, d'où les François avoient fait le nom de *Cervoise*, qu'ils donnoient anciennement à la *Bière*. Mais il faut remarquer que dans plusieurs occasions, telles, par exemple, que dans ce passage du chapitre X. du Lévitique, qui regarde Moyse: *Vous ne boirez point de Vin ni de Cervoise, toi ni tes fils avec toi*: c'est mal à propos que les Traducteurs s'y servent du mot de *Cervoise*, puisque le mot Hébreu signifie *toute boisson dont on peut s'enyvrer*, ce qui ne peut pas plus s'appliquer à la *Bière*

qu'au

qu'au *Cidre* : joint à ce que dans la verſion Latine, ce mot eſt rendu par celui de *Sicera*, qui a beaucoup plus de rapport au *Cidre* qu'à la *Bière*.

(48) C'eſt du *Commerce* & de la *Navigation* que Boëce parle ici. On ne peut douter que le *Commerce* ne ſoit presqu'auſſi ancien que le Monde même : la néceſſité le fit naître ; le déſir de la commodité l'augmenta, & lui donna des forces ; Enfin, la vanité, le luxe, l'avarice, l'ont pouſſé jusqu'à ſa perfection, peut-être même beaucoup au delà des juſtes bornes qu'il devroit avoir. Il ne ſe fit d'abord que par l'*échange* des choſes les plus néceſſaires à la vie. Le Laboureur donnoit ſes grains & ſes légumes au Paſteur de Brebis ; & il en recevoit du lait, des peaux & des laines. Celui qui avoit ramaſſé dans les bois, du miel ou de la cire, l'*échangeoit* contre diverſes ſortes de fruits que ſon voiſin avoit cüeillis à la campagne ou dans les vergers qu'il cultivoit. L'uſage du *Commerce par échange* ſubſiſte encore en bien des endroits. Il y a quelques lieux de l'Europe, du côté du Nord, d'où il n'eſt pas tout à fait banni, comme dans la Sibérie, & dans la Laponie, Danoiſe & Moſcovite. On a vû même qu'à Archangel, les *Commerçans* François, Anglois, & Hollandois, n'ont long-tems porté que des marchandiſes contre lesquelles les Ruſſes *troquoient* celles du crû de leur vaſte Empire. Pluſieurs Nations des Côtes d'Afrique, presque toutes celles de l'Amérique, & quelques unes de l'Aſie, ont conſervé cette manière de donner ce qu'on a

de trop, pour recevoir ce qu'on n'a point, ou ce qu'on n'a pas en assez grande abondance. On ne sait pas précisément, quand a commencé le *Commerce* qui se fait par l'*achat* & par la *vente*, ni quand on s'est servi des *monnoies* & *espèces d'or*, *d'argent*, & *de cuivre*. Dans les premiers tems, elles n'étoient que de *bois*, de *cuir* & de *fer*. Aujourd'hui même encore en quelques lieux des deux Indes, l'usage est de donner une certaine valeur aux divers *Coquillages* & aux *Amandes de Cacao*, pour les *échanger* contre les *marchandises*, les *drogues*, & les *denrées* dont on a besoin. Les plus anciens exemples, qui se trouvent de ce *Commerce*, dans les Livres sacrés, sont du tems du Patriarche Abraham. Voy. plus haut la Note (37). A l'égard des Auteurs profanes, ils en mettent l'époque sous les Regnes de Saturne & de Janus en Italie. Les anciens Gaulois, comme le rapporte Jules Cesar dans ses Commentaires, en attribuoient l'invention au Dieu Mercure. Les Egyptiens, les Phéniciens, & les Carthaginois, qui étoient une Colonie Tyrienne, sont citez comme les premiers, les plus habiles & les plus hardis *Négocians* de l'Antiquité: du moins paroît-il certain qu'ils ont été les premiers à hazarder des voiages de long cours, & à embrasser le *Commerce* qui se fait par mer sur des côtes éloignées. Voy. l'Histoire *du Commerce des Anciens par M. Huet.*

(49) Si l'on considère le nom que les Latins donnent à la *Trompète*, *Tuba*, il est difficile de n'en pas rapporter l'invention à Tubal-Caïn, qui fut, suivant l'Ecriture, le premier Forge-

ron,

ron, travaillant en toutes sortes d'ouvrages d'*airain* & de *fer*. Tubal-Caïn est le Vulcain des Païens, qui lui attribuent la même profession, comme le dit Diodore de Sicile: *A Vulcano fabricationem æris, auri, ferri, argenti & cæterorum omnium quæ ignis operationem rejiciunt inventam.* Cependant on rapporte l'invention de la *Trompète* aux anciens Tyrrhéniens, qui sont aujourd'hui les Toscans. Ces peuples étoient en même tems de célébres Navigateurs.

(50) Le Poëte Lucrèce dit que les *Mains*, les *Ongles*, les *Dents*, les *Pierres* & les *Bâtons*, furent les premieres *Armes*, dont les Hommes se servirent.

Arma antiqua, manus, ungues, dentes que fuere,
Et lapides, & item sylvarum fragmina rami.

On n'emploia d'abord celles de *Bois* que contre les Bêtes. Nemrod, le premier Tyran du monde, s'en servit contre les hommes; & son fils *Bélus* fut le premier, qui fit la *Guerre*; d'où, selon quelques uns, elle a été appellée *Bellum* par les Latins. Diodore croit que *Bélus* est le même que *Mars*, qui, le premier, dressa des *Soldats*. L'invention des *Armes d'airain* est plus ancienne que celle des *Armes de fer*, suivant ces deux autres vers de Lucrèce.

Posterius ferri vis est, æris que reperta:
Sed prior æris erat, quam ferri cognitus usus.

Josephe dit que Moyse fut le premier qui *arma* les Troupes avec du *fer*. Plutarque rapporte, dans la

vie de Thésée, que Cimon fils de Miltiade, voulant porter les os de ce Heros, de l'Isle de Scyros à Athènes, trouva la pointe d'une *Lance d'airain*, avec une *Epée* de même matière. Mais il est certain que les *Armes de fer & d'acier* ont été en usage chez les Grècs & chez les Romains.

(51) L'*Etna* est une Montagne en Sicile, appellée le *Mont-Gibel*, au pied de laquelle il y a plusieurs bois, vignes & fontaines; mais le haut fait souvent paroître des flammes, & jette quelquefois en l'air du feu, des cailloux calcinez & des cendres brûlantes, par une ouverture que Bembo dit être de vingt-quatre stades, c'est à dire de 3000. pas. Son sommet est pourtant couvert de neige. Les Poëtes ont feint que Jupiter foudroia les Géans sous cette montagne, & que Vulcain y tient ses forges, avec les Cyclopes. Strabon prétend que toute l'Isle est creuse, & que ses entrailles sont entièrement enflammées.

(52) Voy. plus haut la Note (37)

(53) L'Ecriture dit qu'Eve aiant été tentée par le Serpent, engagea Adam à manger de *l'arbre de la science*, que Dieu leur avoit interdit: en punition dequoi ils furent chassez du Paradis Terrestre & sujets à la mort. Ainsi les *Métaux*, dont Dieu avoit, ce semble, défendu l'usage aux Hommes, en les cachant dans les entrailles de la Terre, ont introduit dans le Monde presque tous les Vices. C'est une pensée qui n'est pas de notre Auteur, mais que j'ai cru devoir lui prêter.

(54) Voy.

(54) Voy. plus haut la Note (51).

(55) La Terre fut submergée par le *Déluge*, qui arriva l'an du Monde 1656. & avant J. C. 2379. & tous les hommes périrent, suivant l'Ecriture, à l'exception de Noë, de sa femme, de ses trois fils, & de leurs femmes. Vossius n'a pas laissé de soutenir que le *Déluge* ne fut point universel, & que les Eaux ne couvrirent que les plus hautes montagnes de la Judée; de sorte que les animaux pûrent se sauver sur les autres montagnes. En effet les Chinois tiennent que le *Déluge* n'a pas inondé leur païs & qu'il n'a pas été jusqu'aux Indes. C'est ce que l'on voit dans le récit de deux Arabes Mahométans qui voiagèrent dans ce païs-là au IX. Siecle. Mais les Arabes en croient constamment l'universalité. La Fable & l'Histoire profane font mention de deux *Déluges* célébres: celui d'*Ogygès*, qui inonda l'Attique, dont ce Prince étoit Roi, l'an du Monde 2283. & 1748. avant J. C.; l'autre qui est celui de *Deucalion*, lequel submergea la Thessalie, où ce Prince régnoit, l'an du Monde 2535. & 1500. avant J. C.

(56) Je ne sais en quel tems les Romains eurent dessein d'abolir le *Consulat* dans leur République: mais je croi que ce fut en l'an 390. de Rome & 364. avant J. C. Le Peuple alors mécontent des *Consuls*, qui l'opprimoient, parceque ces Magistrats, qui étoient de Familles nobles ou Patriciennes, méprisoient la Populace, excita une sédition dans la Ville, & s'étant retiré au Mont-Aventin, il refusa

de poser les armes & de se soumettre à l'autorité des *Consuls*, à moins qu'on ne leur permît d'en nommer un de race Plébéienne. L'accommodement se fit à cette condition; ainsi le Peuple créa *Consul*, *L. Genutius Aventinensis*, avec *Q. Servilius Abala* son collegue.

(57) Rome fut gouvernée par sept *Rois*, en moins de trois Siècles. Le premier fut *Romulus*, qui eut pour successeurs, *Numa-Pompilius*, *Tullus-Hostilius*, *Ancus-Martius*, *Tarquin-l'Ancien*, *Servius-Tullius*, & *Tarquin le superbe*. La cruauté, l'avarice, & l'insolence de ce dernier, portèrent les Romains à secoüer le joug de la *Roiauté*. La violence que son fils *Sextus* fit à Lucrèce, en fut un prétexte plausible. Ils exécutèrent ce dessein, l'an 246. de Rome & 508. avant J. C. dans le tems que *Tarquin* ètoit occupé au siege d'Ardée. Ce *Roi* s'efforça de remonter sur le Trône, avec le secours des armes de Porsenna & de ses autres voisins: mais ce fut inutilement. Ainsi finit en lui la succession des *Rois* de Rome, qui fut ensuite gouvernée par des *Consuls*, dont les deux premiers furent, *Lucius Junius Brutus* & *L. Tarquinius Collatinus*.

(58) Ce que Boëce dit de la *Tyrannie* des *Rois* de Rome, semble regarder non seulement *Tarquin le superbe*, dont j'ai parlé dans la note précédente, mais encore plusieurs de ses prédécesseurs, ce qui me donne l'occasion de représenter ici le caractère de ces différens Princes. L'Histoire ne nous rapporte

de

de *Romulus* aucune action, qui ait pû le rendre odieux aux Romains. Au contraire il fit des Loix, & choisit cent personnes, sous le titre de *Peres* ou de *Sénateurs*, pour rendre la justice & avoir part au Gouvernement. Cependant on croit que ces mêmes *Sénateurs*, qui commençoient à redouter sa puissance, le mirent en pièces; quoique la commune opinion veüille qu'il ait été tué par le tonnerre; & qu'il ait été mis après sa mort au nombre des Dieux, sous le nom de *Quirinus*. La grande probité de *Numa Pompilius* engagea les Romains à l'aller chercher dans la Ville de Cures pour en faire leur second *Roi*. Il établit plusieurs cérémonies sacrées, dans la vûe d'adoucir, par la Religion, le naturel farouche de ce Peuple non moins ignorant que barbare. Car il leur faisoit accroire, dans tout ce qu'il leur ordonnoit, qu'il n'entreprenoit rien que par l'avis de la Nymphe *Egérie*. *Tullus-Hostilius* son gendre fit marcher, le premier, devant lui, des Gardes qui portoient des Faisceaux de verges, afin d'imprimer, dans l'esprit des Romains, le respect & la crainte de la *Majesté Roiale*. *Ancus-Martius*, son successeur, n'épargna rien pour faire fleurir son régne pacifique. Il agrandit la Ville de Rome & l'environna de murailles. Il fit aussi faire un Pont de bois sur le Tibre pour faciliter le Commerce de cette nouvelle partie avec l'ancienne. Il fit faire un Port à Ostie pour rendre la navigation plus sûre & plus facile aux Romains. Mais on lui reproche d'avoir imposé plusieurs taxes, & fait bâtir une Prison dans le milieu de la Place publique, pour faire respecter d'avan-

d'avantage son autorité, ce peuple étant fort séditieux de son têms. *Tarquin l'Ancien*, fils d'un homme de Corinthe qui s'étoit établi dans la Toscane, pour fuir la domination de Cypsèle, usurpateur de l'autorité dans cette Ville, vint à Rome après la mort de son père; & par son adresse, il se fit déclarer *Roi*, au préjudice des deux fils de son prédecesseur, qui s'en vangèrent en l'assassinant. C'est de lui & non point de *Tullus*, qu'est venue, suivant quelques uns, l'origine des Faisceaux de verges, qu'on lioit à l'entour des Haches des Magistrats. *Servius-Tullius* son Gendre aiant été élu Roi après lui, gouverna assez paisiblement les Romains; mais on ne sait si on doit le loüer d'avoir institué le dénombrement du Peuple & établi la distinction des rangs & des centuries entre les Citoiens. Quoiqu'il en soit, *Tarquin le superbe*, qui avoit épousé sa fille *Tullia*, & qui devoit lui succéder, aima mieux lui ravir sa couronne par un parricide que de l'attendre paisiblement. Il le fit assassiner, & se mit sur le Trone, de quoi *Tullia* témoigna une joie si aveugle & si barbare, qu'elle fit passer son char sur le corps de son père, sanglant & étendu au milieu de la rue. Outre cela on accuse encore le même *Tarquin* d'avoir introduit le premier dans Rome l'usage de l'exil & des supplices. Ce Prince cruel traitoit ses sujets avec une sévérité extraordinaire, & n'épargnoit pas même les Nobles & les Sénateurs. Voilà la véritable raison qui porta les Romains à se soustraire de la domination des *Rois*. Car les débauches de ses enfans n'en furent que le prétexte.

(59) Boëce

(59) Boëce paroît ici faire allusion au poëme d'Homère intitulé *Batrachomiomachie*, dans lequel ce Poëte décrit un combat entre les *Grenouilles* & les *Souris*, & leur donne un *Roi* nommé *Troxartes*. On doute cependant que ce petit poëme soit véritablement d'Homère.

(60) Il semble que Boëce veüille ici parler de la *Tarentule*, espèce d'araignée, ainsi appellée, parce-qu'elle naît dans le territoire de *Tarente* en Italie. Le venin que cet animal communique par la morsûre, a cela de singulier que la musique en est l'unique & souverain remède; Car le malade dansant avec violence, au son d'un instrument, & même avec justesse, quoiqu'il n'ait jamais appris à danser, en fait sortir la malignité avec la sueur. Que s'il reste quelque petite partie du venin, c'est un levain qui cause périodiquement des incommodités qui durent des quarante & cinquante années.

(61) Ce que dit ici Boëce d'un *reptile* introduit dans le corps humain, me rappelle une histoire extraordinaire qu'on lit dans un des volumes du Mercure de France. Une femme s'étant endormie dans un grenier rempli de foin, une Couleuvre entra par sa bouche dans son estomac, & non seulement elle y vêcut, sans que la femme en mourut; mais même elle y mit bas des petits. On lui donna, dit-on, des remèdes qui lui firent rendre par la bouche à plusieurs fois une quantité de ces animaux brisés par morceaux.

(62) Le

(62) Le Tyran, dont parle ici Boëce, est, selon quelques uns, Nicocréon, natif de l'isle de Cypre, qui s'empara de la souveraineté de cette isle, où il exerça une longue Tyrannie, vers la CII. Olympiade, 372. ans avant J. C. Mais il est plus probable qu'il s'agit du Tyran Néarque ou Démyle. Voy. la Note suivante.

(63) Anaxarque Philosophe de la Ville d'Abdère est l'*homme libre* dont quelques uns prétendent que Boëce parle ici, sans le nommer. Ce Philosophe qui vivoit sous la CX. Olympiade, 340. ans avant J. C. étoit extrêmement considéré d'Aléxandre le Grand. Un jour qu'il étoit à la table de ce Prince, qui lui demandoit ce qu'il disoit du repas, il lui répondit qu'il n'y auroit eu rien à souhaiter, si l'on y avoit servi la tête d'un certain grand Seigneur: ce qu'il dit en regardant Nicocréon son ennemi, dont j'ai parlé dans la note précédente. Celui ci fut si piqué de cette parole, qu'après la mort d'Aléxandre, aiant fait prendre *Anaxarque*, il le fit mettre dans un mortier, & le fit briser avec des pilons de fer. Ce Philosophe supporta ce supplice avec tant de courage, que sa violence ne l'émpêcha jamais de braver le Tyran & de lui dire plusieurs fois, d'écraser tant qu'il voudroit le vase, c'est à dire le corps où *Anaxarque* étoit renfermé, parcequ' *Anaxarque* lui même ne sentoit rien de ces tourmens; & comme Nicocréon le menacoit de lui faire couper la langue. *je t'empecherai bien*, *effeminé jeune homme*, lui dit le Philosophe, *de pouvoir disposer de cette partie*

partie de mon corps. En effet l'ayant coupée avec les dents, & tournée durant quelque tems dans sa bouche, il la jetta contre le visage du Tyran qui en écuma de colère. Ce Philosophe étoit un de ceux qui doutoient de tout; & il disoit souvent qu'il ne savoit pas même s'il savoit quelque chose. Il y a cependant plus d'apparence que *Boëce* a voulu parler du Philosophe *Zenon d'Elée*, dont j'ai parlé sous les Notes (7) & (22) du Livre I. parcequ'il s'agit ici d'une conjuration qui ne fut point le crime d'*Anaxarque*, mais dont le Tyran Néarque ou Démyle accusa *Zenon* d'avoir eu connoissance.

(64) La Fable fait *Busiris*, fils de Neptune & de Lybie, & raconte qu'il fut immolé par Hercule, parcequ'il immoloit lui-même à Jupiter tous les Etrangers qui abordoient dans son Royaume. Ces fictions tirent leur origine, ou de l'inhospitalité de ses sujets, ou de la coûtume qu'ils avoient de sacrifier un homme roux aux mânes de leur Dieu Osiris, qui avoit été tué par le Géant Typhon, auquel on donnoit des cheveux roux. Le sort tomboit rarement sur les Egyptiens, sujets de *Busiris* qui avoient presque tous le poil noir. Ainsi cette cruelle coûtume ne s'entretenoit qu'aux dépens des Etrangers. Mais Strabon nie qu'il y ait eu des Roys en Egypte du nom de *Busiris*. En effet on n'en trouve point dans les dynasties des Egyptiens & Diodore de Sicile avoue, que *Busiris* n'est pas le nom d'un Roi, mais le nom du Tombeau d'Osiris.

(65) *Her-*

(65) *Hercule* est le nom de plusieurs Héros de l'antiquité, célèbres par leur valeur. Mais celui dont parle Boëce, est *Hercule le Thebain* ou de Grèce, fils d'Amphytrion & d'Alcmène, lequel nâquit à Tyrinthe dans la Béotie vers l'an 1280. avant J. C. On croit cependant que les Grècs, suivant leur coûtume, lui ont attribué toutes les grandes actions qui ont été faites par les autres *Hercules*. Voici à peu près celles qu'ils mettent sur son compte au nombre de trente six. Etant encore au berceau il étrangla deux Serpens que Junon avoit envoyés contre lui. Il tua dans la forêt de Lerne une Hydre épouvantable, à laquelle il croissoit deux têtes, lorsqu'on lui en coupoit une. Il prit à la course & tua sur le mont Menale une Biche très-vîte, qui avoit des cornes d'or. Il étrangla dans le bois de Nemée, un Lion d'extraordinaire grandeur, & depuis en porta toûjours sur soi la dépoüille. Il vainquit Diomède Roi de Thrace, qui nourrissoit ses chevaux de la chair & du sang de ses hôtes, & le donna lui même à manger à ses propres chevaux. Il prit, sur la montagne d'Erimanthe en Arcadie, un Sanglier qui faisoit des dégats horribles aux environs, & le mena vif à Euristhée. Il tua à coups de flèches les affreux oiseaux du Lac de Stymphale; ou, selon d'autres, il les chassa par le son d'un vaisseau d'airain. Il domta un Taureau furieux qui desoloit toute l'isle de Crète. Il surmonta le fleuve Achéloüs. Il fit mourir Busiris Roy de Egypte de ceux qui se retiroient chez lui. Il étouffa à la lutte le Geant Anthée. Il sépara les montagnes de Calpé & d'A-

& d'Abila qui étoient auparavant jointes. Il enleva les pommes du jardin des Heſpérides, après avoir tué le Dragon qui les gardoit. Pour ſoulager Atlas il ſoûtint le Ciel ſur ſes épaules. Il vainquit Géryon qui avoit trois corps, & emmena ſes troupeaux. Il tua le Brigand Cacus fils de Vulcain, qui n'étoit qu'à moitié homme & qui vomiſſoit des flammes. Il fit mourir Lacinus autre Brigand qui déſoloit l'extrémité de l'Italie, & y bâtit un Temple en l'honneur de Junon *Lacinienne*. Il vainquit Albion & Bergion qui s'oppoſoient à ſon paſſage proche des embouchûres du Rhône; occaſion dans laquelle Jupiter le ſecourut par une grêle de pierres. Il ſurmonta Thyrrhène Roi d'Eubée, qui faiſoit la guerre aux Béotiens, & le fit tirer à quatre chevaux. Il domta les Centaures qui étoient des monſtres moitié hommes & moitié chevaux. Il nettoia l'étable d'Augias. Il tua un Monſtre marin auquel étoit expoſée Héſionne fille de Laomédon, qui lui refuſa les chevaux promis pour la délivrance de ſa fille. Mais en punition de ſon ingratitude, *Hercule* ruina la Ville de Troye, & donna Héſionne à Télamon qui avoit monté le premier à l'aſſaut. Il pilla l'Isle de Co, & fit mourir le Roi Euripide avec ſa femme & ſes enfans. Il ſurmonta les Amazones & prit leur Reine Hippolyte qu'il donna à Théſée & à laquelle il ôta une ceinture qu'il remit entre les mains d'Euriſthée. Il deſcendit aux Enfers & en tira le chien Cerbère après l'avoir lié de trois chaînes. Il retira des Enfers Alceſte femme d'Admète Roi des Moloſſes. Etant de retour des Enfers,

il tua Lycus Roi de Thèbes, parcequ'il avoit voulu forcer Mégare femme d'Hercule. Il tua à coups de flêches l'Aigle qui mangeoit le foie de Promethée lié à un rocher sur le mont Caucase. Il vainquit dans un combat à cheval Cygnus fils de Mars. Il tua Théodomus qui lui avoit refusé des vivres, & emmena avec lui son fils Hylas. Il vainquit les Cercopes, lorsqu'il servoit Omphale Reine de Lydie. Il pilla la ville de Pise, & fit mourir le Roi Nélée avec toute sa famille, & même il blessa Junon d'un dard à trois pointes, lorsqu'elle voulut secourir Nélée. Il tua dans l'isle de Tine près de Delos, Calaïs & Zéthès, enfans de Borée qui avoient des aîles, & fit dresser deux colomnes sur leur tombeau. Il passa sans danger les déserts de Libye sous la Zone Torride. Il fit dresser des Colomnes qui portoient son nom, sur le détroit nommé à present Gibraltar. Il tua Euryte Roi d'Oechalie, & prenant de force sa fille Iole qu'on lui refusoit, après la lui avoir promise en mariage, il l'emmena dans l'isle d'Eubée, ce que sa femme Déjanire aiant sçu, elle lui envoia une chemise teinte du sang du Centaure Nessus, croiant ainsi rallumer pour elle l'amour de son mari. Mais dès qu'il l'eut vêtue, il entra dans une telle rage qu'il se brûla lui-même sur un bûcher. Il est à croire que l'on a attribué à une seule personne, les actions de plusieurs Héros de la Grèce; & que l'on a décrit leurs exploits d'une manière fabuleuse. On verra une partie de ces faits d'*Hercule* traduits en vers d'après notre Auteur à la fin du quatrième Livre de cet Ouvrage.

(66) *At-*

(66) *Attilius Régulus* étant Consul pour la seconde fois, l'an de Rome 498 & 256. avant J. C. défit avec L. Manlius Vulso son collègue les Carthaginois dans un combat naval, leur coula à fond trente deux navires, en prit soixante quatre, & chassa le reste jusques sur les côtes d'Afrique, où il mit pied à terre, & où après avoir rafraichi ses troupes, il radouba ses vaisseaux aux dépens de ses ennemis. Ensuite Manlius retourna à Rome & *Attilius* demeura en Afrique où il prit Aspis, qu'il fortifia pour lui servir de retraite. Il n'avoit que quinze mille hommes de pied & cinq cens chevaux. Les Carthaginois levèrent une armée à la hâte commandée par Amilcar & par Asdrubal. *Régulus* les défit, & prit ensuite Adis, Clupea & quelques autres villes presque aux portes de Carthage. L'Afrique n'aiant plus d'hommes à lui opposer, lui présenta un horrible Serpent qu'on tua sur le fleuve Bagrada & qu'il fallut attaquer avec des Machines de guerre, l'effort des Dards & des Javelots ne pouvant percer ses écailles. On porta à Rome la peau de cet animal monstrueux qui étoit long de six vingts pieds. L'année 499. ne fut pas moins favorable à *Régulus*, Valere Maxime assûre que ce grand homme écrivit au Sénat, pour supplier le Peuple Romain de lui envoier un Successeur. Il donnoit pour raison, qu'un pétit domaine, qu'il avoit pour tout bien à la Campagne de Rome, & qui ne contenoit que sept arpens de Terre, étoit en friche. On en eut soin, & il défit trois Généraux ennemis, leur tua dix huit mille hommes, & fit cinq mille prisonniers. Il prit

huit Elephans; & aiant mis dans son parti soixante treize villes d'Afrique, il réduisit les Carthaginois à lui demander la paix. *Régulus* n'en rejetta pas la proposition: mais il l'offrit à des conditions si rudes, qu'ils ne la voulurent point accepter. Ils armèrent de nouveau, & aiant amassé quelques Troupes sous la conduite de Zantippe; ce nouveau Genéral défit trente mille Romains, & en fit quinze mille prisonniers, entre lesquels étoit *Régulus*. En 503. de Rome & 251. ans avant J. C. les Carthaginois firent demander la paix aux Romains, & voulurent que leur prisonnier *Attilius Régulus* accompagnât leurs Ambassadeurs, espérant que le désir de se voir libre, l'engageroit à solliciter cette paix. Mais ils se trompèrent: Cet homme genereux étant entré dans le Sénat, s'opposa fortement au dessein qu'on en avoit & même au rachât des prisonniers. Les Ambassadeurs furent renvoiés; & *Régulus* retourna en Afrique, où les Carthaginois, outres de ce refus, le firent mourir de la manière du monde la plus cruelle, car ils le mirent dans un tonneau garni de pointes de fer, & le roulèrent jusqu'à ce que ce Grand homme eut perdu la vie, par mille blessûres dont aucune n'étoit mortelle; mais qui toutes ensemble le firent mourir dans des douleurs extrêmes.

(67) Les *Carthaginois*, Peuples fameux dans l'Antiquité, tiroient leur origine de la ville de Tyr. Elise ou Didon, Veuve de Sichée, se voiant maltraitée du Roi Pygmalion son frère, sortit de son pais avec une troupe de mécontens, & passa en Afrique. où elle bâtit *Carthage*. D'autres soutiennent que

cette

cette Ville avoit été commencée long-tems auparavant par Zorus & Carchedon. D'autres enfin croient qu'elle fut fondée par les Phéniciens, que Josué fils de Neun avoit chassés. Les *Carthaginois* se rendirent très-considérables par les armes. Ils inventèrent le Bélier, pour ebranler & renverser les murailles, & furent les premiers qui armèrent les Galères à quatre rangs de rameurs. Ils soûmirent la Libye, portèrent leurs armes en Sicile & en Sardaigne, & poussèrent leurs conquêtes jusques dans l'Espagne, mais les Guerres qu'ils ont soutenues contre les Romains, sont celles qui ont rendu leur nom plus célèbre. La première dura 24. ans, depuis l'an 489. de Rome & 265. avant J. C. jusqu'à l'an de Rome 512. & avant J. C. 242. & commença au sujet des Mamertins seigneurs de la Ville de Messine, lesquels étant attaqués par le Roi Hiéron & les *Carthaginois*, demandèrent du secours aux Romains. La seconde Guerre Punique commença l'an 536. de Rome & avant J. C. 218. après qu'Annibal eut pris la Ville de Sagunte, fidelle alliée des Romains. Elle dura 17. ans, jusqu'en l'an de Rome 553. & 201. avant J. C. & fut fatale à Rome par les pertes que lui causa Annibal en Italie; mais glorieuse tout à la fois par les avantages que Scipion remporta en Afrique. Dans cette seconde Guerre qui se fit sous la conduite d'Annibal, l'Empire Romain chancela & se vit à deux doigts de sa ruine. Mais enfin Annibal, ce redoutable Capitaine, que toutes les fatigues d'une longue & cruelle Guerre n'avoient pû domter, fut vaincu par les délices de Capouë, & donna

donna le tems aux Romains de se remettre des pertes qu'ils avoient souffertes. La Troisième Guerre Punique ne dura que trois ans, depuis l'an 605. de Rome, 149. avant J. C. jusqu'en 608. de Rome & avant J. C. 146. que Scipion le jeune prit & ruina cette belle ville. Au commencement de cette derniere Guerre Punique, le Consul Marcius leur aiant commandé de lui apporter leurs armes, on lui en mit entre les mains deux cens mille paires à l'usage de ce tems-là & deux mille machines à jetter des dards & des pierres, avec un nombre infini de piques, de flèches & de javelots. Marcius alors les croiant hors d'état de se défendre, leur déclara qu'il avoit ordre de détruire leur ville, & tacha de leur insinuer que ce leur seroit un grand avantage, parceque le Peuple Romain leur permettoit de rebâtir une nouvelle *Carthage* en terre ferme, éloignée de 80 stades de la mer. Cette cruelle harangue affligea sensiblement les *Carthaginois*. Ils se voioient investis par mer & par terre, & n'aiant plus leurs armes pour se défendre, ils ne pouvoient pas même se flater de l'espérance de mourir en combattant pour la défense de leurs maisons, de leurs Temples, de leurs femmes, de leurs enfans & de leur liberté. Le dèsespoir les fit pourtant résoudre à la guerre. Ils fabriquèrent d'autres armes; ils rebâtirent de nouveaux vaisseaux; & les femmes & les filles donnèrent leurs cheveux pour faire des cordages. Enfin ils résistèrent encore trois ans, au bout desquels *Carthage* aiant été détruite, il n'en sortit que cinq mille personnes, qui furent les seuls & déplorables

restes

restes de cette superbe Ville, qui avoit le plus vigoureusement disputé à Rome l'Empire du Monde. Elle n'a subsisté que 660. ans ou sept cens ans. Elle fut depuis rebâtie par les mêmes Romains, sous C. Gracchus Tribun du Peuple, en 631. de Rome & 123. avant J. C. & sous l'Empire d'Auguste qui y envoia une Colonie de trois mille hommes. Genséric, Roi des Vandales, la prit le 19. Octobre l'an 439. de l'Ere chrétienne. Elle revint ensuite aux Romains en l'année 534. que Bélisaire la reprit; & enfin étant devenue vers l'an 685. le partage des successeurs de Mahomet, elle fut entièrement ruinée par les Arabes. La Ville de *Carthage* étoit située dans une langue de terre, qui faisoit une presque Isle, jointe à l'Afrique par un Isthme de 25. stades, entre Utique & Tunis. Toute la presque Isle avoit 360. stades de tour. La Ville étoit grande & extrémement peuplée, & tous ses habitans étoient belliqueux, mais simples dans leurs habits; car ils ne se servoient que d'une tunique. Ils s'abstenoient de vin pendant le tems de leur magistrature & l'interdisoient à leurs Soldats.

(68) Voy. plus haut la Note (2)

(69) Ceux qui savent l'Histoire, n'ignorent pas qu'anciennement, sous le nom de *Médecine*, on comprenoit la *Pharmaceutique* & la *Chirurgie*. On peut juger de l'estime que l'on faisoit autrefois de la *Médecine*, puis qu'on lit que les Princes eux mêmes s'y sont appliqués. Il est à croire que la *Mé-*

decine naturelle eſt auſſi ancienne que les hommes, parcequ'ils ont aimé de tout tems la conſervation de leur vie, & cherché des remèdes à leurs maux. On en attribue ordinairement l'invention à Eſculape fils d'Apollon, que l'on croit avoir guéri Hippolyte déchiré & fracaſſé par la chûte de ſon char. Eſculape eut deux fils, Macaon & Podalyre, qui firent auſſi profeſſion de la *Medecine*. Ce dernier guérit la fille du Roi Damatus, qui étoit tombée du haut d'une maiſon, en la ſaignant des deux bras: Exemple le plus ancien que l'on ait de la ſaignée. Hérodote aſsûre que de ſon tems les Babyloniens faiſoient porter les Malades dans les places publiques, afin que les paſſans pûſſent leur donner conſeil & leur indiquer ce qui les avoit ſoulágés ou guéris en pareil cas. Parmi ces Peuples, Zoroaſtre paſſe pour avoir eu une grande connoiſſance de la *Médecine*. Melampe, un des plus anciens Poëtes Grècs l'exerçoit. Il purgea les filles de Prætus Roi d'Athènes, avec de l'Ellébore, ou avec du lait de chèvres, qui avoient mangé de cette herbe. Il fit auſſi boire à Iphitus, l'un des Argonautes, de la roüille d'un coûteau pour le fortifier. La *Médecine* paſſa des Grècs aux Romains; & l'on voit dans l'Hiſtoire, que dès les premiers tems de leur République, il y avoit quantité de Médecins à Rome. Mais on prétend qu'ils en furent chaſſés du tems de Caton le Cenſeur. Il n'y a pas de païs au monde où il y ait plus de Médecins qu'en Perſe. On y dit communément que les Aſtrologues & les Médecins dévorent le païs. Ils y ſont en même tems Droguiſtes & Apoti-

Apoticaires. Ils traitent le Roi quand il est malade; mais s'il arrive qu'ils ne puissent pas le guérir on les envoie en exil. Si cette coutume étoit établie en Europe, il n'y auroit guères de Médecins. Ainsi quand Boëce dit que la *Médecine* fait un Médecin, il auroit dû ajouter qu'elle fait plus communément un assassin.

(70) Voy. plus haut la Note (1)

(71) Le Monstre dont Boëce parle, est *Domitius Néron* fils de Caius-Domitius Ænobarbus & d'Agrippine fille de Germanicus. Cette Princesse aiant épousé l'Empereur Claude son oncle, fit si bien que ce Prince adopta *Néron* dans sa famille: ce qui lui ouvrit le chemin à la Souveraineté, au préjudice de Britannicus fils de Claude. Elle fit même empoisonner l'Empereur, pour prévenir les retours de tendresse qu'il sentoit pour Britannicus, & la résolution où il étoit de lui rendre justice en le nommant son successeur. *Néron* prit les rênes de l'Empire à 18. ans, le 13. Octobre de l'an 54. de l'Ere chrétienne, sous l'autorité d'Agrippine, & déféra quelque tems aux sages conseils de Burrhus & de Sénèque, dont l'un avoit été son Gouverneur, & l'autre son Précepteur. Au commencement de son regne, il protesta qu'il vouloit imiter Auguste, & ne laissa passer aucune occasion de témoigner sa libéralité & sa clemence. Il soulagea le Peuple par la suppression ou par la diminution des Impôts, & fit de grandes largesses. Un jour qu'on lui présenta à signer la Sentence d'un homme condamné à mort; *je voudrois*, dit-il, *ne savoir pas écrire*; Le Sénat lui rendant graces de sa juste administration,

il répondit avec une grande modestie : *Il en sera tems, lorsque je l'aurai merité.* Enfin pendant les cinq premières années de son Empire, il gouverna en très-bon Prince. Mais depuis il se livra à des désordres honteux & à des crimes horribles. Il montoit sur le Théatre, avec les Comédiens, ou pour chanter ou pour réciter des vers, & quelque fois en habit de fille. Il se faisoit porter au milieu d'une troupe de jeunes débauchés dont il épousoit celui qu'il jugeoit le plus digne de ses abominables faveurs, comme ce Sporus qu'il tint en sa maison en qualité de femme, sur quoi quelqu'un dit assez plaisamment : *Que le monde eut été bien-heureux si son père Domitius eût eu une telle femme.* Pour comble d'impudicité, il inventa même une sorte de volupté tout à fait monstrueuse ; car s'étant couvert de la peau d'une Bête, il sortoit de sa cage & se jettoit sur des hommes & des femmes qu'il faisoit attacher tout-nuds à un poteau, puis aiant assouvi sa brutalité abominable, il se prostituoit à Doryphore son affranchi. Sa cruauté n'étoit pas moins grande que ses infamies étoient détestables. Voy. la Note (24) du Livre I. & les cinq qui sont ci-dessous après celle ci. *Neron* souhaitoit brutalement que le genre humain n'eût qu'une tête pour avoir le plaisir de la couper d'un seul coup. Il eut dessein de faire deux voyages à Aléxandrie & en Achaïe ; mais il ne fit que le dernier en l'année 66. & ce fut alors qu'il entreprit de percer le détroit entre les deux Mers, ou l'Isthme de Corinthe l'an 67. Ses dépenses n'étoient pas mieux réglées que sa vie : il joüoit ordi-

naire-

nairement dix mille écus en un coup de dez. Il pêchoit avec un filet doré, dont les cordes étoient teintes en écarlate, & croioit que le plaiſir des richeſſes conſiſtoit dans la profuſion. Le monde entier déteſtoit ce Monſtre auſſi exécrable par ſes abominations que par ſes cruautés. Dans les Gaules, l'armée Romaine quitta ſon ſervice; & en Eſpagne Galba ſe révolta contre lui. Ces dernières nouvelles le mirent au déſespoir. Il voulut s'empoiſonner, puis aller trouver Galba, enſuite demander pardon au Peuple, ou prendre la fuite. Mais il ne trouva en cette occaſion, comme il l'avoua lui même, ni ami ni ennemi; car tout le monde l'abandonna: de ſorte qu'il fut obligé de ſe déguiſer, & de prendre la fuite, lui cinquième, pendant qu'on le pourſuivoit de tous côtés pour le ſacrifier à la vengeance publique, & lorsqu'il ſe vit ſur le point d'être pris, il ſe donna la mort, ne pouvant ſans doute avoir de plus infame bourreau que lui-même; Il étoit alors en la 32. année de ſon âge, & avoit gouverné l'Empire 13. ans 7. mois & 18. jours depuis le 13. Octobre de l'an 54. jusqu'au 10. de Juin 68. Les inclinations de *Neron* étoient naturellement peintes ſur ſon viſage, car il avoit les yeux petits & couverts de graiſſe, le goſier & le menton joints enſemble, le coû gras, le ventre gros, les jambes minces. Il tenoit du porc qu'il imitoit par ſes infames plaiſirs, & avoit le menton un peu relevé, ce qui eſt, dit-on, un indice de la cruauté. Ses cheveux blonds, ſes jambes menuës, & ſon viſage plustôt beau que majeſtueux le faiſoient reconnoître pour un efféminé.

Sénè-

Sénèque dans sa Satyre contre Claudius, introduit Apollon qui parle de *Néron*, comme de son égal en beauté, mais c'est un trait de flaterie indigne de ce Philosophe.

(72) L'Empereur *Néron* voulant avoir la gloire de rebâtir Rome & de lui imposer son nom, y fit mettre le feu en l'année 64. de l'Ere chrétienne; & comme s'il eut pris plaisir d'ajouter l'insulte à une si épouvantable action, étant monté sur une tour pendant l'incendie, revêtu d'un habit de Comédien, il chanta des vers qu'il avoit composés sur ce sujet. L'embrasement dura six jours entiers; & de quatorze quartiers de la Ville, quatre seulement demeurèrent entiers. Ensuite, pour se décharger de la haine que lui attiroit cette barbare extravagance, il rejetta l'incendie sur les Chrétiens, & commença la première persécution contre eux. Il ne se contenta pas de les pourfuivre dans Rome; il fit publier dans les Provinces des Edits rigoureux à leur occasion: de sorte que par tout ils se virent exposés au danger de perdre la liberté, les biens, & la vie.

(73) *Afranius Burrhus*, Commandant des Gardes Prétoriennes, sous les Empereurs Claude & Néron, fut fait Gouverneur de ce dernier par l'Impératrice Agrippine sa Mère, dont il étoit créature. Il se signala dans les armées, & ses mœurs tenoient de la sévérité des anciens Romains. Mais Néron après s'être défait d'Agrippine, attaqua *Burrhus* à son tour, & le fit empoisonner, à ce qu'on croit, l'an

l'an de J. C. 62. par des gens qui feignirent de vouloir remèdier à un mal de gorge qu'il avoit.

(74) Boëce donne le nom de *frère* de Neron à *Britannicus* quoiqu'il n'y eut entre eux aucune consanguinité. Le premier étoit fils de Domitien & d'Agrippine, comme je l'ai dit sous la Note (71); & l'autre étoit né de l'Empereur Claude & de Messaline. Il fut eloigné de l'Empire, dont il étoit héritier présomptif, après que son Père eut épousé en secondes nôces Agrippine. Cette Princesse aiant mis sur le Trone Néron son fils, celui ci fit empoisonner *Britannicus*, pendant la fête des Saturnales, l'an 55. de l'Ere chrétienne. Ce jeune Prince n'étoit alors âgé que d'environ 15 ou 16. ans.

(75) *Agrippine*, fille de Germanicus & d'une autre Agrippine qui étoit fille de M. Vipsanius Agrippa, fut mariée trois fois: la première avec Domitius Ænobarbus dont elle eut Néron; la seconde avec Crispus Passienus Orateur, qui avoit été deux fois Consul; & enfin avec l'Empereur Claude. Il étoit son oncle, frère de son Père. Elle alloit souvent le voir: elle etoit belle: leurs visites se passoient sans temoins; & elle n'epargnoit point ses caresses pour s'attirer l'affection de ce Prince qui l'épousa. Elle ne fut pas plustot sur le Trone, qu'elle se fit des créatures pour mieux venir à bout du dessein qu'elle avoit d'y placer son fils Neron & de régner par son moien. Ce fut alors qu'elle se defit de Lollia Paulina sa rivale, de Julius Silanus, Proconsul d'Asie; & de

& de Narcisse, affranchi de Claude. Elle emploioit un autre affranchi nommé Pallas, qu'elle avoit mis dans ses interêts par des faveurs criminelles. On l'assûra que son fils Néron, pour lequel elle commettoit tant de crimes, la feroit mourir un jour. *N'importe*, répondit *Agrippine*, *qu'il me tuë*, *pourvû qu'il regne. Occidat modo imperet.* Après avoir persuadé à Claude d'adopter Néron, elle se défit bientôt de ce malheureux Empereur, qu'elle empoisonna avec des champignons. Elle avoit fait instruire Néron avec beaucoup de soin, & elle avoit fait rappeller de son éxil le célèbre Sénèque qu'elle chargea du soin de son éducation. Elle gouverna d'abord avec une entière autorité. Elle répondoit aux Ambassadeurs des Princes Etrangers, & envoioit les ordres dans les Provinces de l'Empire. Mais, dans la suite, Neron lui ôta la connoissance des affaires. Ce changement la mit au dèsespoir; & l'ambition se renouvellant dans son ésprit, il n'y eut rien qu'elle n'entreprît, pour se maintenir dans son Gouvernement. On dit même qu'elle voulut donner de l'amour à son fils, & que par une conduite abominable elle servit à ses débauches. Quelques Auteurs ont soutenu que Néron répondità ses avances. Depuis il ne chercha qu'à s'en défaire, & aiant manqué de la faire noier par l'artifice d'un vaisseau qui se démontoit, & qui avoit été inventé par Anicet, affranchi de Neron; il la fit poignarder dans sa chambre le 10. Juin de l'an 59. de J. C. Ce fut alors qu'elle connut le Monstre qu'elle avoit produit. Car comme un Centurion la poursuivoit

l'épée

l'épée à la main, elle cria, montrant son ventre: *C'est ceci qu'il faut frapper*. Aiant été ainsi mise à mort, Neron lui fit ouvrir le sein pour avoir le barbare plaisir de contempler l'endroit où il avoit été conçu. *Agrippine* étoit née dans une ville qu'elle avoit fait nommer sa Colonie & que l'on appelle aujourd'hui *Cologne*. Cette Princesse avoit l'ésprit solide & délicat: elle composa même des mémoires très-curieux, où elle décrivoit ses propres avantures. Tacite avoue qu'il avoit tiré de ces mémoires des choses très-particulières pour son Ouvrage.

(76) L'*Astronomie* est une science qui traite de la nature du Ciel & des Astres, mais principalement de leur mouvement. Les impressions que les Astres font sur les hommes, & l'admiration que causent leurs mouvemens, ont porté naturellement les humains à les remarquer & à en chercher les causes. Ces observations qu'ils ont faites, se sont perfectionnées peu à peu. Les plus anciens Philosophes ont cultivé cette science, & les derniers l'ont beaucoup enrichie par leurs decouvertes & leurs sistèmes: mais quelques uns l'ont gâtée en attribuant aux Astres des effets qu'ils n'ont point, & se faisant une science chimérique, pour deviner par les Astres la fortune & les inclinations des hommes, ce que l'on appelle *Astrologie judiciaire*, dont on dit que les Chaldéens furent les premiers auteurs. Voy. les Notes (10) & (12) du Livre I.

(77) La

(77) La *Terre*, ou le *Globe Terrestre*, comprend non seulement la chose à laquelle on donne ce nom, mais encore l'Eau dont la *Terre* est environnée. Aristote a cru qu'il y avoit dix fois plus de Mer que de *Terre*, mais on n'avoit pas encore découvert l'Amérique & ce grand nombre d'Isles & de Côtes, qui nous sont présentement connues & qui nous donnent maintenant sujet de croire que l'etendue de la *Terre* égale celle de la Mer. Les Geomètres & les Géographes donnent neuf mille lieuës de Circuit au *Globe Terrestre*. Ils comptent deux mille huit cens & trois lieuës pour son Diamètre, c'est à dire, pour la distance & ligne droite depuis nous jusqu'à nos Antipodes; Et quatorze cens trente une lieues & demie, depuis la superficie de la *Terre* jusqu'au centre. Suivant ce calcul, ils trouvent que le *Globe Terrestre* a vingt cinq millions sept cens soixante & treize mille lieuës quarrées, pour toute la superficie. L'Histoire des Juifs nous apprend que le premier partage de la *Terre* se fit entre les trois enfans de Noé. Sem eut presque toute cette partie qui a été depuis nommée Asie. Cham, l'Afrique, & cette partie que nous appellons aujourd'hui Syrie & Arabie. Japhet, l'Europe & ce que les Géographes appellent Asie mineure ou Natolie. Ceux qui sont venus ensuite ont divisé la *Terre* en deux grandes parties dans un seul hémisphère separé par l'Océan: l'un des Continens renfermant l'Asie, l'Europe & une partie de l'Afrique, & l'autre Continent la *Terre* des Antichtones vers le midi. A present on divise le *Globe Terrestre* en deux

deux hemisphères : Le premier hemisphère renferme l'Afie, l'Europe & l'Afrique, & l'autre hemisphère contient l'Amérique. A l'égard de la figure de la *Terre*, quelques uns des Anciens ont cru que la *Terre* unie avec l'Eau, faifoit un corps plat comme une table, & d'autres lui ont donné la forme d'un tambour. Mais Thalès & les Stoiciens ont foutenu qu'elle étoit de figure ronde; & c'eft le fentiment de tous les Savans, lequel eft fondé fur plufieurs expériences, qui montrent que la *Terre* doit être ronde : les principales raifons font, que dans les Eclipfes de Lune, l'ombre de la *Terre* paroît circulaire; & que fi la *Terre* étoit plate, on pourroit voir en même tèms de deffus les hautes montagnes, toute la fuperficie de la *Terre* : ce qui eft contraire à l'expérience. On ajoute qu'en voyageant du Midi au Septentrion, on remarque vifiblement que le Pole Arctique s'élève à mefure que l'on va vers le Nord; ce qui n'arriveroit pas fi la *Terre* n'étoit ronde.

(78) Voy. les Notes (10) & (12) du Livre I.

(79) Voy. la Note (10) du Livre I.

(80) *Marcus Tullius* dont parle Boëce eft plus connu fous le furnom de *Cicéron*, qui lui fut donné à caufe d'un figne appellé en latin *Cicer* qu'il avoit au nez. *Tullius* étoit fon nom de famille, qu'il tiroit, felon quelques Auteurs, de l'ancienne race de *Tullia* defcendue des Rois Volsques, comme il eft marqué dans la chronologie d'Eusèbe. Plutarque le fait

aussi venir d'Attius l'un de ces Rois. Mais l'on croit communément que son extraction n'étoit pas fort illustre, & qu'il s'est beaucoup plus distingué par son éloquence que par sa noblesse. Il étoit né à Arpi, Bourgade de Toscane, le 3. Janvier de l'an 648. de Rome, 116. ans avant J. C. Etant venu fort jeune à Rome, il y donna ses premières années aux Lettres Grècques, comme il nous l'apprend lui même dans sa lettre a Titinius. A son avénement dans le Barreau, il plaida avec tant de liberté contre les amis de Sylla que pour éviter le ressentiment d'un homme qui n'épargnoit personne, il fut obligé de faire un voyage en Grèce. Il étudia à Athènes sous Antiochus d'Ascalon, Philosophe Académicien, & de là, cherchant à se perfectionner dans l'éloquence, il passa en Asie, fut disciple de Xenocles, de Denys, de Menippe, & à Rhodes d'Apollonius Molon, l'homme le plus éloquent de son tems. Ce dernier aiant assisté à une harangue de *Cicéron*, ne put s'empêcher de s'écrier, qu'il déploroit le malheur de la Grèce, de ce qu'aiant été vaincue par les armes des Romains, elle alloit encore perdre, par l'éloquence de son Disciple, le seul avantage qui lui restoit sur ses ennemis victorieux. De là *Cicéron* vint à Rome où il épousa *Terentia*, & l'aiant répudié dans la suite, quoiqu'il en eût des enfans; savoir, un fils nommé *Tullius*, & une fille, *Tullia* ou *Tulliola*; il epousa *Popilia* qui étoit fort jeune, fort riche & fort belle. *Terentia* disoit qu'il l'avoit épousée pour sa beauté; mais Tiron, affranchi de Ciceron, assûre que ce fut pour ses grands biens, dont il acquitta ses dettes.

Voici

Voici en quel ordre il exerça les charges publiques. Il obtint la Sicile avec la dignité de Questeur l'an 676. de Rome & 75. avant J. C. A son retour il fut fait Edile & fit condamner Verrès à réparer les concussions qu'il avoit faites dans cette Province. Peu après il fut premier Préteur l'an 691 de Rome & 63. avant J. C. Il fut Consul avec C. Antonius, & pendant son Consulat il découvrit la conjuration de Catilina, dont il fit punir les complices, ce qui lui aquit le nom de *Père de la Patrie.* Depuis en 696. & avant J. C. 58. il fut banni par la brigue de Claudius & de quelques autres; mais tout le Peuple prit tant de part à cette infortune que l'année suivante il fut rappellé de son bannissement, à la sollicitation même de Pompée, qui l'avoit laissé chasser. Il fut reçu Augure en la place de Crassus, en l'année 701. de Rome. Milon aiant tué Clodius l'année suivante; *Cicéron* entreprit de défendre sa cause. Ensuite il fut envoié Proconsul en Cilicie; il suivit le parti de Pompée durant la Guerre Civile & après sa mort en 707. il se raccommoda avec César, qu'il reconcilia avec Ligarius par son éloquence. Il n'eut point de part à la mort du même César, parcequ'on ne lui en découvrit point le secret: car d'ailleurs il étoit grand Zélateur de la liberté Publique & intime ami de Brutus. Après ce coup, il favorisa Auguste qu'on appelloit alors Octavius César. Ce dernier voulut être Consul avec lui: mais ses interêts lui aiant fait prendre d'autres mesures, il se lia avec Antoine & Lepidus, & tous les trois furent declarés Triumvirs. Antoine haïssant extrémement *Cicéron*

qui avoit écrit contre lui les Oraifons ou Harangues que nous nommons *Philippiques*, le mit dans la lifte des profcrits, & lui fit couper la tête, lorsqu'il prenoit la fuïte. Il fut affaffiné par un certain Popilius Lénas à qui il avoit fauvé la vie quelque tems auparavant contre ceux qui l'accufoient d'avoir tué fon père. Cet homme lui coupa la tête & la main droite, comme il fuioit dans fa litière vers la mer de Cajète. Sa tête & fa main furent apportées à Rome & mifes par Antoine fur la Tribune aux Harangues, d'où *Cicéron* avoit fi fouvent parlé au Peuple & prononcé des difcours fi éloquens, pour la defenfe de la liberté publique. Fulvia femme d'Antoine aiant vomi mille injures contre ces triftes reliques, lui tira la langue de la bouche, & la piqua par plufieurs fois de fon aiguille de tête. Il fut tué à l'âge de 63. ans, onze mois & 5. jours, aux Ides de Décembre, l'an de la fondation de Rome 711 & 43. ans avant l'Ere chrétienne. Il étoit très-habile Orateur & très bon Philofophe. Son ftyle eft coulant & diffus. Il avoit le génie agréable, enclin à la raillerie. Il aimoit fa patrie, mais il faifoit fonner trop haut fes fervices: timide au refte dans l'adverfité jusqu'à la foibleffe, & plein d'un amour propre, qui paroît dans tous fes Ouvrages.

(81) Le paffage que Boëce cite de *Cicéron*, eft tiré du fonge de Scipion l'Africain, qui dit à fon neveu: *Ex his ipfis cultis notisque terris, num aut tuum aut cujusquam noftrum nomen vel Caucafum hunc, quam cernis, tranfcendere potuit, vel illum Gangem transnatare?*

(82) Il

(82) Il semble qu'il y ait de l'éxagération dans ce que les Auteurs nous disent du pouvoir, de la magnificence, & des richesses des Romains. Leur domination avoit pour bornes au Levant, l'Euphrate, le Mont Taurus & l'Arménie; au Midi, l'Ethiopie, au Septentrion le Danube; & au Couchant, l'Océan. Leur armée ordinaire, du tems des Empereurs, selon Appien & Plutarque, étoit de deux cens mille hommes de pied, de quarante mille chevaux, de trois cens Eléphans & de deux mille chariots. Leurs forces maritimes étoient de deux mille vaisseaux & de 1500. galères dont deux cens à cinq rames. Ils avoient 150. greniers, un grand Arsénal & deux Trésors publics. On ne peut mieux juger de leur puissance qu'en faisant réfléxion sur ce que disent les Auteurs de celle des particuliers: savoir, que leurs richesses étoient si immenses qu'il y avoit plus de vingt mille Romains dont les revenus suffisoient pour nourrir une armée entière toute l'armée de la République. Lucullus étoit de ce nombre. Les Romains, dès le tems des Consuls, avoient de revenu soixante & quinze mille Talens d'Egypte. Or chacun de ces Talens répondoit à huit mille écus d'àprésent de sorte que 75. mille Talens, selon notre supputation, vaudroient six cens millions d'Ecus de France.

(83) Le *Caucase* est une montagne qui sépare les Indes de la Scythie, aujourd'hui Mingrelie ou Colchide. Cette montagne, qui commence vers l'embouchûre du Phase, est fort élevée, toûjours cou-

couverte de neige, & pleine de rochers & de précipices affreux. Son nom *Caucase* vient, comme dit Pline, de ce qu'il eſt tout blanc de neige.

(84) Après l'expulſion de Tarquin, Rome ſe gouverna en République & en porta le titre jusqu'au tems des Empereurs.

(85) Les Parthes étoient des Peuples de l'Aſie majeure, voiſins des Mèdes, des Hyrcaniens, des Ariens & des Provinces de Carmanie & de Pharſie. Leur pais étoit déſert & ſtérile au point que, ſuivant Strabon, les Macédoniens le mépriſoient, & ne s'y arrêtoient jamais, parcequ'ils n'y trouvoient pas de quoi faire ſubſiſter leur armée. Cependant les Parthes ſe rendirent ſi puiſſans qu'ils diſputèrent l'Empire d'Orient aux Romains. Arſaces fut le fondateur de leur Monarchie, l'an 3785. du Monde 250. ans avant J. C. Ses Succeſſeurs furent appellés Arſacides. Phraatès III. qui fut tué par ſes fils, regnoit l'an du monde 3969 & 66. ans avant J. C. Alarmé des victoires de Pompée contre Mithridate Roi de Pont & Tigrane Roi d'Arménie, tenta vainement de traiter avec les Romains. Etant entré dans les Etats de Tigrane, pour lors leur allié, il eut d'abord du dèsavantage. Mais le ſort des armes lui fut ſi favorable dans la ſuite, que Pompée même craignit d'en venir à une guerre ouverte contre lui. Orodes ſon fils, qui lui ſucceda, défit l'an 53. avant J. C. M. Craſſus: & ſon fils Publius, prit les enſeignes Romaines & fit un très-grand nombre de pri-

priſonniers. On dit qu'il fit fondre de l'or dans la bouche de Craſſus le père, pour lui reprocher ſon avarice inſatiable qui lui avoit fait commettre tant d'injuſtices & de cruautés. Mais en l'an 39. avant J. C. ſon armée, commandée par Pacorus ſon fils, fut défaite après deux victoires précédentes par Ventidius Baſſus Général des Romains. Pacorus y périt avec vingt mille Parthes. Phraates IV. fils d'Orodes, après avoir ſoutenu la guerre avec avantage contre Marc Antoine, fut tour à tour chaſſé du Trône, par Thiridate & rétabli avec le ſecours des Scythes l'an du monde 4012 & 23. ans avant J. C. Il rendit à Auguſte les Drapeaux & les Soldats que les Romains avoient perdus dans la défaite de Craſſus, & vecut en paix avec eux. Vonones, un de ſes fils, qui leur avoit été donné en ôtage, fut redemandé pour être Roi après ſon père. Mais les Parthes le mépriſant comme un vil éſclave des Romains, Artaban Roi des Mèdes le dépoüilla de ſon Roiaume vers l'an 16. de l'Ere chrétienne. Celui ci mépriſant la vieilleſſe de Tibére s'empara enſuite de l'Armenie, & en fit Roi un de ſes fils nommé Arſaces. Tibère craignant qu'il n'entreprît ſur les Conquêtes du Peuple Romain, manda à Vitellius qui commandoit en Orient, de traiter avec Artaban: mais Vitellius, au contraire, ſuſcita contre lui les Alains, lesquels étant paſſés en Armenie, la ravagèrent, pénétrèrent jusques dans les terres des Parthes, tuèrent la plus grande partie de la nobleſſe & le fils d'Artaban même, & enfin obligèrent ce Prince à s'enfuir chez ſes voiſins. Il aſſembla une grande

Armée de Daniens & de Saſſiens avec laquelle aiant recommencé la guerre, il recouvra ſon Roiaume & établit Orodes, un autre de ſes fils, ſur l'Armenie. Depuis cette conquête, Tibère rechercha l'alliance d'Artaban, qui y donna les mains, & conclut un traité avec Vitellius: enſuite duquel ce Roi envoia ſon fils Darius à Rome, porter de très magnifiques préſens à Tibère. Cependant ce dernier déclara Thiridate Roi des Parthes l'an 35. de J. C. pour l'oppoſer à Artaban. Mais Thiridate aiant été bientot trahi & abandonné par les ſiens, fut obligé de laiſſer le Roiaume à ſon compétiteur. Meherdate, qui avoit été donné en ôtage aux Romains, fut renvoié avec le titre de Roi par l'Empereur Claude l'an 49. de J. C. Mais Gotarſes fils & meurtrier d'Artaban, qu'il vouloit chaſſer du Trône, l'aiant fait priſonnier, lui fit couper les oreilles. Ainſi Gotarſes s'étant maintenu, eut pour ſucceſſeur Vonones ſon fils l'année ſuivante. Mais dans la même année Vologèſe lui ſuccéda. Il étoit frère de Thiridate, que les Romains avoient chaſſé de l'Arménie, pour y établir Tigrane. Il avoit deſſein de venger cet affront & de maintenir la gloire des Arſacides; mais il fut long-tems retenu par le reſpect de la grandeur Romaine & d'une longue alliance; outre qu'il ſe trouva engagé dans de grandes guerres par la révolte de l'Hyrcanie. Dans cette incertitude, il apprit que Tigrane, non content de faire des courſes ſur la frontière, avoit mis tout le païs des Adiabéniens à feu & à ſang. Cet afront acheva d'irriter ſon reſſentiment, qu'excitoit encore le murmure de la

Nobleſſe,

Noblesse, & de Thiridate. Ainsi il entreprit cette guerre sous l'Empire de Néron. Artaban III. fils du précédent, assista un certain imposteur qui se disoit Néron, & voulut même l'amener à Rome pour l'opposer à Vespasien vers l'an 80. C'est tout ce qu'on sait de ce Prince, que plusieurs ne mettent pas même au nombre des Rois des Parthes, à cause du peu de tems qu'il regna. Pacorus, qui fut après lui Roi des Parthes, fut d'intelligence avec Décébale, Roi des Daces, dans la guerre que ce dernier fit aux Romains sous l'Empire de Domitien. Il régnoit encore vers l'an 101. & laissa la Couronne à Chosroës son fils, suivant quelques uns, & fils d'Artaban III. selon d'autres. Chosroës vivoit au tems de Trajan, qui lui declara la guerre, parceque ce Prince avoit fait son frère Parthamasire Roi d'Armenie, & lui avoit donné le Diadème. Chosroës, dépoüillé de ses Etats, eut recours à la clémence de Trajan, qui en lui pardonnant, lui défendit de porter le scèptre & de s'asseoir sur un Trône. Il ne put jamais rentrer dans ses premiers Droits, & Antonin le Débonnaire ne voulut pas même les rendre à Vologèse II. son fils. Cependant Artaban IV. qui étoit frère de ce dernier, passe pour lui avoir succédé dans le Roiaume des Parthes. Il soutint plusieurs guerres contre les Romains, & principalement contre Antonin Caracalla, lequel feignant de vouloir épouser sa fille, cherchoit à l'avoir entre les mains, pour le faire mourir. Mais l'an 227. Artaxerxe qui, de simple Soldat Persan, s'étoit élevé à la dignité de Roi de Perse, défit & tua Artaban & éteignit

par là la Race des Arſacides & le Roiaume des Parthes. Voila un abrégé de l'Hiſtoire des principales affaires que ces Peuples eurent avec les Romains. Ils étoient extrémement cruels, adonnés aux femmes & au vin. Mais du reſte gens de guerre & infatigables au travail.

(86) J'ai nommé dans la Note précédente les nations qui étoient voiſines des Parthes.

(87) La qualité de *Citoien Romain* étoit en grande réputation & avoit des privilèges conſidérables. Elle fut d'abord propre & particulière aux habitans de Rome: mais par la ſuite elle fut communiquée aux Latins & à quelques autres Peuples d'Italie; & enfin à tous les Peuples qui etoient ſoumis à la domination des Romains. Un *Citoien Romain* étoit libre ou mis en liberté par ordre de la République. A l'égard de ſes privilèges, on voit dans ce paſſage de l'Oraiſon de Cicéron contre Verrès, combien celui-ci en avoit abusé en faiſant foüetter un homme de cette qualité. „Verrès, dit-il, va droit au Palais, „les yeux étincellans de colère, la cruauté peinte „ſur le viſage. D'abord en préſence de la nom„breuſe Aſſemblée, qui attendoit l'iſſuë de cette „affaire, il envoie chercher l'Accusé; il ordonne „qu'on le dépoüille au milieu du Palais, & qu'on „prépare des verges... Ainſi donc une grêle de coups „tomboit ſur un *Citoien Romain*; & pour tout ge„miſſement, les ſeules paroles qu'il mêloit au bruit „de ces horribles coups, & dont il faiſoit retentir le „Palais de Meſſine, ſont celles-ci: *Je ſuis Citoien* „*Romain.* „ *Ipſe inflammatus ſcelere & furore, in forum*

forum venit. Ardebant oculi, toto ex ore crudelitas eminebat. Expectabant omnes, quo tandem processurus aut quidnam esset acturus, cum repente hominem proripi, atque in foro medio nudari ac deligari & virgas expediri jubet . . . Cædebatur virgis in medio foro Messanæ Civis Romanus, cum interea nullus gemitus, nulla vox alia istius miseri, inter dolores, crepitumque plagarum audiebatur nisi hæc, Civis Romanus sum. Lorsqu'on eut lié de longes de cuir, Saul ou St. Paul dans Jérusalem pour le foueter, il dit au Centénier qui étoit proche de lui: *Vous est-il permis de faire foüeter un Citoien Romain, sans qu'on lui ait même fait son procès?* le Centenier aiant oüi ces paroles, alla trouver le Tribun, & lui en donna avis, en disant; *Qu'allez vous faire? cet homme est Citoien Romain?* Alors le Tribun vint à Saul & lui demanda: *Est il vrai que vous soiez Citoien Romain? Oui*, dit-il, *il est vrai que je le suis.* Le Tribun répondit: *Il m'a coûté beaucoup d'argent pour avoir cette qualité.* Mais Paul lui dit: *Et moi je l'ai par ma naissance.* Aussitôt donc ceux qui devoient lui donner la question, le laissèrent. Le Tribun même, depuis qu'il sçut qu'il étoit *Citoien Romain*, eut peur de l'avoir fait lier.

(88) Jusqu'au tems de Jules-César, l'*Année* Romaine n'étoit que de 355. jours: Savoir, de douze mois lunaires qui font 354. jours, & d'un jour que Numa Pompilius ajouta, par un respect superstitieux qu'il avoit pour le nombre impair. Jules-César étant Consul pour la troisième fois avec Marcus Emi-

Emilius l'an 708. de la fondation de Rome, ordonna par le conseil de Sosigènes, célèbre Mathématicien de la ville d'Aléxandrie en Egypte, & de plusieurs savans Astronomes, qu'elle seroit à l'avenir de 365. jours & six heures, & que l'on distribueroit les dix jours d'augmentation en certains mois de l'*Année*. Il donna donc deux jours de plus à Janvier, Aoust & Décembre; & un jour à Avril, Juin, Septembre & Novembre. A l'égard des six heures, il régla que de quatre en quatre ans on intercaleroit un jour, composé de quatre fois six heures; & ce jour fut appellé *Bissextile*, parcequ'on l'insera entre le 23. & le 24. de Fevrier; & que le 24. de Fevrier étant le *Sexto Kalendas Martias* des Romains, pour marquer le jour intercalaire, on disoit *Bissexto Kalendas*: Ainsi le jour surnuméraire faisoit le 24. de Fevrier & le véritable 24. devenoit le 25. La première *Année Julienne* ne fut que la 709. de Rome & la 45. de l'Ere chrétienne. Quant à la précédente, pour remèdier aux dèsordres que les Pontifes avoient introduits, Jules-Cesar la composa de 445. jours ajoutant à l'*Année Lunaire*, 355. jours, selon le calcul de Numa; le mois Merkedonius de 23. jours; & deux autres mois contenant 67. jours: Ainsi cette année eut quinze mois; & on l'appella l'*Année de la confusion*, quoiqu'on dût plustôt l'appeller la *dernière année* de la confusion qui se voioit depuis si long-tems dans le Calendrier Romain. L'*Annee Julienne* étoit donc celle qui avoit lieu au tems que Boëce écrivoit, mais comme cette *année* contenoit en effet onze minutes plus que l'*Année solaire*, ce qui fait

fait un jour entier dans le cours de 131. ans, on s'apperçut depuis en 1582. que pour n'y avoir pas eu égard, l'Equinoxe du printems qui tomboit fur le 21. de Mars en l'année 325. avoit rétrogradé de dix jours dans cet efpace de 1257. ans & qu'il arrivoit alors le 11. de ce même mois. Cela donna lieu à l'établiffement du Calendrier Grégorien ainfi nommé du Pape Gregoire XIII. qui ordonna que l'on retrancheroit dix jours du mois d'Octobre de l'Année 1582. ce qui fit que l'Equinoxe du printems fuivant fe trouva le 21 de Mars. Et pour empêcher le même désordre à l'avenir, il régla que l'on ne fuivroit plus le Calendrier Julien; que chaque centième Année ne feroit plus Biffextile; mais qu'il n'y auroit que la quatrième centaine: ôtant ainfi trois Biffextes dans l'efpace de 400. ans, parceque dans cet intervale les onze minutes font trois jours. Il y a cependant en Europe plufieurs Etats Proteftans, où l'ancien Calendrier Julien a continué d'avoir lieu.

(89) Je ne connois ni le faux Philofophe dont parle Boëce, ni celui qui le confondit par cette réponfe que notre Auteur rapporte. Mais on voit dans plufieurs autres de l'antiquite, l'eftime que les Philofophes on fait du filence. *Celui qui eft retenu dans fes difcours,* dit Salomon, *eft un homme favant & prudent. Le foû même, quand il fe taît, eft réputé fage.* Diogène difcourant avec un certain Philofophe qui conteftoit avec trop d'opiniatreté, lui dit: *Miferable, vous detruifez par vos paroles, ce qu'il y a de meilleur*

meilleur & d'essentiel dans la vie Philosophique. Thalès disoit souvent: *Le grand flux de bouche n'est pas la marque d'un homme prudent.* Suivant Sénèque, *il faut accorder la parole avec le silence: quiconque ne sait pas se taire, ne sait point parler.* Ajoutons ce que dit Macrobe: *Si l'on ne connoit l'Orateur qu'à la parole, on doit connoître le Philosophe autant lorsqu'il se taît à propos que quand il parle.* Valere Maxime rapporte aussi ce beau mot de Xénocrate, qui se trouvant dans une compagnie où l'on médisoit beaucoup, répondit à une personne qui lui demandoit pourquoi lui seul il ne disoit rien: *Je me suis repenti quelquefois d'avoir parlé, mais non jamais de m'être tû.*

(90) Voy. la Note précédente.

(91) Plusieurs Philosophes Païens ont cru l'immortalité de l'Ame. De ce nombre sont *Thalès* de Milet, chef de la Secte Ionique, *Anaxagoras* son sectateur, dont j'ai parlé sous la Note (20) du Livre I. *Pythagoras* chef de la Secte Italique, duquel j'ai aussi parlé sous la Note (63) du même Livre: *Socrate*, de la même Secte, duquel j'ai aussi parlé sous la Note (17*) du même Livre: *Platon*, son disciple, chef de l'ancienne Académie, duquel j'ai aussi parlé sous la Note (8) du même Livre: Et quelques autres de leur sectateurs. *Thalès* le premier des sept Sages de la Grèce, nâquit sous la XXXVI. Olympiade, vers l'an 635. avant J. C. & mourut dans la LVIII. en l'année 545. Il avoit coûtume de remercier les Dieux de trois choses, d'être né raisonnable

nable plustôt que Bête, Homme plustôt que Femme; Grèc plustôt que Barbare. C'est le premier des Grècs qui ait enseigné que les Ames étoient immortelles. Quelqu'un lui demandoit un jour, si les hommes pouvoient cacher leurs actions aux Dieux. *Nos pensées même les plus secrètes*, répondit-il, *ne sauroient leur être inconnuës.* Suivant *Anaxagoras*, l'Ame est un être Aërien, & cependant immortel. *Pythagore* étoit du même sentiment: car il croioit l'Ame immortelle, quoiqu'il soutînt qu'elle n'étoit qu'une vapeur chaude, invisible, & impalpable comme l'air. Il s'imaginoit de plus que l'air étoit rempli d'Ames, ausquelles il attribuoit la cause des songes & plusieurs autres effets: mais dans l'incertitude où il étoit de ce que l'Ame devenoit, après qu'elle étoit séparée du corps, il imagina la Metempsycôse, c'est à dire que l'Ame, après la mort, passoit d'un corps dans un autre; & en consequence de cette opinion, il défendoit de tuer des animaux pour les manger ou pour en faire des sacrifices aux Dieux. *Socrate* fut accusé d'avoir des sentimens impies de la Divinité; parcequ'il enseignoit qu'il n'y avoit proprement qu'un Dieu qu'il appelloit l'*Etre supreme.* Aiant été pour ce sujet condamné à la mort, il but, avec une constance admirable, la ciguë qu'on lui présenta, parlant jusqu'à son dernier moment de l'immortalité de l'Ame & du bonheur dont il espéroit de joüir après cette vie. *J'ai fait*, dit il un moment avant que d'expirer, *j'ai fait pendant le cours de ma vie le mieux que j'ai pû & que j'ai sû: Pour cela je ne suis pas certain d'être agréable aux Dieux: Mais*

Mais si pour suivre ce qu'on juge meilleur, on plait à la Divinité, j'espère de ne lui être pas désagréable. Le sentiment de *Platon* est que l'Ame humaine n'est autre chose qu'un raion de la Divinité. Il croioit que cette particule unie à son principe, connoissoit toutes choses: sur quoi paroît fondé le dogme des Catholiques au sujet de la communication qu'ils disent y avoir entre les Saints & les hommes: mais il ajoutoit à cela que l'ame s'unissant au corps, elle contractoit, par cette union, l'ignorance & l'impureté. Sur ce principe, il disoit que les sens étoient les premiers à discerner le vrai d'avec le faux, & soutenoit en même tems que c'étoit à l'ame d'en juger, & à son jugement qu'il falloit s'en rapporter; parce que sans s'arrêter à la superficie des choses, elle en pénétre le fond qui est de soi-même éternel & immuable. Il croioit, comme Pythagore, que tout l'Univers étoit semé d'ames, & particulièrement les Etoiles. Il avoit encore un autre dogme, qui a fait beaucoup de bruit parmi les Chrétiens: Il pensoit que les ames préexistoient dans des lieux qui sont au dessus de la Lune; & qu'y aiant commis de certaines fautes, elles avoient été bannies de ce séjour bien-heureux, pour venir habiter dans des corps différemment disposés, selon la grandeur de leurs fautes; mais qu'après la mort, elles retournoient dans les lieux d'où elles étoient venues. C'est ce que Origène soutient à peu près de la même manière dans ses ecrits; & c'est en consequence de ce sentiment que ce Père a cru que les Damnes & les Demons ne seroient pas eternellement malheureux;

mais

mais qu'après quelque tems de ſouffrance, ils ſe réconcilieroient avec Dieu. Enfin Platon fait eſperer au Sage un bonheur parfait après la mort, en poſant l'immortalité de l'Ame: Car il croit que Dieu le ſouverain Juge, comme il parle lui même dans ſon Dialogue du *Gorgias*, diſpenſera des peines ou des recompenſes après cette vie à chacun ſelon ſon mérite. Au ſurplus tous ceux d'entre les Paiens qui ont cru les Champs Elyſiens & les Enfers, ont ſuppoſé l'immortalité de l'Ame.

(92) Mais ſi les Philoſophes dont j'ai parlé dans la Note précédente, ont cru l'immortalité des Ames, il y en a eu, d'un autre coté, beaucoup plus qui n'ont point fait difficulté de croire & d'enſeigner qu'elles étoient mortelles. *Anaximandre*, qu'ont ſuivi *Hyppon*, *Anaximène*, *Diogène* & pluſieurs autres de la Secte Ionique, avoient pour principe que tout ſe faiſoit par le concours fortuit, operé par les formes & les qualités: principes deſquels il s'enſuivoit qu'il n'y avoit pas de Dieu ni par conſequent d'immatérialité dans les Ames. On peut tirer la même conſéquence de l'opinion de *Zénon*, chef de la Secte Eléatique, qui étoit une branche de l'Ionique: car ce Philoſophe, dont j'ai parlé ſous la Note (7) du Livre I. enſeignoit que l'Ame participe du chaud, du froid, du ſec, & de l'humide. *Héraclite* croioit que tout ſe fait par hazard, ce qui detruit toute Providence, toute vie à venir & par conſequent

Q l'im-

l'immortalité des Ames. *Diagoras* fut chassé d'Athènes, parcequ'il avoit osé nier formellement qu'il y eut des Dieux. Il tomba, dit-on, dans l'Athéisme, parcequ'aiant intenté accusation contre celui qui lui avoit dérobé un ouvrage de sa composition, le Voleur jura qu'il ne l'avoit point pris, & cependant le fit ensuite publier sous son nom: d'où Diagoras crut pouvoir conclure, qu'il n'y avoit pas de Providence. Mais le Scholiaste d'Aristophane assûre que ce Philosophe ne se jetta dans l'impiété, que pour avoir perdu un dépôt d'effets ou d'argent par la fraude du dépositaire. *Leucipe* fut le premier qui admit les Atomes pour principe de toutes choses, mais il rejettoit, avec les formes & les qualités, tout Etre spirituel & immatériel, en attribuant la production de l'Univers au concours fortuit de ces Atomes. Il est vrai que lui & ses sectateurs parloient quelquefois des Dieux; mais ce n'étoit que par pure politique pour éviter la haine du peuple; car enfin leurs principes n'admettoient aucun Etre immatériel; & le Monde entier, selon eux, s'étoit fait & se gouvernoit sans aucun Dieu. *Aristote* fut le premier des Philosophes, qui chercha à fond les causes générales de tous les Etres. Cependant il regardoit l'Ame comme un simple acte du Corps, c'est à dire, qu'il la croioit tirée de la matiere; ajoutant qu'elle mouroit avec le corps; & que la résurrection des hommes après leur mort étoit impossible: *A privatione ad habitum non fit regressus.* Les Péripatéticiens, dont il fut chef, pensoient de même; aussi dit-on qu'un Prêtre de

Cérès, nommé Eurymedon, accuſa d'impiété *Ariſtote*, lequel ſe juſtifia pourtant de ce crime, par une apologie fort ample qu'il écrivit aux Magiſtrats. Mais comme il connoiſſoit la delicateſſe du peuple d'Athènes ſur ſa Religion, le ſouvenir du traitement que Socrate en avoit reçu dans une occaſion de cette nature, l'épouvanta tellement qu'il ſe retira à Chalcis, Ville d'Eubée. On croit même qu'il aima mieux s'empoiſonner que de ſe livrer à ſes ennemis. *Théodore*, diſciple *d'Anniceris*, de *Denys* le Logicien & *d'Ariſtippe* de Cyrène, avoit ſi peu d'idée de l'immortalité de l'Ame & de l'exiſtence de la Divinité, qu'il approuvoit tous les crimes, ſoutenant qu'ils n'étoient pas honteux de leur nature, mais par la ſeule opinion du peuple. Auſſi le ſurnomma-t'on l'*Athée*. *Democrite* & *Protagoras* que l'on met du nombre des ſectateurs de *Leucipe*, en ſuivirent les dogmes. L'un & l'autre ſoutenoient que l'Ame n'étoit pas différente des ſens, & que tout ce que repréſentoient les ſens étoit véritable. *Protagoras* avoit commencé un de ſes ouvrages par ces termes: *je ne puis dire s'il y a des Dieux, ou s'il n'y en a point: pluſieurs choſes m'empêchent de le ſavoir, comme l'incertitude de la choſe en elle même, & la briéveté de la vie des hommes.* Les Atheniens ne s'accommodant point de cette doctrine trop hardíe, éxilèrent ce Philoſophe, & firent brûler ſon Livre publiquement. *Epicure*, dont j'ai parlé ſous la Note (18) du Livre I. vouloit qu'on paſſât avec tranquillité cette

vie mortelle, ſans ſe fatiguer du ſoin de ce qui la doit ſuivre; & qu'on regardât la mort comme une choſe indifférente qui n'eſt rien à notre egard. La mort, qui paroît le plus redoutable de tous les maux, n'eſt, ſelon lui, qu'une chimère. *Car*, dit-il, *elle n'eſt rien tant que la vie ſubſiſte, & lors qu'elle arrive, la vie n'eſt plus. Elle n'a point d'empire ni ſur les vivans ni ſur les morts: les uns ne ſentent pas encore ſa fureur; & les autres, qui n'exiſtent plus, ſont à l'abri de ſes atteintes. La préſence de la mort étant donc incapable d'exciter aucun trouble en nous, il eſt ridicule de s'affliger par la ſeule penſée de ſon approche*: Raiſonnement qui, comme on voit, n'eſt fondé que ſur l'opinion qu'*Epicure* avoit, que l'Ame étoit mortelle. De plus, comme il étoit ſectateur de Démocrite ſur la doctrine des Atomes, il ne croioit pas non plus que Dieu eut concouru en aucune maniere à la formation de l'Univers. En effet, ſi l'on examine de près ce qu'il dit des Dieux, on voit ſans peine, qu'il les regardoit comme des Etres chimériques, imaginés par l'ignorance & la ſuperſtition; & qu'il n'en parloit que par politique. Il attribue aux Dieux une forme ſemblable à celle des Hommes, qui pourroit être détruite par la diſſolution des Atomes qui la compoſent. Il ſoutient que ces Dieux n'ont aucune part à la conduite du Monde; qu'ils ne s'occupent pas du ſoin de récompenſer les bons & de punir les mechans; mais qu'ils ſont dans une parfaite oiſiveté, jouiſſant entièrement de leur propre bonheur. Ainſi il eſt aiſé de voir qu'*Epicure* ne donne

ne des Dieux une idée si bizarre, que pour les détruire, en faisant semblant de prouver qu'il y en a. *Pyrrhon*, auteur de la secte des Sceptiques, prétendoit que la nature des choses venoit du préjugé des loix & de la coûtume; & qu'il n'y avoit rien d'honnête ou de mal-honnête, d'injuste ou d'équitable, de bon ou de mauvais en soi. Et comme ces Philosophes doutoient de tout, même de leur propre existence; à plus forte raison doutoient-ils de l'immortalité des Ames. Les Stoiciens, autre secte qui eut pour chef *Zenon le Citien*, dont j'ai parlé sous la Note (19) du Livre I. attribuoient à la matière une vertu élastique par laquelle elle fait ses opérations, selon de certaines régles, sans être douée de sensation, ni de raison, & sans avoir besoin du concours d'un Etre supérieur. Ils supposoient une vie commune à toute la matière, mais ils rejettoient de leur sistème tout hazard; de sorte qu'ils regardoient l'Univers comme un grand Animal, ou plustôt comme une grande Plante, dans laquelle toutes les opérations se font nécessairement par un Ame végétative. *Straton de Lampsaque*, qui après avoir été d'abord Péripatéticien & disciple de Théophraste, devint ensuite l'auteur d'une secte appellée de son nom *Stratonicienne* ou des *Hylozoistes*, avoit des principes directement opposés à la Philosophie des Atômes. Il enseignoit que la matière & ses moindres particules étoient animées; que ces petites particules vivantes, quoique destituées de sensation & de raison, savoient s'arranger d'une certaine manière; & que par leurs différens arrangemens

elles parvenoient continuellement à un plus haut point de perfection, jusqu'à ce qu'enfin elles eussent atteint la sensation & la raison. Ainsi *Straton* attribuant une vie particuliere à chaque Atome de l'Univers, n'avoit besoin dans son sistème ni d'Ame ni de Divinité. *Arcésilaus*, fondateur de la moienne Académie, ne fut pas plus favorable à ce dogme, puisque son sistème consistoit à dire que toute chose étoit si incertaine qu'on ne pouvoit distinguer le faux du vrai. C'est pourquoi attaquant tout ce que les autres affirmoient, il faisoit gloire de douter de tout, de discourir du pour & du contre, & de suspendre son jugement sur toutes choses. *Lacidès*, disciple d'Arcesilaus, fit voir encore plus manifestement le peu d'idée qu'il avoit de la Divinité, aussi bien que de l'immatérialité des Ames, puis qu'aiant perdu par la mort une Oye qui le suivoit par tout, il lui fit des funerailles aussi magnifiques que si elle eût été son fils ou son frere: Etrange petitesse pour un philosophe! Tels sont ceux qui ont détruit, par leurs opinions & par leurs écrits, le sentiment de l'immortalité des Ames. J'ai cru pouvoir les joindre à ceux qui ont osé nier aussi l'existence de la Divinité. Car s'il n'y a point de Dieu, il ne peut y avoir d'Ame immortelle. Autre chose pourroit être d'avouer l'éxistence d'un Dieu & de nier en même tems l'immortalité des Ames. Le nombre de ceux qui pensent ainsi, n'est malheureusement que trop grand aujourd'hui. Mais qu'il me suffise de détester ces Monstres, sans que je m'amuse à les refuter ici!

(93) Voy.

(93) Voy. la Note (10) & la (12) du Livre I.

(94) Voy. plus haut la Note (77)

(95) Les hommes ne peuvent faire un plus mauvais uſage de la *Raiſon* que de préférer une vie terreſtre & paſſagère à l'heureuſe immortalité qui eſt dans les Cieux la récompenſe de la Vertu.

(96) Les Poëtes feignent que les Enfers, c'eſt à dire les lieux où les ames vont après la mort, ſont dans les entrailles les plus profondes de la Terre: Qu'ils ſont environnés de pluſieurs fleuves, du Styx, du Cocyte, du Phlégéton &c. dont les eaux ſont noires & bourbeuſes: Que Charon reçoit dans ſa barque les ames pour traverſer ces fleuves, comme le dit Virgile dans le ſixieme Livre de ſon Enéide.

Portitor has horrendus aquas & flumina ſervat
Terribili ſquallore Charon, qui plurima mento
Canities inculta jacet; ſtant lumina flamma
Sordidus ex humeris nodo dependet amictus.
Ipſe ratem conto ſubigit, velisque miniſtrat,
Et ferruginea ſubvectat corpora cymba.

L'origine de cette fable vient, ſuivant Diodore de Sicile, de cequ'Orphée voiageant en Egypte, & aiant obſervé que les habitans d'une certaine ville enterroient les morts dans des Tombeaux qu'ils avoient au delà d'un lac, fit accroire aux Grècs que Charon paſſoit les ames des morts aux Enfers, parcequ'en langage Egyptien, les Bateliers étoient nommés

chârons. Les Poëtes ajoutent que les ames de ceux à qui l'on n'avoit point donné la sépulture, devoient errer cent ans le long du Styx, avant que de le traverser, comme le dit encore Virgile au même Livre.

Nec ripas datur horrendas, nec rauca fluenta
Transportare prius, quam sedibus ossa quierunt
Centum errant annos, volitantque hæc littora circum.

(97) Boëce nomme en cet endroit le *fidele Fabricius*, *Brutus*, & *le sévère Caton*. Mais je n'ai pû faire entrer dans mes vers que les deux derniers. *C Fabricius* surnommé *Luscinus*, Capitaine Romain, fut Consul pour la première fois l'an 472 de Rome, 282. avant J. C. & remporta sur les Samnites, les Brutiens & les Lucaniens, des victoires qui lui aquirent les honneurs du Triomphe. Il en avoit remporté un si grand butin, qu'après avoir amplement récompensé les Soldats & restitué à tous les Bourgeois de Rome l'argent qu'ils avoient contribué pour la guerre, il lui resta pour sa part 400. Talens qu'il fit porter au Fisc le jour de son Triomphe, étant le seul qui ne retint rien de toutes ces riches dépoüilles. Deux ans après, il fut deputé vers le Roi Pirrhus, qui étoit passé en Italie & il se montra incorruptible par le refus des présens que lui offrit ce puissant ennemi des Romains. Il fut encore Consul l'an 476. & fit la guerre au même Pirrhus auquel il renvoia son propre Médecin, qui s'étoit offert d'empoisonner ce Prince, moiennant une certaine récompense. *Fabricius* fut Censeur en 479. & eut

eut pour collegue Emilius Papus. Ils caſsèrent un Senateur nommé Cornelius Rufinus qui avoit été Dictateur & deux fois Conſul, parcequ'on avoit trouvé chez lui le poids de dix livres en vaiſſelle d'or. Enfin l'on dit que *Fabricius* aiant vêcu dans un généreux mépris des richeſſes, mourut ſi pauvre que le Sénat fut obligé de marier ſa fille aux frais du Public.

Je ne ſai de quel *Brutus* Boëce a voulu parler. Il y a eu trois Romains de ce nom. L'un, dit L. *Junius Brutus*; le ſecond, *M. Junius Brutus* père du troiſième qui portoit auſſi le même nom: Le premier étoit fils d'une ſœur de Tarquin, dernier Roi de Rome, ce qui ne l'empêcha pas, après l'outrage que le fils de Tarquin fit à Lucrèce, de perſuader aux Romains de prendre les armes & de chaſſer les Rois de Rome. Il fut bien aiſe de profiter de cette occaſion pour venger la mort de ſon père & de ſon frère, Il avoit jusqu'alors contrefait adroitement l'inſensé. Quelques uns diſent même qu'il étoit naturellement d'un eſprit lourd & peſant, ce qui lui avoit fait donner le nom de *Brutus*: mais qu'à la mort de Lucrèce, il fit ſon oraiſon funèbre avec tant de bon ſens & d'éloquence, que le Peuple prit cela pour un prodige & un miracle des Dieux. Le peuple aiant crié *liberté* à la fin de ſa harangue, le fit Conſul, lui donnant une ſouveraine autorité, avec L. Tarquinius Collatinus en l'année 245. de Rome. Il s'aquitta de cette charge avec tant de ſoin pour le bien de la nouvelle République, qu'aiant vû la conſpiration que ſes deux fils avoient faite avec

d'autres jeunes gens, pour rétablir les Tarquins, il les fit conduire dans la place publique, les fit foüetter & leur fit couper la tête. Depuis dans un combat, il s'attacha avec tant d'ardeur à un des fils de Tarquin qu'ils se tuèrent l'un l'autre. Les Dames Romaines portèrent le deüil de sa mort, pendant un an entier, le reconnoissant pour le vengeur de la pudicité de leur sexe, violée dans la personne de Lucrèce. *M. Junius Brutus*, le père, n'est illustre que par la victoire que Pompée remporta sur lui. Son fils, l'un des plus célèbres Romains de l'Antiquité, étoit neveu de Caton. Il faisoit un grand mépris des richesses, comme il le fit voir en refusant dans les Gaules la charge de Questeur, laquelle enrichissoit tous ceux qui l'exerçoient. Jules-César le combla de bienfaits. Quelques uns disent même qu'il en étoit fils, étant né dans le fort de la passion de cet Empereur ponr Servilie mère de *Brutus*. Quoiqu'il en soit, l'amour qu'il avoit pour la liberté de sa patrie, le rendit ingrat envers son bienfaiteur: Car assisté d'un grand nombre de Conjurés, il l'assassina en plein Sénat, le 15. Mars de l'an 710. de Rome & 44. ans avant J. C. César le remarquant parmi les Conjurés, lui dit tendrement ces paroles si connues: *Tu quoque mi Brute*: voulant peut-être lui faire entendre par là qu'il étoit son père. Deux ans après *Brutus* aiant été vaincu par Auguste & Antoine dans les champs Philippiques, & craignant de tomber dans les mains de ses ennemis, il se donna la mort, ou pria son ami Straton de la lui donner.

Il y

Il y a eu aussi chez les Romains plusieurs *Catons*, entre lesquels on en trouve deux, qui se sont fort distingués. L'un est *M. Portius Caton*, surnommé *le Censeur*, & l'autre *Caton le Préteur*, dit d'*Utique*, qui étoit arrière-petit-fils du premier. *Caton le Censeur* demeura d'abord dans le païs des Sabins, où il cultivoit lui même les terres qu'il possedoit. Etant venu à Rome, il fut élû Tribun militaire & ensuite Questeur en Afrique, puis Préteur. Il fit paroître dans toutes ces charges, une grande éxactitude, une sévère équité, & une modération admirable. Etant Consul l'an 559. de Rome, il fit tous ses efforts pour maintenir la Loi *Oppia*, qui réprimoit le luxe des Dames Romaines dans leurs ajustemens. Etant Censeur, il s'aquitta de cette charge avec une intégrité qu'on n'avoit point encore vûe dans aucun de ses prédecesseurs. Il accusa les méchans, s'opposa au luxe, fit condamner les criminels, sans que ses ennemis, au nombre de 400. à ce qu'on dit, qui l'avoient déferé plusieurs fois en justice, eussent jamais pû noircir son innocence par leurs calomnies. Le Peuple Romain fut si content de la manière dont il s'étoit conduit dans la Magistrature, qu'il lui fit élever une statuë. Ciceron lui donne les titres d'excellent Orateur, de bon Senateur, & de grand General d'Armée. Il fit résoudre la troisième Guerre Punique, & fut un des plus ardens à poursuivre la destruction de Carthage. Enfin il se sacrifia dans toutes les occasions pour le bien de la République. *Caton d'Utique* eut aussi, dès l'age le plus tendre, tant d'amour pour sa patrie, que

que n'ajant pas plus de quatorze ans, il demanda une epée pour tuer Sylla qui tyrannisoit la République. Il avoit puisé chez les Stoiciens, cette grandeur d'Ame dont il donna des preuves dans plusieurs occasions. Après avoir porté les armes pendant quelques années, il fut élevé à la dignité de Questeur, qu'il exerça avec grand soin, réformant les Officiers, & faisant taxer & punir les assassins gagés aux dépens du public du tems de Sylla. Il demanda le Tribunat pour empêcher un mechant homme de l'avoir; & lorsque la conjuration de Catilina fut découverte l'an 691. de Rome, il se joignit à Ciceron dans le dessein de faire punir les complices, & s'opposa à César dans le Sénat. Aiant été fait Questeur pour la seconde fois sept ans après, ses ennemis qui ne vouloient pas l'avoir auprès d'eux, le firent éloigner sous un prétexte honorable. On lui donna ordre d'aller en Chypre pour se saisir de cette Isle que l'on avoit confisquée sur Ptolomée son Roi. Cette affaire étoit très-délicate; cependant il la conduisit avec tant de prudence, qu'on n'eut rien à lui reprocher; & ses amis furent les seuls à se plaindre de la sévérité dont il usa à leur égard, en leur refusant des richesses qu'il ne conserva que pour le Trésor public. Au reste il n'oublia rien, pour s'opposer aux brigues de César & de Pompée, pendant leur union, & pour les accorder durant les Guerres Civiles. Mais enfin il suivit le parti de Pompée, qu'il considéroit comme le défenseur de la République. Après la bataille de Pharsale & la mort de Pompée en 706. de Rome, il passa en Afrique, se

joignit

joignit à Juba & à Scipion, & laissa la conduite de l'Armée au dernier. Il se retira dans Utique; & aiant vû que César le poursuivoit, il conseilla à ses amis de prendre la fuite, & à son fils d'éprouver la clémence du vainqueur. Pour lui, il se mit au lit, se fit apporter le Livre de l'immortalité de l'Ame de Platon, qu'il lût deux fois, & puis se donna un coup de poignard. Ce coup n'étant pas mortel, on lui mit un appareil qu'il défit lui-même, & mourut ainsi dans la 48. année de son âge, la 708. de Rome & la 45. avant J. C.

(98) Il n'est pas aisé de dire en quel tems les hommes ont commencé à élever des Tombeaux magnifiques en l'honneur des Morts & à graver leurs éloges sur le cuivre & sur la pierre. On se contentoit d'abord de les exprimer en vers que l'on chantoit à leurs obsèques, & que l'on répétoit tous les ans à pareil jour. Le Tombeau qu'Artemise, Reine de Carie, fit dresser au Roi Mausole, son mari, est célèbre dans l'Histoire. Il passoit pour une des merveilles du Monde, ce qui n'empêcha pas le Philosophe Anaxagoras de dire froidement, quand il le vit: *Voila bien de l'argent changé en pierres.* Mais l'Histoire ne dit pas s'il y avoit quelque Epitaphe sur ce tombeau, joint aux ouvrages de sculpture dont il étoit enrichi. Les Grècs mettoient simplement sur le Tombeau le nom du mort, avec ces mots: *Bon homme, ou bonne femme, bon jour.* Ils y ajoutoient aussi l'epithète

thète. ΗΡΟΖ, *Héros*, quoique le mort ne le fût pas: Enquoi les François semblent les avoir imités dans leurs Epitaphes, en y donnant le titre de *Noble Homme* à des Marchands, &c.

(99) *Si des quatre Elémens nul ne détruit la Terre]* Les quatre *Elemens* sont l'*Air*, le *Feu*, la *Terre* & l'*Eau*: ce sont les principes ou les substances qui entrent dans la composition de tous les corps. Il semble qu'on y pourroit même ajouter le *Sel*, puisqu'ils en fournissent tous, lorsqu'ils sont décomposés par les opérations de la chymie. C'est ce que j'explique plus amplement dans un Traité Historique & Physique du *Sel*, que je suis sur le point de donner au Public.

(100) *Si vers le sein des Eaux Phébus finit son tour.]* Phébus est le nom que les Poëtes donnent au Soleil. Voy. ce qui en a été dit sous la Note (16) du Liv. I.

(101) *Enfin si la Mer même, en ses bornes serrée.]* Dieu en créant le Monde, a fait de la Mer un reservoir pour abreuver les Rivières & les Fontaines, par le moien des communications qu'elle a sous la Terre avec elles. Il est vrai-semblable que la quantité d'Eau qu'elle contient, n'est pas plus grande qu'elle fut dabord, sans quoi la Mer, s'élevant bientôt au dessus de ses bornes, inonderoit toute la Terre. Et de même s'il y en avoit moins, l'inconvénient qui occasionneroit cette diminution, feroit

tarir

tarir un jour toutes les sources. Il faut donc supposer qu'il se forme continuellement par les pluies, par la neige, par la rosée & par les brouillards, autant de nouvelles Eaux qu'il s'en dissipe, soit par l'évaporation de l'air, soit par la consomption qu'en font tous les corps animés & végétatifs, à la subsistance desquels cet Element est nécessaire. Au reste, quand on dit que la Mer est resserrée dans ses bornes, cela n'est pas exactement vrai; car on la voit en plusieurs endroits manger ses bords, s'étendre dans des plages où elle n'avoit jamais été, & en quitter d'autres qu'elle habitoit d'abord. On la restraint encore moins dans des bornes que la Nature ne lui a point prescrites. Aussi n'ignore-t-on point quels dèsordres elle cause dans les pais, où pour s'en défendre, on est obligé de lui opposer des digues.

(102) *En dépit de Borée.*] Voy. ce qui en a été dit sous la Note (75) du Liv. I.

(103) *Des miracles si grands sont causés par l'Amour.*] Boëce avoit dans l'esprit les vers d'Empedocle qui sont dans le commentaire de Simplicius (1 *Physiq.*) & dans lesquels ce Poëte dit que toutes les choses du Ciel & de la Terre sont gouvernées par un heureux mélange d'Amour & de contrarieté. *Cet Amour*, ajoute-t-il, *est si puissant qu'il lie les Dieux même*. Il ne faut donc pas être surpris, si les Anciens ont fait une Divinité de l'Amour, qu'ils nous représentent si di-

ſi diverſement, ſoit dans ſa naiſſance ſoit dans ſes effets. Socrate le fait fils de l'Abondance & de la Pauvreté. Il dit qu'à la naiſſance de Venus, les Dieux célébrèrent une fête où ſe trouva, avec les autres, le Dieu de l'Abondance, nomme Porrhus, fils de Méthiſte Déeſſe de la bonne conduite. Comme ils furent hors de table, la Pauvreté qui crut ſa fortune faite, ſi elle pouvoit avoir un enfant de lui, alla adroitement ſe coucher à ſes côtés; & quelque tems après elle mit l'*Amour* au Monde: delà vient qu'il tient de ſon père, c'eſt à dire de l'Abondance & de la Pauvreté ſa Mère. Héſiode le fait fils du Chaos & de la Terre; Sapho, du Ciel & de la Terre; Simonides, de Mars & de Venus; Acuſilaus, de l'Air & de la Nuit; Alcmène, de Flore & du Zephyre. D'autres enfin, comme Platon, diſtinguent deux ſortes d'*Amour*: le premier, fils de Venus-Uranie, c'eſt à dire, *Celeſte*; & le ſecond, fils de Venus-Marine ou *Terreſtre*. Le premier n'a rien que de ſpirituel, d'épuré & de divin. Auſſi Platon, le conſidérant ſous cette idée, dit-il que c'eſt ce Dieu puiſſant qui porte au bien & à l'honnêteté, qui met en paix les hommes; qui change la ruſticité en politeſſe, qui appaiſe les diſcordes, qui unit les cœurs, qui incline à la douceur, qui adoucit la cruauté, qui conſole les affligés, qui redonne la force aux ames laſſées, & qui rend enfin la vie parfaitement heureuſe. Zenon l'appelle un Dieu d'amitié & de liberté, de paix & de concorde, de bonheur & de conſolation, de ſcience & de vertu. C'eſt pour cela que les Athéniens avoient élevé dans l'Academie ſa

ſtatue

ſtatue dédiée à Pallas, comme s'ils euſſent voulu dire qu'il étoit un Dieu ſavant & inventeur des beaux-Arts. Les Samiens lui conſacrèrent une fête qu'ils appelloient *la Fête de la Liberté*, quoiqu'on le regarde ordinairement comme la ſource de la ſervitude. Athenée conclud que ce Dieu a toutes les perfections ſans avoir aucun défaut. Quant à l'autre *Amour* fils de Venus-*Terreſtre*, c'eſt lui, ſelon les Anciens, qui corrompt & ruine la Societé, qui fait mépriſer ce qu'il y a de plus louable au monde. Tantôt on l'a repréſenté comme fils de la Nuit ou de la Pauvreté, tantôt comme ſorti des diſſentions & des procès, & toujours ſuivi de la douleur, des inimitiés & de la fièvre, pour marquer qu'il eſt la ſource des dèsordres qui s'entretiennent dans les tenèbres & dans l'erreur; & qu'il n'eſt pas une ſimple maladie, mais un compoſé de tous les maux. Il étoit nû, parçeque ceux qui aiment, ſacrifient tout à l'objet aimé, & deviennent les véritables fils de l'indigence. Il étoit enfant, à cauſe qu'ils manquent de raiſon & de jugement. On le peignoit aveugle, afin d'exprimer leur prevention & leur ignorance ſur les defauts de la perſonne qu'ils idolatrent. Ses aîles marquoient l'inconſtance & la legéreté des amans. Enfin ſon flambeau & ſes flèches exprimoient les tourmens, les inquietudes, la jalouſie, & le dèſespoir, dont ils ont le cœur agité.

(104) *Et des fiers Elémens la discorde inteſtine.*] Voy. ci deſſus la Note (99).

(105) *C'est lui qui rassemblant des Peuples sous des Rois].* I. *Nemrod* fils de Chus & petit-fils de Cham, usurpa le premier la puissance Souveraine sur les autres hommes, suivant l'Ecriture. Il fonda le Roiaume de *Babylone* 146. ans après le deluge l'an 1802. du monde, 2233. avant J. C. II. *Mesraïm*, l'an 1847. du M. 2188. avant J. C. fonda celui d'*Egypte*, qui subsista 1663. ans III. *Egialée*, l'an 1871. du M. 2164. avant J. C. fonda celui de *Sicyone* qui dura 959. ans. IV. *Inachus*, l'an 2177. 1858. avant J. C. fonda celui d'*Argos* dont la premiere Dynastie fut de 382. ans & la seconde de 163. après quoi ce Roiaume fut partagé entre plusieurs petits Rois dont le plus puissant étoit celui de *Mycène*. V. *Cecrops*, l'an 2477. 1558. avant J. C. fonda celui d'*Athènes*, qui dura 487. ans. VI. *Dardanus*, l'an 2555. 1480. avant J. C. fonda celui de *Troye* qui subsista 296. ans. VII. *Persée*, l'an 2722. 1313. avant J. C. fonda celui de *Mycènes*, qui fut détruit au bout de 186. ans. VIII. *Agenor*, l'an 2580. 1455. avant J. C. fonda celui de *Tyr* qui subsista 607. ans. IX. *Picus* l'an 2705. 1330. avant J. C. fonda celui des *Latins* en Italie. X. *Semiramis*, l'an 2806. 1229. avant J. C. fonda celui d'*Assyrie*, qui subsista 603. ans. XI. *Argon* ou *Agron*, l'an 2814. 1221. avant J. C. fonda celui de *Lydie*, qui finit au bout de 677. ans. XII. *Aletès*, l'an 2895. 1130. avant J. C. fonda celui de *Corinthe*, qui dura 323. ans. XIII. *Aristodème* fonda en même tems qu'Aletès le Roiaume de *Lacedémone* ou de *Sparte*, qui subsista 917. ans. XIV. *Saül*, l'an 2940. 1095. avant J. C. fonda

fonda celui des *Hebreux* ou des *Juifs*, qui fut ensuite divisé en Roiaume de *Juda* éteint l'an 3447. 588. avant J. C. & en Roiaume d'*Israel* détruit l'an 3314. 721. avant J. C. XV. *Rasin* ou *Reson* l'an 2891 & 1044. avant J. C. fonda celui de *Damas* qui subsista 404. ans. XVI. *Caranus*, l'an 3221. 814. avant J. C. fonda celui de *Macédoine*, qui dura 794. ans. XVII. *Romulus*, l'an 3282. 753. avant J. C. fonda celui de *Rome* qui fut aboli au bout de 245 ans. XVIII. *Nabonassar* l'an 3288. 747. avant J. C. fonda le nouveau Roiaume de *Babylone* qui ne dura que 67. ans. XIX. *Dejocès*, l'an 3326. 729. avant J. C. fonda celui des *Mèdes*, qui fut détruit 150. ans après. XX. *Achemènes*, l'an 3391. 644. avant J. C. fonda celui des *Perses*, qui dura 314. ans. XXI. *Nabopolassar* ou *Nabuchodonosor*, l'an 3410. 625. ans avant J. C. fonda celui des *Chaldéens*, qui ne subsista que 87. ans. XXII. *Ptolomée*, l'an 3712. 323. avant J. C. fonda celui d'*Egypte*, qui fut détruit au bout de 293. ans. XXIII. *Seleucus Nicator* l'an 3723. 312. avant J. C. fonda celui de *Syrie* qui fut éteint 247. ans après. XXIV. *Phyletère*, l'an 3752. 283. avant J. C. fonda celui de *Pergame*, qui subsista 150. ans. XXV. *Jules-Cesar*, l'an 3986. 49. avant J. C. fonda l'*Empire Romain* qui fut détruit 525. ans après. *Voila les principales Monarchies qui ont été établies jusqu'à l'époque de l'Ere chrétienne.* Je n'y ai point compris le Roiaume de la *Chine* qu'on dit avoir été fondé 2952. ans avant J. C. parceque ce calcul souffre de grandes difficultés: ni ceux du *Bosphore*, du *Pont* en Asie, de *Cappadoce*, de *Bithyne*, d'*Arménie*,

des *Bactriens*, des *Indiens*, des *Scythes* ou *Massagètes*, & autres semblables, parcequ'on ne sait point le tems de leur établissement. *Voici presentement les principaux Etats souverains qui ont été fondés depuis J. C.* I. Le *Roiaume* de *Perse* rétabli par *Artaxerces* l'an 227. & détruit par les Sarasins en 632. II. L'Etat Ecclesiastique donné par Constantin le Grand au Pape *Sylvestre* dans le IV. Siècle, & depuis augmenté par Pepin & Charlemagne Rois de France. III. L'*Empire Grèc*, de *Constantinople*, ou d'*Orient*, distingué en 395. de celui de Rome ou d'Occident, sous l'Empire d'*Arcadius*, & détruit par les Turcs en 1453. IV. Le *Roiaume* de *Galice* établi par les *Suèves* en 409. V. Le *Roiaume* d'*Ecosse* rétabli ou fondé par *Fergus* en 411. VI. Le *Roiaume* de *France* établi par *Clodion* vers l'an 414. VII. Le *Roiaume* des *Goths* en *Espagne* établi par *Athaulphe* vers l'an 414. VIII. La *République* de *Venise* fondée l'an 421. IX. Les VII. *Roiaumes* d'*Angleterre* établis par les *Saxons* vers l'an 428. X. Le *Roiaume* des *Hérules* en *Italie*, fondé par *Odoacre* en 476. ensuite occupé par les *Goths* en 493. puis par les *Lombards* en 565. par *Charlemagne* en 774. & par ses enfans. XI. La *Principauté* de *Pologne* fondée par *Lescus* en 550. abolie après sa mort, puis rétablie en faveur de *Cracus* en 700. & enfin érigée en *Roiaume* pour *Boleslas* dit *Choribus* l'an 999. XII. Le *Duché* de *Boheme* fondée par *Primislas* ou *Przemysck* l'an 632. & érigé en *Roiaume* l'an 1061. en faveur d' *Uratislas* ou *Ladislas I.* XIII. Les *Roiaumes* de *Valence*, de *Murcie*, de *Grenade*, & d'*Andalousie*, établis en Espagne par

par les Maures dans le VII. Siècle. XIV. L'*Empire* des *Califes* établi en *Syrie* l'an 632. & détruit en 949. XV. Le *Roiaume* de *Leon* & d'*Oviedo* établi en Espagne par *Pelage* l'an 717. XVI. L'*Empire* d'*Occident* rétabli par *Charlemagne* l'an 800. XVII. Le *Roiaume* de *Suède* dont le premier Roi Chretien fut Biorn ou Bern qui vivoit en 800. *On fait remonter l'établissement de ce Roiaume à l'an* 2045. *du Monde* 389. *après le deluge: mais cette origine tient de la Fable.* XVIII. Le *Roiaume* de *Navarre* dont le premier Roi fut *Eneco Arista* vers l'an 824. XIX. L'*Empire* imaginaire d'*Italie* fondé par *Gui de Spolète*, lorsqu'Arnoul parvint à l'Empire d'Occident en 888. & qui continua jusqu'en 966. XX. L'*Empire* d'*Allemagne* fondé par *Conrad I.* Duc de Franconie l'an 912. XXI. Le *Roiaume* de *Danemarc* dont on ne connoit les Rois que depuis *Harold* vers l'an 930. XXII. Le *Duché* de *Moscovie* dont on ne connoît les Princes que depuis *Wolodomire* en 988. XXIII. Le *Roiaume* de *Norwege* commencé par *Suenon* l'an 998. XXIV. Le *Roiaume* de *Hongrie* fondé par *Etienne* dit *le Saint* l'an 1000. XXV. Le *Comté* de *Savoie* fondé par *Berold* l'an 1000. puis érigé en Duché l'an 1391. en faveur d'Amedée VIII. qui fut ensuite Pape. XXVI. Le *Roiaume* de *Castille* fondé par Sanche III. Roi de Navarre l'an 1029. XXVII. Le *Roiaume* d'*Aragon* fondé par *Ramir I.* l'an 1035. & auquel tous les autres Roiaumes d'Espagne ont été unis par la suite. XXVIII. Le *Duché* de *Lorraine* Héreditaire depuis *Gerard d'Alsace* en 1048. jusqu'au Duc *François* II. XXIX. Le *Roiaume* de *Sicile*

érigé l'an 1085. en faveur de *Roger*. XXX. Le *Roiaume* de *Jérusalem* rétabli par *Godefroi de Bouillon* l'an 1099 & détruit en 1187. XXXI. Le *Roiaume* du *Pérou* fondé par *Ynca Manco-capac* vers l'an 1125. & aboli par les Espagnols dans le XVI. Siècle. XXXII. Le *Roiaume* de *Portugal* fondé par *Alfonse I.* l'an 1139. XXXIII. Le *Roiaume* de *Chypre* possédé par *Gui de Lusignan* & ses successeurs depuis l'an 1191. XXXIV. L'*Empire* des *Soudans* d'*Egypte* fondé par les *Mammelus* vers l'an 1250. & detruit par les Turcs en 1516. XXXV. L'*Empire* des *Turcs* commencé par *Othman* vers l'an 1300. & fort augmenté depuis. XXXVI. Le *Mantoüan* possédé par la Maison de Gonzague vers l'an 1327. à titre de *Vicariat* de l'Empire, puis de *Capitainerie*, ensuite de *Marquisat* de *Mantoue* en 1433. & enfin de *Duché* depuis 1530. XXXVII. Le *Duché* de *Milan* érigé l'an 1395. en faveur de *Jean Galeas Visconti*. XXXVIII. Le *Duché* de *Modene* érigé l'an 1452. en faveur de *Borso d'Est*. XXXIX. Le *Roiaume* de *Perse* possédé par les *Sophis* de la race d'*Ali* depuis *Ismaël I.* en 1514. XL. La *Prusse* érigée en *Duché* en 1525. & devenue *Roiaume* depuis 1701. XLI. La *Republique* de *Gènes* fondée depuis l'an 1527. XLII. La Souveraineté de Malte établie dans l'Isle de ce nom depuis 1530. XLIII. Le *Grand Duché* de *Toscane* érigé par le Pape Pie V. l'an 1569. en faveur de *Côme I. de Medicis*. XLIV. La *Republique* de *Hollande* établie en 1579. XLV. La *Sardaigne* cedée l'an 1718. à la Maison de *Savoie*, à titre de *Roiaume*.

Fœdera

Fœdera mortales ne ſævo rumpite ferro
Sed Regi *ſervate fidem.*

*
* *

Gardez-vous, ô Mortels, d'armer contre vos Maîtres
Un bras que tout Sujet doit n'armer que pour eux:
Si vous n'avez horreur d'un ſacrilege affreux,
Craignez du moins la fin des Traîtres.

(105) *Lui qui, d'un nœud ſacré, joignant l'homme à la femme, fait qu'ils n'ont dans deux corps, qu'un ſeul cœur & qu'une Ame.*] L'Hiſtoire rapporte pluſieurs grands éxemples de cet *amour conjugal.* Le premier eſt presque auſſi ancien que Rome même. Les Romains enlevèrent les filles des Sabins qu'ils avoient invitées à des jeux publics. Les Sabins prirent les armes pour ſe venger: Mais leurs filles, dans la chaleur du combat, vinrent ſe jetter toutes échevelées entre les deux armées & firent tant par leurs cris, qu'elles engagèrent ces Nations à ſe reconcilier, ſous la condition qu'elles reſteroient avec leurs maris. Cœcinna Pœtus, homme Conſulaire, aiant ſuivi le parti de Scribonien qui fit ſoulever l'Illyrie contre l'Empereur Claude, fut pris & mené à Rome par mer. Arrie, ſa femme, conjura les Soldats de l'eſcorte, de la recevoir dans leur bord; *vous ne pouvez,* leur diſoit-elle, *refuſer à un homme Conſulaire, quelques eſclaves qui lui ſervent à manger, qui l'habillent, qui le*

 chauſ-

ebauffent : Seule je lui rendrai tous ces ſervices. Mais voiant les Soldats inéxorables, elle loüa une barque de pêqheurs ; & dans un ſi petit batiment, elle eut la hardieſſe de ſe mettre à la ſuite d'un gros vaiſſeau. Arrivée à Rome, elle rencontra la veuve de Scribonien qui voulut lui parler. *Peux tu eſperer,* lui-dit elle, *que je t'écoute, toi qui as eu la lacheté de ſurvivre à ton mari?* Thraſéas ſon gendre, la voiant dans la réſolution de ne pas imiter cette femme, lui dit: *Si l'on me force à quitter la vie, vous voulez donc que votre fille la quitte avec moi?* Elle lui répondit avec vivacité: *Oui je le veux, ſi elle a vêcu avec vous dans une auſſi parfaite union que j'ai vêcu avec* Pœtus. Enfin cette femme courageuſe voiant ſon mari ſur le point d'être condamné à la mort, s'enfonça un poignard dans le ſein d'où le retirant tout ſanglant, elle le préſenta de la même main à Pœtus, & lui dit: *Tien, mon cher* Pœtus, *cela ne fait point de mal*; & autres paroles qu'elle ajouta pour l'encourager à l'imiter, ce qui détermina enfin à Pœtus prévenir la mort qu'on lui préparoit. La femme de Thraſéas voulut ſuivre l'éxemple de ſa mère, mais pourtant elle ſe laiſſa perſuader de vivre. Plutarque en parlant du fleuve Eurotas, dit que le mont Taygète produiſoit une herbe que les femmes de Sparte ou de Lacedémone attachoient au coû pendant le printems, parcequ'elle avoit la propriété de redoubler l'affection conjugale. Ariſtote avoit écrit avant lui la même choſe. Cette herbe s'appelloit *charifion.* Mais ſes vertus, auſſi bien que celles de l'*Eau de Jouvence* & de l'*Agnus-Caſtus* dont les Dames d'Athènes uſoient pour conſerver

ſerver leur chaſteté, ſont malheureuſement du nombre de ces beaux ſecrets de l'Antiquité que nous avons perdus. On ajoute que les Spartiates ne ſe ſervoient de cette herbe que pour inſpirer de l'amour à leurs maris, qu'elles aimoient avec tant de paſſion que l'adultère étoit, dit-on, parmi elles on crime inouïi. Pour le prouver, on rapporte la réponſe d'un Lacedemonien nomme *Geredas* à qui un Etranger avoit demandé comment on puniſſoit à Sparte les gens ſurpris en commerce de galanterie avec une femme mariée. *Il ne s'en eſt jamais trouvé*, répondit Gérédas. *Mais ſuppoſons qu'il s'y en trouvât*, répliqua l'Etranger. *En ce cas*, dit le Spartiate, *il faudroit que le coupable paiât un taureau d'une grandeur ſi enorme, qu'il pût boire de la pointe du mont Taygete, dans la riviere d'Eurotas.* Surquoi l'Etranger lui répartit: *Mais vous ne ſongez pas qu'il eſt impoſſible de trouver un ſi grand taureau.* Alors le Spartiate lui ajouta: *Mais vous ne ſongez donc pas vous-même, qu'il eſt impoſſible d'entretenir le commerce dont vous me parlez avec une femme de Lacedemone.* Cependant lorsqu'un mari ſe croioit ſtérile, il appelloit ſouvent dans ſon lit nuptial un homme de bonne mine & ſans doute du goût de ſa femme, pour en avoir des enfans bien faits. Mais on ne regardoit point cela comme un adultère; parcequ'on étoit perſuadé que le conſentement, ou la répugnance d'un mari, fait ou détruit le crime; & comme on n'y ſentoit point d'offenſe, on n'y trouvoit point de honte.

(107) *Forme de l'Amitié le commerce ſi doux*] L'*Amitié* eſt cet amour de bienveillance mutuelle, fondé

fondé sur des rapports d'estime & de sympathie, que Jesus, fils de Sirac, appelle dans l'Ecclesiastique *un remede de vie & d'immortalité*, parcequ'il fait presque dans la vie civile, ce que l'arbre de vie du Paradis Terrestre promettoit pour la vie naturelle. En effet, outre que l'*Amitié* répand une infinité de douceurs sur le peu d'années que nous passons dans le Monde, elle nous donne encore l'immortalité après la mort, & nous fait vivre dans le souvenir des *Amis* que nous laissons après nous. L'Antiquité donne pour des Modèles d'*Amitié*, celle de *Jonathas* & de *David*, de *Pylade* & d'*Oreste*, de *Castor* & de *Pollux*, *&c.* Elle relève aussi beaucoup l'aventure d'un certain Philosophe, nommé *Abaucas*, qui dans un incendie, aima mieux sauver son ami des flammes, que sa propre femme & ses deux enfans, dont l'un étoit encore à la mammelle, & l'autre agé seulement de sept ans. Le dernier echappa avec sa mère, & l'autre fut étouffé par la vapeur du feu. L'Ami qu'*Abaucas* avoit chargé sur ses épaules, avoit été blessé à la cuisse le soir précedent par des voleurs. Quelqu'un reprochant à ce Philosophe, qu'il avoit abandonné ses enfans pour sauver un étranger : *J'en pouvois*, dit il, *avoir d'autres, aulieu que je n'aurois jamais recouvré un semblable Ami.* Mais cette pensée est outrée, fausse & monstrueuse: car est-il probable qu'un homme capable d'être touché d'un sentiment aussi doux qu'est celui d'une tendre *Amitié*, soit en même tems insensible aux pieux sentimens de la Nature que tous les animaux ont dans le cœur? Tout ce qu'une telle pensée doit nous faire juger d'*Abaucas*, c'est qu'il n'avoit pas l'avantage d'etre éclairé des lumières de la MASSONNERIE.

FIN

DU PREMIER VOLUME.



